

SOUVENIRS

D'UN

ENFANT DU PEUPLE.

VI

ŒUVRES DE MICHEL MASSON.

LES CONTES DE L'ATELIER. . . . . 4 vol. in-8.

UNE COURONNE D'ÉPINES. . . . . 2 vol. in-8.

NE TOUCHEZ PAS A LA REINE. . . . . 1 vol. in-8.

SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE. . . 6 vol. in-8.

UN CŒUR DE JEUNE FILLE. . . . . 1 vol. in-8.

VIERGE ET MARTYRE. . . . . 2 vol. in-8.

LA LAMPE DE FER. . . . . 2 vol. in-8.

ALBERTINE. . . . . 2 vol. in-8.

THADÉUS LE RESSUSCITÉ, en société avec M. AUGUSTE LUCHET. . . . . 2 vol. in-8.

LE MAÇON, en société avec M. RAYMOND BRUCKER. 4 vol. in-12.

Ce dernier ouvrage a été publié sous le pseudonyme de MICHEL RAYMOND.

NOTA. **M. MICHEL MASSON** n'a pas participé à la collaboration des autres ouvrages publiés sous le nom de MICHEL RAYMOND.

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT ET Ce,
rue du Cadran, 14 et 16.

SOUVENIRS

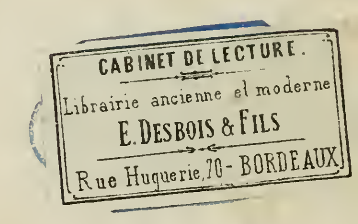
D'UN ENFANT

DU PEUPLE,

PAR

Michel Masson.

VI



PARIS,

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR

DES MÉMOIRES DU DIABLE, PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ,

7, RUE VIVIENNE.

—

1839.

JEAN-CHRISTOPHE.

SUITE.

XV.

La fin du Drame.

Les juges étaient sur leurs siéges, les jurés avaient pris place, et la foule encombrait toutes les parties de la salle d'audience, quand nous fûmes introduits à la barre du tribunal.

Je n'ai pas la prétention de vous raconter ici une séance de la Cour d'assises : c'est pourquoi

je passerai d'un trait de plume sur notre interrogatoire et sur l'audition des témoins. Aussi bien étais-je peu attentif à tout ce qui se disait d'heureux ou de défavorable pour mes co-accusés. Placé au dernier banc des prévenus, et dominant l'assemblée de la hauteur de mon siége, je n'étais occupé qu'à chercher des personnes de connaissance parmi la foule.

Pardonne-moi, ma bonne mère, pardonnez-moi, vous tous : Jean-Baptiste, Mathieu Libois, et toi aussi, Madeleine !

Le premier visage ami sur qui mes yeux se reposèrent, ce fut celui de Marie-Georges. Que d'anxiété dans tous ses traits ! mais comme Jeannette était donc pâle ! c'est la jeune tante qui paraissait souffrir, mais c'est l'autre qui pleurait.

Je le redis encore : puisque toutes deux s'intéressaient également à moi ; il fallait bien les aimer toutes deux.

Charme de mes souvenirs, tourment de ma pensée! aujourd'hui encore, je ne peux me réjouir d'avoir donné tout mon amour à l'une, sans songer combien il était doux de mériter l'amour de l'autre.

Elles étaient là ! Je rougis et je fus heureux. Oh ! oui, bien heureux ! de lire dans leurs regards ce généreux sentiment d'inquiétude dont j'étais l'objet.

Puis j'aperçus ma mère; ma pauvre mère, à qui je n'avais pas dit, cependant, le jour et l'heure du jugement, et qui était venue sans doute guidée par une simple révélation de son cœur. Bonne mère ! je la retrouvais juste au moment où j'avais tant besoin de me voir entouré de tous ceux que j'aimais.

Elle semblait mendier mes regards, tant les siens s'attachaient sur moi avec avidité. Je portai la main à mes lèvres : elle reçut mon baiser, et me le rendit de même. Ensuite elle me montra quelqu'un qui était près d'elle et que je recon-

nus bien aussi : c'était Jean-Baptiste, mon digne père d'adoption. Encore malade et bien faible, il n'avait pas voulu cependant que ma mère vînt seule à ce tribunal ; malgré l'ordre du médecin, en dépit des prières de sa tendre compagne, il s'était levé et il avait dit :

— C'est mon fils aussi que l'on juge aujourd'hui. Quand je devrais me faire porter jusqu'à Paris, je veux qu'il me voie à mon poste, cet enfant ; je veux entendre le président du tribunal déclarer que notre Jean-Christophe est innocent ; après ça, je me remettrai au lit l'esprit moins tourmenté, et la guérison n'en viendra que plus vite.

Ainsi, au mépris de toute prudence, le brave homme avait accompli son généreux dessein, et je le voyais là, souffrant tout à la fois de son mal et de ma fâcheuse situation, que son amour pour ma mère lui exagérait encore ; car je n'avais rien à craindre : l'acte d'accusation ne me reprochait que de ne pas vouloir décla-

rer l'emploi d'une de mes nuits ; mais, là-dessus, je gardais un obstiné silence. On sait pourquoi.

Et tout près de ma mère et de son mari, la bonne grosse Madeleine, se perchant sur les orteils, tendait le cou, élevait les bras et gesticulait de mon côté pour me faire comprendre et l'intérêt qu'elle prenait à ma situation, et les vœux sincères qu'elle formait pour moi.

Mathieu Libois ne devait pas être loin ; cependant je ne l'aperçus pas d'abord. Comme je le cherchais partout des yeux, le brave homme, impatienté sans doute de ne rien obtenir dans la distribution de coups d'œil et de sourires que je faisais de çà et de là, se mit à me crier, au mépris de la majesté du lieu :

— Psitt ! psitt ! je suis là, mon bonhomme ! à gauche, par ici, très-bien, voilà ce que c'est !

Et alors je le découvris, mais non sans peine, au banc de nos conseils, blotti entre

deux robes d'avocat derrière lesquelles il s'était caché, afin de me voir de plus près.

Cette façon un peu inconvenante de se faire remarquer déplut si fort à la Cour, que peu s'en fallut qu'on ne chassât de la salle d'audience mon indiscret ami. Mais quand, sur l'ordre du président, un huissier vint inviter Mathieu Libois à repasser dans l'enceinte réservée au public, mon cher parrain se fit si petit pour prouver qu'il ne gênait personne; il prit un air si piteux afin d'obtenir qu'on le laissât à la place qu'il avait conquise par ruse en se glissant, je ne sais par quel moyen, jusqu'à ce banc réservé au barreau; bref, son regard était si suppliant, son repentir paraissait si sincère, qu'on n'eut pas le courage de le renvoyer.

Je dois dire, à sa louange, qu'à partir de ce moment on ne l'entendit plus; mais, moi qui le voyais toujours, je m'apercevais bien de tous les efforts qu'il faisait pour retenir les élans de sa colère ou de sa joie, quand un témoin faisait une déposition à la charge des accusés, ou lors-

qu'un de nos avocats frappait juste l'accusateur au défaut de la cuirasse.

Si le moment eût été plus favorable, il y aurait eu plaisir à étudier le brave homme dans la lutte qu'il soutenait contre ses émotions trop violentes pour qu'elles fussent absolument muettes. A défaut du bruit de la voix et du mouvement des bras qui lui étaient sévèrement interdits, son visage, tour à tour pâle ou rougissant, incessamment animé, changeait sans cesse d'expression, et, toujours grimaçant, toujours mouvementé, il témoignait tout aussi bien que par des gestes ou par des cris, de l'intérêt qu'il prenait à la cause.

Mais, je l'ai dit, trop de sentiments de crainte et d'amour m'agitaient moi-même en ce moment pour qu'il me fût possible d'étudier longtemps les angoisses de notre vieil ouvrier. J'avais à rassurer et ma mère et Jean-Baptiste, et Madeleine, par mon attitude calme ; j'avais aussi, et ce n'était pas la moins douce de mes occupations, à remercier Marie-Georges et

Jeannette, qui, de loin et du bout des lèvres, m'adressaient des vœux pour l'heureuse issue de mon procès.

Et puis, comme c'était en même temps et la vie de M. de Marthenais et celle de ses complices que se disputaient, à grand renfort d'éloquence, l'accusateur public et nos avocats; je ne pouvais rester indifférent à ce singulier duel de la parole où il arrive toujours que c'est le sang d'un tiers qui coule par les blessures que se font les combattants.

J'avais encore, quelle que fût ma force de volonté, une autre cause de préoccupation à laquelle je devais toujours finir par céder: ainsi il m'était impossible de ne pas arrêter de temps en temps mes regards sur l'homme au sourcillement, sur ce Bernard, le coupable aventurier que je voyais assis au premier banc des accusés. Mais lorsque je l'avais contemplé durant quelques secondes, avec douleur, avec effroi, mes yeux se reportaient soudain vers le milieu de la salle d'audience, et je retrouvais là le triste,

mais bon visage de Jean-Baptiste, l'honnête homme. Alors, la fièvre d'inquiétude, qui s'était emparée de moi, se calmait; je sentais mon sang se rafraîchir, et je bénissais Dieu, qui m'avait donné une honorable famille.

Un de ces sourds frémissements de l'auditoire, qui témoignent du réveil de l'intérêt général à l'approche d'un nouvel incident, commanda toute mon attention. Le président venait d'interpeller l'officier de police. D'abord celui-ci feignit de ne pas entendre, et ne bougea pas de place. Alors, d'un commun accord, tous les accusés se levèrent, puis étendant le bras vers Bernard en signe de réprobation, l'un d'eux s'écria :

— Quelque chose que dise cet homme, nous le déclarons fourbe, lâche et menteur! nous repoussons avec indignation tout soupçon de complicité avec lui; non, citoyens jurés, il n'y a rien de commun entre lui et nous. Sans doute que pour se justifier il va nous accuser tous : qu'il le fasse, et couvrez-le de votre miséricorde,

car il ne mérite pas l'honneur de partager notre supplice.

— Le tribunal aura égard à votre répugnance, dit le président en ordonnant aux accusés de reprendre leur place sur le banc, et de nouveau il interrogea Bernard, qui se leva enfin. Il commença par porter la main à son front, ensuite il se croisa les bras, et, regardant face à face celui qui l'interrogeait, il répondit :

— Citoyen juge, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira ; mais cessez de m'interroger, car je n'ai rien à vous dire, ni pour moi ni contre les autres !

Après avoir dit ces paroles, d'une voix qui ne manquait pas d'assurance, l'officier de police se remit à sa place ; il s'accouda sur la barre du banc des prévenus, et ayant reposé sa tête dans sa main, il demeura immobile dans cette attitude jusqu'à la fin de l'audience.

Cette résolution de garder le secret des conspirateurs, secret qui n'en était plus un cependant depuis le jour où mon noble maître, pris au piége du chef de la police, avait été contraint de tout révéler, cette résolution, dis-je, produisit sur les coaccusés de Bernard une impression favorable à celui-ci : au lieu de ces coups d'œil tout empreints du mépris qu'ils n'avaient cessé de verser sur lui, les prévenus ne lui adressèrent plus que des regards d'approbation. On eût dit que par ces quelques mots l'aventurier venait de se dépouiller de l'infamie dont jusqu'alors il avait pris à tâche de s'envelopper, et qu'il se relevait purifié dans l'estime de ses complices.

Il y eut dans l'auditoire d'abord un murmure de désappointement quand l'officier de police eut formellement déclaré qu'on ne lui arracherait pas une seule parole, même de justification ; quelques bravos éclatèrent ensuite ; mais une injonction sévère du président les réprima aussitôt. Qu'importe? l'opinion publique s'était ma-

nifestée en faveur de Bernard, et j'entendis M. de Marthenais dire tout bas à l'un de ses voisins :

— C'est étonnant, mais c'est bien !

Je ne sais pourquoi, mais j'éprouvai un soulagement intérieur, une satisfaction intime quand je vis que cet homme était capable d'une courageuse résolution.

Cependant, lorsque le silence se fut rétabli, le président, fidèle à son mandat d'interrogateur, recommença, pour l'épuiser jusqu'au bout, la longue kyrielle de questions qu'il devait adresser à l'officier de police. Entre chacune d'elles il s'arrêtait afin de laisser à l'interrogé le temps de répondre; mais Bernard restait inviolablement muet, sans que la prière ou la menace pût le décider à rompre le silence et à changer d'attitude.

Pour les autres accusés, ils répondirent, les uns dans des termes mesurés, plusieurs autres sur le ton de la raillerie, mais tous avouèrent

le crime et s'en glorifièrent comme d'une noble action.

J'étais confondu de tant d'audace et je me disais :

— Il y va pour eux de la vie cependant ! et la vie est un don assez précieux pour qu'on s'humilie un peu afin de la conserver.

— Enfant que vous êtes ! me répliqua, à voix basse, un de mes voisins, ne savez-vous donc pas qu'après le succès, ce que les conspirateurs souhaitent le plus ardemment c'est une fin tragique? L'échafaud politique est un arsenal auquel d'autres conjurés viendront plus tard demander des armes, et ils en trouveront ; car chaque goutte de sang s'y métamorphose en poignard !

Je n'entendis pas parfaitement alors ce qu'il voulait me dire ; c'est plus tard que j'ai compris que si la clémence des rois est toujours une noble action, elle est souvent aussi un excellent calcul.

Ce fut à mon tour de répondre aux questions

du président. Je me levai un peu ému comme on doit se l'imaginer ; le cœur me battait, non pas absolument de crainte, mais c'est que je pensais à tous ces cœurs amis qui répondaient au mien, et dont chacune de mes paroles devait précipiter ou suspendre les mouvements.

— Allons, jeune homme, regardez en face, me dit le chef du tribunal, parlez aux citoyens jurés.

Il eut beau dire, mes yeux se tournaient sans cesse vers ceux qui m'aimaient et dont je comprenais si bien l'anxiété. C'était ma mère, c'était Jean-Baptiste que j'avais besoin de contempler toujours pour avoir du courage à parler.

Tout faible qu'il était encore de la maladie qui l'avait retenu plusieurs jours au lit, mon père d'adoption soutenait pourtant sa femme que je voyais prête à défaillir.

Pauvre mère ! — Bon espoir ! lui dis-je dans un regard, et puis j'adressai un nouveau coup

d'œil à la jeune tante, ainsi qu'à sa charmante nièce.

Pauvre Jeannette! elle avait caché son joli visage sur le sein de Marie-Georges, comme si elle eût craint d'entendre sortir de ma bouche un aveu qui pouvait me condamner.

Mathieu Libois, toujours blotti derrière le rempart de robes noires, gesticulait à bas bruit, et, des lèvres et des yeux, sans cesse en mouvement, il me disait :

— Hardi, hardi! parle donc, va sans peur, je suis là!

Oh! sans doute que, si on le lui avait permis, il aurait accepté avec joie la mission de parler pour moi; mais il lui était ordonné de se taire. Malgré cela, comme tous les muscles de son visage parlaient bien!

Enfin, autorisé à tout dire par un geste de M. de Marthenais, je fis une déclaration franche de ce que je savais, et cela, sans avoir besoin

de protester de mon innocence; elle surgit d'elle-même du fond de ma déposition.

Il ne restait plus qu'un point douteux à discuter entre le tribunal, moi et les espions de police; mais, sur ce point, je ne voulais donner aucun éclaircissement : il est bien entendu qu'il s'agissait encore de ma nuit passée chez les frères de Marie-Georges.

On aura vraisemblablement oublié la mésaventure du voisin, arrêté par les mouchards du citoyen préfet au moment où nous jasions tous deux sur les marches d'un escalier; mais moi je gardais le souvenir de cette sévère mesure de police; et d'ailleurs, l'affaire qui nous amenait, au nombre de quinze, sur les bancs des coupables, prenait une assez mauvaise tournure pour que je persistasse à ne pas vouloir compromettre nos amis.

— Eh bien! me dit de nouveau le président, ne pourrait-on savoir ce que vous avez fait cette nuit-là?

J'allais, sans pitié pour ma mère, répondre par un non positif, quand une voix s'éleva dans l'auditoire :

— Je vas vous conter ça, moi, citoyens juges.

C'était René qui venait de parler ainsi.

Malgré la sonnette du chef du tribunal, en dépit du cri des huissiers, le silencieux respect qu'on doit à la justice fut oublié pour un moment, il y eut des rires approbateurs, des battements de mains; Mathieu Libois ne tint plus en place : il monta sur le banc des avocats, et dit en tendant la main à celui qui venait de parler :

— Tu es un brave garçon, toi! et un ami! et un!...

— Et vous, vous allez sortir d'ici, riposta un huissier en prenant mon parrain par le collet de sa veste.

Le pauvre brave homme se retourna tout

ébahi, puis il baissa la tête avec résignation, d'un air qui semblait dire :

— C'est juste, je suis dans mon tort !

En un instant il refranchit l'enceinte réservée au public, et, poussé, repoussé par la masse compacte des curieux, il gagna la porte du tribunal, puis le palier extérieur.

Après cet incident le silence se rétablit. Alors le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, appela à la barre celui qui s'était offert à répondre pour moi sur cette nuit passée innocemment à table; mais dont, par prudence, je me refusais à expliquer l'emploi.

Jugez de ma surprise et de celle des assistants : au lieu d'un, c'est quatre témoins qu'il fallut entendre; car à la suite de René arrivèrent en même temps Joseph, Hubert et Valentin, qui, se posant de front devant les juges, déclarèrent qu'ils étaient fils de la même mère, qu'ils avaient le même intérêt à dire la vérité

et qu'il fallait les entendre ensemble ; car il n'y avait entre eux qu'une voix et qu'un cœur.

La justice devait-elle tenir compte de semblables considérations pour déroger à l'usage établi ? Je ne saurais le dire ; mais toujours est-il vrai qu'on permit à mes amis de suivre, comme ils l'entendraient, la généreuse impulsion à laquelle ils obéissaient au risque de se compromettre. Ils parlèrent : la franchise de la déposition exigeait que le motif de ma longue séance chez les frères Dugrand fût clairement établi, de façon que mon amour pour Marie-Georges, qui devait rester enseveli dans le sanctuaire de ma famille, devint une nouvelle publique que les journaux officiels du lendemain répandirent dans les quatre-vingt-douze départements de la république française.

J'étais vivement touché de la noble démarche de mes nouveaux amis ; mais combien je souffris pour Marie-Georges quand j'entendis les témoins raconter brièvement et ma première ren-

contre avec leur sœur, et ce baiser donné, et cette déclaration écrite qui les avait enfin engagés à m'offrir à souper chez eux!

En ce moment, je jetai mes regards craintifs sur ma jolie brune, et je la vis entraînée vers la porte de sortie par Jeannette, dont la pâleur et le tremblement convulsif m'effrayèrent.

Chère jalouse! comme je lui tins bien compte des souffrances qu'elle voulait me cacher!

Quand on eut entendu les quatre témoins, le président me demanda quel intérêt avait pu m'engager à ne pas révéler un fait aussi simple, alors que mon silence obstiné pouvait m'exposer à d'incalculables dangers.

Il ne me restait plus aucun prétexte pour me taire, aussi déclarai-je franchement que la crainte seule de compromettre des innocents m'avait fait reculer devant la vérité.

A cela, le citoyen-juge me répondit sévèrement par une foule de fort belles choses touchant

l'impartialité de la justice; j'eus l'air d'être convaincu, mais intérieurement je pensai à l'arrestation du voisin, et le doute me resta.

Le ministère public prit alors la parole; son réquisitoire fut si violent, si persuasif, que moi, qui me savais seulement compromis ou par mégarde, ou par surcroît de précaution de la police, j'en vins presque à me persuader que j'étais réellement un conspirateur, et un conspirateur endurci, incorrigible, impardonnable, même! Pour un rien, quand il parla de sang versé, j'aurais regardé à mes mains, afin de m'assurer si elles n'étaient pas encore teintes de celui qu'on n'avait cependant pas répandu.

Tel est l'effet de l'éloquence de ces messieurs, que, foudroyé par elle, le plus inoffensif, au lieu de demander réparation d'une accusation injuste, est toujours sur le point de crier grâce. Au moins les timides sont-ils ainsi, et je suis de ceux-là.

Quant à mes coaccusés, eux, les vrais coupables, ils levaient les épaules, plaisantaient entre eux, et souriaient à l'auditoire.

Un seul d'entre ceux-ci n'affectait pas cette fausse tranquillité d'esprit : c'est encore de l'officier de police que je veux parler. Toujours dans cette même attitude qu'il avait prise depuis le commencement des débats, aucun des incidents du procès n'avait pu l'arracher à sa rêverie ; indifférent aux dépositions des témoins, aux plaidoiries des avocats, il se renfermait dans son silence, et gardait son immobilité.

L'heure avancée et la longue durée de cette séance forcèrent le président à renvoyer au lendemain la dernière réplique du ministère public et le prononcé du jugement. Déjà, dans son réquisitoire, l'avocat-général avait abandonné l'accusation en ce qui me touchait ; aussi mes parents et mes amis s'attendaient-ils à me voir enfin rendu à leurs vœux ; j'avais même espéré que ce soir-là je coucherais dans mon lit ; mais, faut-

il le dire? l'idée de me séparer de M. de Marthenais m'était cependant assez pénible pour mêler une sorte d'amertume à ma douce perspective de liberté prochaine.

L'espoir de ceux qui m'aimaient fut trompé, et je n'eus pas à subir déjà le chagrin d'une séparation qui devait être éternelle. L'impitoyable régularité des formes de la justice exigeait que je demeurasse prisonnier jusqu'après la décision du jury et l'arrêt définitif du tribunal.

On nous reconduisit donc à la Conciergerie ainsi qu'on nous en avait fait sortir, c'est-à-dire deux à deux, entre une double haie de curieux, et bien escortés par la gendarmerie.

J'espérais, au sortir de l'audience, trouver sur mon passage tous ceux qui s'intéressaient à moi ; mais je ne vis personne. Ils n'avaient pas eu le temps, sans doute, de se frayer un chemin à travers la foule qui encombrait les avenues du tribunal. Il me fallut repasser la

terrible grille des prisons sans avoir pu leur dire :

— Bon courage ! et à demain !

Le soin que j'avais pris, chemin faisant, de regarder autour de moi pour reconnaître, quelque loin qu'ils fussent, ma mère et mes amis, ne me permit pas de songer à celui qui marchait côte à côte avec moi. Il ne m'oubliait pas, lui ! car, au moment où, arrivés au greffe, il fut question de nous replacer dans nos chambres respectives, Bernard, qui venait encore une fois d'être mon compagnon de chaîne, me prit la main et me dit à l'oreille, d'une voix suppliante :

— Répétez-moi que vous ne m'en voulez pas ! j'ai besoin de cette bonne parole pour dormir en repos.

Je le regardai avec surprise : il ne sourcillait plus ; loin de là, sa physionomie était pleine de douceur, et, dans son regard suppliant, je crus lire l'expression du repentir.

Mon Dieu ! fallait-il croire à ce que je redoutais tant, surtout depuis que M. de Marthenais m'avait si bien éclairé sur le passé de ce malheureux !

— Eh bien ! reprit-il du ton de la prière, me refuserez-vous la consolation que je vous demande ? qui sait si vous ne vous repentirez pas demain de ne me l'avoir pas accordée ?

Le temps pressait, je n'avais pas le loisir d'entrer en explication avec lui ; d'ailleurs, cela m'eût-il été permis, j'aurais reculé de tout mon pouvoir l'heure fatale d'un tel éclaircissement. Cependant, entraîné encore plus par la puissance de son regard triste et bon maintenant, que par la pitié qu'il m'inspirait, je lui serrai la main avec une effusion de cœur qui amena les larmes à ses yeux ; en le voyant pleurer, je m'attendris moi-même, et c'est presqu'en balbutiant que je lui dis :

— Dormez en repos et que Dieu vous pardonne ! non ! encore une fois non ! je ne vous en veux pas.

On nous sépara. Chacun des accusés fut dirigé vers son cabanon ; M. de Marthenais et moi nous ragagnâmes le nôtre.

L'issue du procès était si bien prévue, que M. de Marthenais voulut passer la nuit à s'occuper de ses dispositions testamentaires. Il avait peu de chose à léguer, puisqu'à cette époque la justice, frappant le condamné jusque dans la dernière génération, confisquait le patrimoine de celui-ci au profit de l'état. Mon maître ne pouvait donc disposer que de quelques bijoux et de quelques manuscrits sans importance. C'est à les remettre en bonnes mains qu'il employa son temps. Je le voyais occupé de choses trop pénibles pour me permettre de lui parler de moi ; cependant je restais debout auprès de lui.

— Dormez, mon ami, me dit-il ; la vie, je l'espère, sera encore longue pour vous ; quant à moi, je ne dois pas permettre au sommeil de me prendre une seule de mes heures, il m'en reste si peu ! je n'ai plus qu'un lendemain !

J'essayai de l'engager, soit à se livrer au repos dont il avait besoin, soit à me laisser veiller avec lui ; il s'y refusa obstinément. Pour ne pas lui déplaire, je me couchai ; mais j'avais le cœur trop tourmenté pour dormir de longtemps.

Toute la nuit j'eus les yeux fixés sur cet homme qui allait mourir ; et, à mesure que les heures, se passant, nous rapprochaient de l'instant présumé de la condamnation et du supplice, le conspirateur grandissait dans mon estime, et je me sentais attiré vers la cause à laquelle il dévouait si courageusement sa vie.

Comme le païen qui renia ses dieux au spectacle d'un martyre, je crois que, si j'avais vu l'échafaud dressé pour mon noble maître, la foi me serait venue, et que je me serais écrié : Moi aussi je suis royaliste !

Vanité d'enfant qui voudrait se faire agneau parce qu'il entend quelques bonnes âmes gémir sur les moutons qu'on égorge !

J'étais dans ces dispositions d'esprit quand le sommeil me gagna : le petit jour venait de poindre. M. de Marthenais respecta mon repos; de sorte que je ne me réveillai que lorsqu'on vint nous chercher pour la dernière fois.

Ainsi que la veille, on nous conduisit dans la salle du greffe, où déjà la plupart de nos coaccusés étaient réunis. La conversation s'était chaudement engagée, quand tout à coup François Chérin, le porte-clefs, entra, pâle, effaré, jurant, gesticulant, et demandant main-forte.

— Main-forte! et contre qui?

— Pardieu! contre ce scélérat de citoyen Bernard!

— Qu'a-t-il fait?

— Ce qu'il a fait, le gredin! il s'est étranglé! rien que ça!

Tout aussitôt, gendarmes, commis et prison-

niers, nous refluâmes vers le corridor qui conduisait à mon ancien cabanon.

François Chérin avait dit vrai : l'aventurier venait de mettre violemment fin à ses jours. Quant à requérir main-forte contre la mort, il n'était plus temps : lorsque nous arrivâmes, le cadavre du malheureux Bernard était déjà froid...

Quelques mots charbonnés sur le mur de son cachot ne laissaient aucun doute sur le motif de son suicide.

Il avait écrit :

— J'ai eu peur de l'échafaud !

On ne nous permit pas de nous apitoyer longtemps sur ce triste spectacle : quelques paroles de commisération encore plus que de regrets furent jetées à celui qui ne pouvait plus les entendre ; puis on nous força de reprendre le chemin du greffe, car l'heure de l'audience était sonnée.

Ce ne fut pas sans peine néanmoins qu'on m'arracha de ce cachot où, comme par une volonté de la Providence, celui à qui peut-être je devais le jour était venu expier, avec tant d'autres actions coupables, le crime qui l'avait rendu père.

Je ne me sentais réellement pas pour lui des entrailles filiales; mais, en présence de l'aventurier expiré, mon âme s'abîmait dans la profondeur des vues de Dieu qui, pour punir ma vanité, me laissait sur la terre avec un doute accablant.

Oh! si la mort vendait ses secrets, il me semble que dans ce moment j'aurais engagé mon avenir pour acheter celui-là!

Qu'ai-je à dire maintenant de la suite du procès? que je retrouvai à l'audience mes bons parents, mes excellents amis, et puis que le jury déclara que j'étais innocent, et que M. de Marthenais, ainsi que les autres prévenus, étaient coupables sur tous les points. Eh! mon Dieu,

tout cela n'était-il pas prévu depuis longtemps, tout, jusqu'à la condamnation à mort qui suivit de quelques minutes seulement le verdict du jury?

Qu'oublié-je, et que voudrait-on savoir encore? Peut-être serait-il bien de raconter ici comment l'officier de police de la république s'était trouvé au nombre des complices, dans une conspiration ourdie contre le gouvernement des consuls. Quel intérêt lui, proscrit de l'ancien régime, avait-il à contre-révolutionner la France? Eh! ne sait-on pas bien qu'il est de ces esprits impatients, tourmentés, à qui le repos est impossible, qui ne se plaisent qu'au bruit des orages, et qui ressusciteraient le chaos, si Dieu le leur permettait, plutôt que d'accepter l'uniforme et admirable harmonie qui règle le mouvement des mondes? Bernard était de ceux-là qu'une malheureuse activité pousse et place sans cesse dans des situations périlleuses : instrument de désordre, la perturbation qu'il avait autrefois jetée dans les familles, il la vou-

lait maintenant voir régner dans l'état; fidèle à sa mauvaise nature, c'était peu pour lui que de conspirer, il fallait encore qu'il trahît; et voilà pourquoi le complice des soi-disant vengeurs de la cause royale était en même temps aux gages de la république. Quant à dire par quels moyens il arriva à tendre, de part et d'autre, une main infidèle aux deux partis contraires, ses coupables antécédents et son habileté bien connue en fait d'intrigue nous en ont appris assez pour que nous ne prolongions pas inutilement ce récit. Ainsi les révélations de M. de Marthenais éclairent les mystères de sa vie cachée, comme son immoralité passée explique sa misérable fin.

J'arrive au moment fatal de la séparation, lorsque, rentré pour la dernière fois dans la salle du greffe, et que, prêt à aller enfin retrouver ma mère et mes amis qui m'attendent à quelques pas de là, j'embrasse, pour la dernière fois, le bon maître que nos longs jours de captivité m'ont appris à aimer.

— Du courage, mon enfant! me dit-il; je ne

pourrai te léguer qu'une bien faible marque de mon amitié, mais je compte néanmoins sur ton bon souvenir. Quand je ne serai plus, viens réclamer ta part de mon modeste héritage : mais pour aujourd'hui sois tout entier à ton heureuse famille, et surtout n'en cherche jamais ailleurs une autre que celle-là.

M. de Marthenais eut la délicatesse de ne pas me dire un seul mot de Bernard ; nous nous embrassâmes de nouveau, il me parla encore une fois de ce qu'il me laissait, en s'excusant sur ce que la rapacité du fisc ne lui permettait pas de mieux reconnaître mes soins ; quant à moi, j'avais trop de chagrin pour penser à lui demander quel était ce legs que son amitié m'avait destiné.

La justice était expéditive dans ce temps-là : les accusés avaient déclaré qu'ils ne se pourvoiraient pas ; c'est pourquoi je crus, en voyant entrer dans la salle du greffe un messager du grand juge, qu'on venait déjà leur dire :

— Tout est prêt, le bourreau vous attend !

Erreur ! le premier consul, usant, dans sa force, de sa magnanimité, n'avait attendu que le prononcé du jugement pour commuer la peine des conspirateurs en celle de dix années de prison.

D'abord ceux-ci et moi-même nous ne voulûmes pas croire à cet acte de clémence ; mais quand il n'y eut plus à en douter, je me précipitai au cou de mon maître, et, dans un beau mouvement d'enthousiasme, je m'écriai à pleine voix :

— Ma foi ! vive le premier consul !

— Vive le premier consul ! répéta-t-on du dehors.

Un instant M. de Marthenais et ses complices parurent hésiter, et puis, comme entraînés par un mouvement involontaire de reconnaissance, les condamnés eux-mêmes murmurèrent enfin :

— Vive le premier consul !

Je n'avais plus rien à craindre pour les jours de M. de Marthenais, je pensai à ceux qui m'attendaient dans la cour du Palais de-Justice.

— Nous nous reverrons, dis-je à mon maitre.

— Peut-être, me répondit-il.

— Bientôt ! repris-je.

Et, libre alors d'aller me précipiter dans les bras de mes bons amis, je sortis du greffe en répétant encore :

— Vive le premier consul !

XVI.

Le Convalescent.

Béni soit celui qui créa la douleur !

Merci donc, mon Dieu, pour les maux passagers que tu nous envoies. Si tu n'avais placé l'homme sur la terre que pour qu'il y vécût dans un état permanent de repos et de quiétude, ta pensée demeurait incomplète, car le bonheur n'eût pas existé.

C'est surtout dans le souvenir de nos peines souffertes, que nous puisons le sentiment de notre bien-être, comme c'est de nos chagrins présents que doit naître notre joie future : aussi n'est-il pas de meilleur sourire que celui qui succède aux larmes.

Mais à propos de sourires, il en est qui ne brillent qu'à travers les pleurs, et ceux-là, je vous en réponds, ne sont pas les moins doux.

Que je l'éprouvai bien lorsque, libre de toute inquiétude, et ne laissant derrière la grille de ma prison que ces fiers conspirateurs vaincus dans leur orgueil par la clémence du premier consul, je pus enfin répondre, sans souci de leur avenir, aux caresses de ma mère, aux félicitations de mes amis!

Oh! sans doute, il est bon d'avoir souffert, parce qu'alors on comprend mieux combien il est beau d'être aimé!

Celui-là s'est trompé qui osa prétendre que

partout les méchants sont en majorité. C'est publiquement, en pleine cour du Palais de Justice et devant un millier d'inconnus, d'indifférents à mon sort, pourrais-je dire, que je reprenais possession de ma liberté, et que je célébrais avec des rires et des larmes d'attendrissement, avec de chauds et joyeux baisers, l'heure tant désirée de ma délivrance. Ils n'auraient rien perdu à ma condamnation, ces mille témoins de mon bonheur; mon acquittement ne devait leur profiter en rien, ils ne l'ignoraient pas; et cependant, comme de bonnes gens qu'ils étaient, ils participaient franchement à notre félicité; et c'est par des battements de mains, par des éclats de voix, par des élans du cœur qu'ils témoignaient de leur sincère émotion. On les aurait crus de la famille.

Mais au fait, n'en étaient-ils pas?

Les hommes auront beau s'attribuer des noms et des titres différents; en vain la vanité créera des classes, la politique élèvera des frontières; il faudra toujours en revenir à cette vieille vé-

rité, que le genre humain n'a qu'une chair et qu'une âme. Si trop souvent nous oublions notre commune origine, il arrive pourtant quelquefois que la fibre sensible, en se réveillant, nous rappelle que nous sommes tous les enfants du même père.

C'est donc un frère qu'eux aussi venaient de recouvrer. Grâces vous soient rendues, bonnes gens de ma parenté inconnue, car vous avez bien fêté mon retour!

Mais pour ne parler que de mes vraiment *proches*, et parmi ceux-là j'entends aussi Marie-Georges et sa nièce, je ne saurais dire qui d'eux tous était le plus heureux. Les frères Dugrand voulaient à toute force m'emmener chez eux avec toute la famille, bien entendu. Mathieu Libois inclinait vers cet avis.

— Bah! disait René à ma mère, qui lui faisait observer que nous étions là cinq personnes à héberger; car nous ne pouvions oublier Madeleine, la digne femme de mon brave homme

de parrain. — Bah! qu'est-ce que ça fait donc ça, citoyenne Vaugrain? en se serrant un peu on trouvera bien moyen d'avoir de la place pour tout le monde; d'ailleurs les hommes passeront la nuit à table, Jean-Christophe sait bien qu'on ne s'y endort pas chez nous.

— Non, mais on empêche les autres de dormir, ajouta Marie-Georges avec son sourire plein de malice.

— Et puis, continua Jeannette, à qui aucune souffrance n'échappait, car son excellent cœur les partageait toutes, ne songez-vous pas qu'une mauvaise nuit pourrait être dangereuse pour le père de M. Jean-Christophe? car il paraît si faible!

Jusque-là j'avais bien vu ceux qui m'entouraient, mais sans arrêter mes regards sur aucun d'eux; car je me prodiguais à tous et ne me donnais à personne; mais la remarque de Jeannette me porta à examiner plus attentivement

le visage pâle et souriant de mon père d'adoption.

— Oh ! partons, m'écriai-je, retournons chez nous ; j'ai déjà causé bien assez de tourments et de fatigues à mon pauvre père ; il est temps qu'il se repose.

— C'est vrai, reprit Jean-Baptiste, j'ai besoin de repos ; j'espérais que le bonheur me ferait du bien, mais je vois, mes enfants, qu'il me faut encore un autre médecin que celui-là.

Nos amis n'osèrent pas insister ; mais ils voulurent nous accompagner jusqu'à la place de la Concorde où stationnent les petites voitures de Saint-Germain.

Je puis le dire à ma gloire, je n'avais nul besoin du coup d'œil de ma mère pour offrir mon bras à son mari ; car le signe qu'elle me fit n'était pas encore compris, que déjà j'avais dit à notre précieux malade.

— Allons, père, appuyez-vous ferme sur

moi, vous verrez que je suis assez fort pour être votre soutien.

Il prit mon bras, tandis que de l'autre côté ma mère lui donnait le sien. Jean-Baptiste, ainsi aidé dans sa marche, nous partîmes.

Avant de perdre tout à fait de vue la triste demeure où durant quelques jours j'avais été le jouet de tant d'émotions diverses, je donnai un regret au malheureux qui avait terminé par une mort violente sa vie si agitée et si coupable. Puis, comme chrétien, sinon comme fils, je demandai à Dieu de le prendre en pitié.

Espérer, regretter, c'est résumer en deux mots tous les événements de la vie.

Quand nous fûmes en voiture et près de nous séparer de nos amis, Marie-Georges et Jeannette, ma double bien-aimée, celles qui formaient à elles deux une existence complète, me tendirent leurs mains. Il ne faut pas demander si je leur donnai les miennes avec empressement; mais

que différent fut donc leur adieu ! La pression de main de la jeune tante, vive comme son regard, franche comme son sourire, me disait : A bientôt ! Celle de Jeannette, timide, furtive et même inquiète, ne me parla que du malheur de se quitter.

Oh ! elles ne se démentaient pas, les charmantes filles : l'une était bien la confiance dans l'avenir ; l'autre, le regret du passé.

Durant les trois heures que nous mîmes à parcourir la distance de Paris à notre maison de la rue au Pain, nous ne parlâmes pas : Jean-Baptiste souffrait, et ma mère, assez heureuse de me savoir assis à côté d'elle, ne s'occupait plus que de son mari.

— Es-tu bien ? appuie ta tête sur mon épaule ; as-tu assez de place ?

Et, sans qu'il lui répondît, car les fatigues de la journée l'avaient considérablement affaibli, sans qu'il se plaignît et sans qu'il demandât à se

trouver mieux, sa tendre compagne se serrait près de moi pour qu'il eût la meilleure place, et de son épaule elle lui faisait un oreiller où le malade laissa doucement tomber sa tête.

La conversation ne s'établit donc à peu près qu'entre mon parrain, Madeleine et moi.

On se doute bien que c'est l'événement du jour qui en fit tous les frais. Fidèle à ses opinions touchant l'inutilité et même les dangers du savoir, Mathieu Libois en revenait toujours à cette conclusion :

— Si cet animal de Goubron et votre abbé Thierry m'avaient laissé faire de toi un bon ouvrier faïencier, tu n'aurais pas eu affaire à la justice, et la maison Jean-Baptiste Vaugrain n'en serait peut-être pas où elle en est.

Comme il disait cela, un caillou ayant rencontré une roue de la carriole nous fit faire un soubresaut qui réveilla Jean-Baptiste.

— Pourquoi dire la maison Vaugrain? re-

prit-il d'une voix singulièrement émue ; mais tu oublies donc, Mathieu, que je n'ai plus de maison à présent : elle est à mes créanciers.

L'expression douloureuse dont chacune de ses paroles était empreinte lorsqu'il parla de sa ruine, me fit bien voir que c'était de là que lui venait son mal.

— On ne parle pas de cela aujourd'hui, interrompit ma mère ; il ne doit être question de rien d'affligeant le jour où cet enfant nous est rendu : vous savez bien, cousin Libois, que c'est fête chez nous.

Il n'y avait rien de moins invitant à la joie que le ton qu'avait choisi la pauvre femme pour faire prendre un tour plus gai à la conversation. Ah ! c'est que les paroles de notre vieux compagnon venaient de lui rappeler et tout ce qu'elle avait eu déjà à souffrir, et tout ce qu'elle avait encore à craindre. Jean-Baptiste, guidé par cet admirable bon sens qui vaut mieux que

les brillantes mais fausses lumières du bel esprit, lui demanda :

— Mais si c'est fête aujourd'hui, d'où vient donc que tu pleures ?

Cette question nous réduisit au silence jusqu'au moment de notre arrivée.

Depuis un mois et plus que je vivais loin de la maison paternelle, je n'avais pas désespéré un seul jour d'y revenir, et, cependant, à mon retour de la prison, j'éprouvai, en rentrant chez nous, ce sentiment de bonheur et de surprise qu'on ne devrait ressentir qu'à l'aspect des objets dont on s'est cru séparé pour toujours.

Mon émotion n'échappa point à Jean-Baptiste.

— Juge, me dit-il tristement, par le plaisir que tu as à revenir ici, de la peine que j'aurai, moi, quand il me faudra sortir de cette maison pour n'y jamais rentrer !

Je voulus donner le change à sa triste préoc-

cupation; mais c'était entreprendre une tâche impossible : le brave homme voyait clair au fond de son malheur.

— Tout ce que tu me diras et rien, c'est absolument la même chose, continua-t-il; la marmite est fêlée, il faut que tout y passe. N'en dis rien à ta mère, ajouta Jean-Baptiste en me parlant à l'oreille ; mais vois-tu, mon garçon, le jour où je serai forcé de quitter la maison, ce jour-là, j'aurai reçu le coup de la mort.

Bien que douloureusement affecté de son sinistre pressentiment, je fis en sorte de n'en rien laisser paraître sur mon visage, car ma pauvre mère en aurait pris trop de chagrin.

On nous attendait avec impatience, la table était dressée, deux bonnes femmes du voisinage veillaient depuis le matin aux préparatifs du petit repas de famille, et l'ami Goubron, qui se connaissait en vin, avait apporté du meilleur.

Artisans et boutiquiers de la rue Au Pain, tous

s'étaient amassés en foule devant notre porte, pour saluer mon retour. Je fus reçu avec les marques du plus vif intérêt ; j'eus je ne sais combien de poignées de main à distribuer de droite et de gauche, et il me fallut faire, en outre, une grande dépense de baisers pour satisfaire à toutes ces joues féminines, fraîches ou ridées, qui venaient s'offrir à moi.

Ici, comme dans la cour du Palais-de-Justice, chacun prenait part à l'heureux événement de ma délivrance ; aussi je le répète, ce sont les bonnes âmes, et non pas les mauvais cœurs qui sont partout en majorité.

Enfin je rentrai chez moi, et nous nous mîmes à table.

Tous les convives, Mathieu Libois excepté, furent ou du moins parvinrent à se montrer gais. Quant à mon parrain, de temps en temps il regardait de travers son compère Goubron, et grommelait toujours en le regardant. Le vieux suisse ne pouvait hasarder un seul mot sans que

l'autre haussât les épaules en signe de pitié. Je vis clairement qu'il y avait dans l'âme de mon parrain un levain de rancune, et que celui-ci n'attendait qu'un moment favorable pour se montrer en pleine fermentation. Maître Goubron, occupé à faire les honneurs de son vin, ne s'apercevait pas des mauvaises dispositions de Mathieu Libois à son égard ; cependant la mine ne devait pas tarder à faire explosion. Ce fut notre ami Goubron qui mit le feu aux poudres :

— A la santé de notre élève ! dit-il en présentant son verre au choc de celui de mon parrain.

Mathieu Libois retira son verre, et riposta ainsi :

— Ma foi non, je ne trinque pas avec ceux qui parlent latin, moi ! avec ceux, surtout, qui fourrent leur baragouin de possédé dans la cervelle d'un pauvre garçon pour en faire du gibier de prison.

— Vous m'en voulez, père Libois? demanda le suisse tout étourdi de cette apostrophe.

— Ah! mais oui, que je vous en veux! reprit mon parrain. Puis, se tournant vers ma mère qui voulait l'apaiser, et répondant aussi à sa femme qui le tiraillait par sa veste pour l'obliger à se taire : J'en suis bien fâché, cousine Vaugrain ; laisse-moi tranquille, toi, citoyenne Libois! que diable! je peux bien lui dire son fait, à votre Goubron! d'autant plus qu'on sait que je n'ai pas mâché le sien à feu défunt Christophe Dumont; et c'était cependant un autre canard plus dur à tortiller que le porte-queue de M. le curé.

— Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc tous deux? dis-je en m'interposant dans la querelle.

— J'ai, que j'enrage quand je pense que mon filleul se serait si bien trouvé de n'être que mon élève à moi seul. Au moins nous n'aurions pas eu le malheur de le perdre.

— Mais puisque me voilà revenu! objectai-je pour le calmer.

— D'accord! reprit-il, mais si tu ne te sens plus de cœur à devenir un ouvrier, c'est tout de même la faute de ceux qui ont voulu t'apprendre autre chose qu'un bon état : va donc chez le boulanger avec ta fine écriture, ta lecture courante et des tas de mauvaises calembredaines en latin! je veux que ce verre de vin me serve de poison s'il te donne tant seulement un quarteron de pain bis de toute la satanée boutique!

Jean-Baptiste approuvait du geste, ce qui ne laissait pas que d'échauffer encore la bile de mon parrain.

Maître Goubron, indigné de voir que ses bons services étaient si mal reconnus par le vieil ouvrier de la fabrique, laissa échapper ces provoquantes paroles :

— Les bienfaits de l'éducation ne devaient

pas être à l'abri des attaques de M. Mathieu Libois, puisqu'il est vrai que les gens crottés n'ont rien de plus à cœur que de salir ceux qui portent des habits propres.

Si je ne m'étais levé pour étendre le bras entre les adversaires, j'ignore où la querelle se serait arrêtée ; mais je retins mon parrain par les deux mains, et, les serrant tout à la fois et pour retenir l'élan de sa colère et pour lui prouver mon amitié :

— Allons, dis-je, finissez tout ceci ; vous n'êtes raisonnables ni l'un, ni l'autre : est-ce qu'il n'y a pas moyen de tout concilier en ce monde ? en quoi un peu de savoir peut-il nuire, surtout lorsqu'il vient en aide à beaucoup de courage ? Si je dois quelque chose aux leçons de notre ami Goubron et du respectable abbé Thierry, ce n'est pas une raison pour que j'oublie les bons principes que vous m'avez donnés ; les uns et les autres me serviront, je vous en donne ma parole, car à dater de ce jour, je veux devenir ouvrier. Mais voyons, parrain, où sera le mal

pour moi d'en savoir un peu plus que les autres compagnons de mon atelier? et vous-même, père Libois, quand on vous aurait appris à lire, dites, croyez-vous que vous en travailleriez moins bien et moins fort poûr cela? Au fait, demandez plutôt à mon père s'il n'a pas été heureux, lui, d'apprendre à écrire.

— Oh! oui, bien heureux, tant que les leçons ont duré! répondit assez gaiement notre malade, attendu que je leur devais de bien bons moments; mais, ensuite, ça m'a valu d'être chassé par le père Dumont.

— Un moment! objecta ma mère, contente de voir que la conversation prenait un ton moins farouche, tu fus forcé de quitter la maison, j'en conviens; mais il resta ici quelque chose de toi.

— C'est vrai, mon anse de pot à l'eau, n'est-ce pas?

— Et ton cœur donc? car tu me l'avais donné, et moi je le gardais sans t'en rien dire.

Jean-Baptiste embrassa sa femme. Ce bon ressouvenir du premier temps de leurs amours fit une heureuse diversion aux propos hostiles du suisse et de mon parrain. Je profitai de l'incident pour déterminer la réconciliation entre ceux qui se disputaient la gloire de me nommer leur élève. Maître Goubron, qui était bien la meilleure pâte d'homme qu'on pût trouver, avança encore une fois son verre, Mathieu Libois ne recula plus le sien, et les mains de mes deux précepteurs venant au-devant l'une de l'autre, s'unirent dans une mutuelle pression de franche amitié.

— Voyez-vous, père Libois, ce que j'en ai fait, moi, murmura le vieux suisse de la paroisse, ça n'a été que dans l'intérêt de l'enfant; je voulais lui procurer une bonne place.

— Eh bien, quel que soit le métier que je prenne, interrompis-je vivement, je tâcherai, en fait de place, de mériter bientôt la première à l'établi, et cela grâce à vos livres, dis-je à mon premier instituteur, et surtout grâce à vo-

tre exemple, ajoutai-je en passant mes bras autour du cou de mon parrain.

La cousine Madeleine n'était pas femme à oublier que dans toute réunion de famille le dessert a toujours réclamé la petite chanson ; de sa voix quelque peu chevrotante, elle entonna certaine ronde bachique, qui peut-être ne convenait pas absolument à la situation ; toutefois la chère femme y allait de si bon cœur, que, ma mère exceptée, elle nous entraîna tous au refrain. Jean-Baptiste lui-même fit chorus avec les autres convives.

Cependant comme Madeleine, encouragée, s'en donnait de toute la force de ses poumons, afin d'enlever plus chaudement encore le second couplet, notre pauvre malade l'interrompit tout à coup.

— Tenez, mes enfants, nous dit-il, je suis bien fâché de troubler votre joie ; mais en vérité je ne me sens pas bien : j'ai beau vouloir remonter la machine, elle est rouillée. Continuez à vous

amuser, moi je tâcherai de reposer ; vous ne m'en voudrez pas, j'espère, ajouta-t-il avec cet accent de bonhomie qui allait si bien à son sourire naïf, à son regard timide.

Loin de vouloir prolonger la séance, alors que notre ami avait tant besoin de repos, nous nous levâmes tous de table en nous reprochant d'avoir abusé de son courage.

Quelques minutes après, le silence avait succédé au bruit; Jean-Baptiste était dans son lit, et la faible lueur d'une veilleuse brillait seule dans cette chambre tout à l'heure brillamment éclairée. Nos amis nous avaient dit bonsoir du bout des lèvres, le malade reposait enfin, et ma mère et moi, assis près l'un de l'autre, ses mains dans les miennes, nous nous parlions si bas qu'il fallait vraiment être et la mère et le fils pour se comprendre.

Notre entretien discret se continua jusqu'à ce que nous eussions entendu sonner minuit à l'horloge du marché ; il roula sur les malheu-

reux événements qui menaçaient tout à la fois et notre modeste fortune et les jours précieux de mon père d'adoption. Il n'y avait que peu d'espoir de sauver l'une, et la perte de celle-là, ma mère ne se le dissimulait pas, ne pouvait qu'être fatale à son mari. Déjà la pauvre femme s'enveloppait en imagination de son voile de deuil, et la pensée d'une séparation éternelle revenait dans chacun de ses regards, dans chacune de ses paroles.

Parmi les choses touchantes qu'elle me dit à ce sujet, il en est une que je ne saurais oublier, attendu ce qui s'ensuivit.

— Ce qu'il y a d'affreux, me disait ma mère, ce qui doit rendre inconsolable de la perte de ceux qu'on aime, même de toutes les forces de son cœur et de son âme, c'est qu'intérieurement on sent toujours qu'on aurait pu les aimer encore mieux, ou, du moins, leur donner plus de preuves d'amour.

— Tu crois! lui demanda Jean-Baptiste, en

se tournant vers nous, c'est donc à dire que si je n'en réchappe pas, il me faudra mourir avec le regret de n'en avoir pas assez fait pour toi ?

Cette interruption inattendue nous causa, à tous deux, un même sentiment de stupeur. Ma mère cependant se remit bientôt, et elle alla vers son mari.

— Que veux-tu, mon ami ? lui dit-elle comme si elle eût mal entendu, nous causons trop haut, n'est-ce pas ? nous avons troublé ton sommeil ?

— Non, répliqua-t-il, je ne dormais pas, et la preuve, c'est que je vous ai bien répondu ; mais continuez, j'ai du plaisir à vous entendre ; cela me rappelle le bon temps. Seulement, Catherine, pour l'amour de Dieu, ne dis plus que tu ne m'aimes pas assez ; car, moi, je ne saurais comment faire pour t'aimer davantage, et je te dois déjà tant de retour !

C'est en vain que, ma mère et moi, nous essayâmes de le dissuader en torturant le sens de

nos malheureuses paroles, pour lui prouver qu'il s'était trompé ; Jean-Baptiste persista à vouloir les comprendre comme il les avait comprises d'abord ; mais s'apercevant du chagrin que ceci causait à ma mère, il reprit avec sa bonté habituelle :

— Mais pourquoi te désoler de la sorte, enfant que tu es ? est-ce que la maison est vendue ?

— Oh ! non, cela n'arrivera jamais.

— Je l'espère bien aussi ; mais est-ce que le médecin m'a condamné ?

— Au contraire, il est certain maintenant de te sauver.

— Tu vois bien, reprit Jean-Baptiste, que c'est une duperie de se faire de la peine ; laisse-moi seulement mettre ordre à mes affaires et à ma santé, et alors si nous ne nous sommes pas aimés suffisamment jusqu'à cette heure, nous emploierons le reste de nos jours à compléter ce qui a

pu manquer à notre dévouement et à notre amour.

Ainsi ce fut encore de celui qui espérait le moins que nous vint une nouvelle lueur d'espérance.

Il nous pria de nous rasseoir près de son lit, parce qu'il était bien aise de nous entendre encore avant que le sommeil le gagnât tout à fait.

— Je m'endormirai plus content, dit-il, et je crois que cela me donnera de meilleurs rêves. Appelez cela, si vous voulez, un caprice de malade, mais j'ai besoin de vous savoir tous deux à côté de moi.

Durant un quart d'heure encore, il se mêla à la conversation qui n'avait plus que mon emprisonnement pour objet; puis, peu à peu il s'endormit.

Aussitôt que nous nous aperçûmes que Jean-

Baptiste reposait, nous allâmes à l'autre bout de la chambre reprendre notre entretien. Alors le temps passa vite, car il fut tour à tour question, dans ce tête-à-tête, et de Marie-Georges, et de ses frères, et de Jeannette. J'aurais voulu ne point parler de l'aventurier; mais on n'avait pu passer sous silence, au tribunal, l'événement tragique qui avait terminé ses jours, et comme ma mère avait bien reconnu cet étrange officier de police, assis au banc des accusés, elle m'obligea à lui en dire, de celui-ci, bien plus peut-être qu'elle n'aurait voulu en savoir!

Et, cependant, la victime de Bernard, si toutefois Bernard fut bien le vrai coupable, sa victime, dis-je, ne me désapprouva pas quand elle sut qu'à son dernier jour je lui avais donné une dernière consolation. Bien plus, dans un regard de pitié, qu'elle éleva vers le ciel, celle qui avait tant souffert envoya un généreux pardon à celui qui ne devait pas compter sur sa miséricorde.

Minuit sonna, nous nous séparâmes; ma

mère resta pour veiller auprès de son mari, et moi je montai à ma petite chambre. Ce n'est pas sans éprouver un vif sentiment de joie que je repris possession de mon lit.

Hélas! je ne devais pas m'abriter longtemps sous le toit paternel!

Dès le lendemain matin, Mathieu Libois se remit en campagne. Il employa toute une semaine à remuer ciel et terre pour prévenir le malheur dont nous étions menacés. Notre ruine ne pouvait plus être retardée que de quelques jours; car les ressources que mon parrain parvint à réunir, après de nombreuses démarches, étaient insuffisantes, même pour faire patienter nos créanciers. Ceux-ci, sans avoir égard à la santé d'un honnête homme qui n'avait pas mérité son malheur, le poursuivirent avec un tel acharnement qu'ils obtinrent contre lui jugement et prise de corps. Il n'y avait plus qu'à se laisser emprisonner ou à leur céder la place; car le magasin, la fabrique et la maison, tout ce qui

nous appartenait, enfin, devait être vendu par autorité de justice.

Jean-Baptiste, retenu au lit par une rechute que le médecin attribuait à son voyage à Paris, n'avait heureusement rien appris ni du mauvais succès des courses de Mathieu Libois, ni du jugement qui le chassait de chez lui. Pour lui cacher autant que possible la nouvelle de son désastre imminent, nous affections un air de confiance, un ton de gaieté qui l'abusèrent si bien que lui-même commença à croire que la fortune lui refaisait bon visage.

Arrivait-il une lettre injurieuse en réponse aux prières que ma mère, aussi bien que moi, nous adressions par écrit à nos créanciers, aussitôt cette cruelle réponse était déchirée, brûlée ; et lorsque Jean-Baptiste, instruit de sa venue, nous en demandait compte, nous la métamorphosions en une promesse ou même une offre d'argent qui nous était faite par un obligeant prêteur. Des effets protestés, il n'en était pas question ; ou, fallait-il en parler de peur

d'éveiller les soupçons du malade, aussitôt, imposant silence à notre douleur pour ne pas troubler sa sécurité, nous arrivions gaiement auprès du lit de Jean-Baptiste.

— Eh bien! est-ce encore une bonne nouvelle que vous allez m'annoncer? nous demandait-il.

Il fallait bien le tromper; et ce papier qui, tout à l'heure, avait ajouté à notre désespoir, devenait, grâce à nos pieux mensonges, tantôt la lettre d'un créancier qui nous écrivait pour nous rassurer sur ses intentions et s'engageait à prendre patience; tantôt c'était une commande d'ouvrage qu'on nous faisait espérer pour le mois prochain.

Le malade voyait sa santé refleurir, sa gaieté revenait avec elle, et comme il ne nous était pas toujours facile, à moi, de ne pas soupirer, à mon parrain, d'étouffer ses jurons, à ma mère, de retenir ses larmes, Jean-Baptiste, qui ne soupçonnait rien de la terrible vérité, nous

gourmandait plaisamment sur nos moments de tristesse.

Il nous disait :

— Que diable ! mes enfants, les créanciers veulent bien attendre : on m'offre de l'argent, on me promet des commandes pour la fabrique, que voulez-vous de plus ? Il faut être raisonnable et ne pas demander à Dieu plus de bien qu'il ne croit devoir nous en faire.

Cette confiance, que nous avions pris à tâche de lui inspirer, nous faisait trembler pour l'instant prochain où le voile devait se déchirer. Il est sans doute généreux de souffrir en silence, afin de retarder un pénible aveu, mais avions-nous réellement choisi le meilleur moyen d'amortir le coup fatal ?

Cependant les jours se passaient, et nous approchions du terme fatal que la justice avait fixé pour la vente de notre maison : personne de la famille n'osait en toucher les premiers mots au

pauvre convalescent, et les voisins, d'accord avec nous, l'entretenaient dans son erreur.

Il fallait, néanmoins, s'occuper des préparatifs de départ : Madeleine et son mari se chargèrent de pourvoir à tout. Ils imaginèrent différents prétextes pour s'absenter de la maison durant des journées entières. Toutefois Jean-Baptiste ne comprenait pas bien qu'ils eussent l'un et l'autre si souvent affaire à Paris ; car c'était à Paris que nous avions résolu de nous fixer. Il eût été trop pénible pour notre ami de demeurer à Saint-Germain après sa catastrophe.

On peut bien, à force de raisonnement, finir par supporter le malheur avec courage ; mais c'est à la condition cependant qu'on ne sera pas ramené sans cesse sur le théâtre de sa prospérité passée. Dans quel quartier de notre petite ville aurions-nous pu conduire mon père d'adoption, sans qu'une vieille habitude ou un malheureux désir de curiosité le portassent à revenir, tous les jours, retremper sa douleur dans la triste contemplation des lieux où tant

d'amour et de bien-être avaient été la récompense de tant de fatigues et de dévouement?

Si Jean-Baptiste ne se rendait pas bien compte des allées et des venues de Mathieu Libois et de sa femme, il ne comprenait guère, non plus, pourquoi depuis quelques jours nos amis du voisinage venaient plus souvent, et avec un redoublement d'intérêt, s'informer des nouvelles de sa santé. Ces bonnes gens, nous voyant presque à la veille de notre départ, avaient à cœur de témoigner à leur honorable voisin combien ils étaient sensibles à son mauvais sort; mais ne pouvant lui avouer le véritable motif de leurs visites réitérées, ils mettaient sur le compte de la maladie ce qui n'était au fond qu'un tribut d'estime offert à son infortune. Quelque chose encore qui intriguait le convalescent, c'était la défense expresse que le médecin lui avait faite de quitter la chambre.

— Mais remarquez donc, disait-il au docteur, que je suis bien à présent: je n'ai plus besoin que de reprendre peu à peu mes forces, et le meilleur

moyen pour cela, c'est de faire tous les jours un tour de promenade au grand air, sur la terrasse du château.

— Pas même jusqu'à la porte de votre boutique, M. Vaugrain! reprenait l'autre; autrement je vous prédis qu'il vous arrivera malheur. Or, tenez-vous-le pour dit : si vous ne respectez pas en tout point la consigne que je vous donne, il faut vous attendre à une rechute dont les conséquences sont incalculables.

Jean-Baptiste, pour ne pas contrarier le médecin, promettait d'observer l'ordonnance à la lettre; mais quand celui-ci était parti, que de combats ma mère et moi nous avions à soutenir contre lui pour le contraindre à garder la chambre!

— Je te dis, Catherine, que le médecin se trompe; que diable! je me sens bien, me voilà guéri, et si je prenais seulement une heure d'exercice, à midi, quand le soleil est si bon, cela me remettrait tout à fait.

— Non, mon ami, le médecin l'a défendu, tu ne sortiras pas, tu n'es pas assez fort pour cela.

— Jean-Christophe me donnera le bras : il est bien d'âge à soutenir son père.

— Je ne me fie pas à lui, s'il arrivait un accident.

— Eh bien ! c'est sur toi que je m'appuierai. Voyons, cela te va-t-il? tu dois avoir confiance en toi, je présume.

Et il ajoutait des caresses à ses prières ; mais ni supplications, ni caresses, ne pouvaient décider ma mère à lui permettre la plus légère infraction aux ordres du docteur. Jean-Baptiste s'impatientait, il nous appelait ses tyrans ; puis il s'apaisait tout à coup dès qu'il voyait pleurer sa femme.

C'est toujours ainsi que ses grandes querelles de ménage se terminaient.

Or, pour que rien ne pût vaincre la résis-

tance de ma mère, même l'aspect de son mari suppliant, il fallait que sa sévérité s'appuyât sur un bien puissant motif, d'autant plus qu'elle comprenait aussi bien que le convalescent lui-même qu'un exercice modéré était indispensable à son rétablissement.

Mais le médecin avait dit vrai : il y avait pour Jean-Baptiste un grand danger à dépasser le seuil de la maison, car, alors, la vérité que nous prenions tant de peine à lui cacher se serait brusquement montrée à lui : il aurait lu ces mots foudroyants placardés sur sa porte :

VENTE PAR AUTORITÉ DE JUSTICE.

En vain Mathieu Libois, Madeleine et moi, nous avions demandé en grâce qu'on n'apposât pas sur les deux côtés de la boutique l'affiche qui disait notre ruine.

— Il faut que l'arrêt du tribunal soit exécuté comme il a été prononcé, nous avait-on répondu ; l'intérêt des créanciers exige que l'on

affiche et que l'on tambourine la vente dans Saint-Germain, aux lieu et place où il est ordonné de le faire.

Maintenant on a compris combien il était important pour nous de retenir prisonnier le pauvre Jean-Baptiste.

A la fin d'une de ces luttes journalières que nous soutenions contre lui, attendu que le résigné de la veille ne manquait jamais de recommencer le lendemain à réclamer la liberté qu'on lui refusait toujours; à la suite, disais-je, d'une discussion plus vive que les autres au sujet de son désir d'aller respirer l'air pur de la terrasse, ma mère à demi vaincue, s'écria :

— Eh bien! qu'il en soit ce que Dieu voudra; car moi je n'ai pas assez de force pour te rendre malheureux!

Il faut dire que, cette fois, mon parrain, qui d'ordinaire nous soutenait toujours, s'était déclaré contre nous.

— Cela n'a pas de raison ! avait-il dit, touché des prières de son ami Jean-Baptiste; le médecin ne sait ce qu'il dit : il faut qu'un malade prenne l'air ; le temps est superbe ; il fait chaud à ne pas tenir à la chambre; il n'y a pas le plus petit nuage au ciel; quand le diable y serait ! on ne peut pas garder un homme à l'attache comme un caniche ! Sors, mon garçon, sors, je prends tout sur moi.

Et, à quelque objection qu'on essayât de lui faire, Mathieu Libois répétait toujours :

— Quand je vous dis que je prends tout sur moi !

C'est alors que ma mère céda, non sans frémir sur les conséquences de cette première sortie.

Aussitôt qu'elle eut, mais à demi, accordé à Jean-Baptiste la permission qu'il implorait depuis si longtemps, celui-ci, tout rayonnant de joie, s'empressa de s'habiller pour sortir.

Mon parrain, qui ne s'était pas rangé du parti de mon père sans avoir, intérieurement, réfléchi au moyen de prévenir le danger que nous redoutions à si bon droit, descendit en grande hâte, afin de faire disparaître la malheureuse affiche. Déjà il avait passé la pointe de son couteau sous un des coins du placard, et il s'apprêtait à l'enlever tout entier, quand notre ami Goubron arriva, et le surprit heureusement au début de ce beau travail.

— Que faites-vous?

— Pardieu! je répare la sottise de l'afficheur qui est venu coller là son brimborion de papier.

— Mais c'est la loi qui veut que cela soit affiché ici.

— Bon! est-ce qu'on ne lui a pas laissé faire tout ce qu'elle a voulu, à la loi? mais comme à présent un chacun sait la chose dans Saint-Germain, ça ne sert plus de rien à personne; aussi c'est pourquoi...

Et, sans en dire davantage, il allait déchirer le placard qu'il avait continué à détacher peu à peu de la muraille, tout en causant avec le suisse. Maître Goubron s'opposa tout à coup à son dessein.

— Vous n'en ferez rien, lui dit-il; il y va d'une amende!

— Bah! on paiera ce qu'il faudra! d'ailleurs nous verrons ça plus tard; mais pour aujourd'hui il faut que notre malade sorte, car autrement il périrait d'ennui là-haut.

— D'une amende et de la prison! continua le suisse de la paroisse.

A ces mots mon parrain s'arrêta; car s'il était franchement dévoué à Jean-Baptiste, son amitié pour celui-ci n'allait pas cependant jusqu'à s'exposer à la sévérité de la justice; il se serait fait tuer pour nous, le brave homme, mais se faire mettre en prison? jamais!

Dès qu'il sut ce qui le menaçait, il recolla

tant bien que mal le lambeau d'affiche qu'il avait enlevé ; puis il revint, tout en murmurant, dans la chambre de notre malade qui achevait sa toilette de première sortie. Il était bien embarrassé, mon pauvre parrain, car il s'agissait maintenant de forcer Jean-Baptiste à demeurer chez lui, et ce n'était pas chose facile que de faire renoncer le convalescent à cette promenade tant désirée. Mathieu Libois, ne sachant comment aborder la question d'une façon satisfaisante, eut recours au moyen employé d'ordinaire par ceux qui n'ont pas de bonnes raisons à faire valoir : c'est-à-dire que le vieux compagnon commença par faire la grosse voix, par rouler de gros yeux, et se mit en colère.

— Allons, qu'est-ce qui te prend? voilà que tu t'habilles à présent! dit-il à Jean-Baptiste.

— Eh! mais, sans doute! cela n'a-t-il pas été convenu tout à l'heure entre nous et la bourgeoise?

— Hein? de quoi est-on convenu? En voilà

une drôle d'idée, de faire de la toilette pour rester à la chambre!

— Pour rester à la chambre, oui, ça serait une sottise; mais pour sortir, c'est différent : il faut bien se faire joli garçon.

— Sortir! répéta mon parrain, sortir! ah! bien, je voudrais voir ça!

— Eh! sans doute, sortir! continua Jean-Baptiste en arrangeant sa cravate, il y a assez longtemps que je le demande, et puis qu'on me le permet enfin...

—Qui est-ce qui t'a donné cette permission-là?

— Pardieu! c'est vous tous qui me l'avez donnée, même que j'ai eu assez de peine pour l'obtenir; mais, comme tu me l'as bien dit : il fait beau...

— Ce n'est pas vrai! je n'ai pas parlé de ça!

— Si fait! de plus, tu as ajouté que cela me ferait du bien.

— Je ne savais ce que je disais alors ; car le médecin, qui s'y connaît un peu mieux que nous autres, n'est pas de cet avis-là, et tu dois suivre l'ordonnance du médecin avant tout.

— Va donc te promener avec ton médecin ! est-ce que je veux l'écouter à présent ?

— J'irai me promener si ça me fait plaisir, riposta mon parrain, attendu que ça ne peut pas me faire de mal ; mais quant à toi tu ne sortiras pas, il fait trop froid.

— Par exemple ! mais toutes les fenêtres du voisinage sont ouvertes.

— C'est possible ; mais qu'est-ce que ça prouve ? que les voisins se portent bien ou qu'ils ne regardent pas à s'enrhumer ; au surplus le temps se gâte.

— Il fait un soleil superbe ; c'est toi-même qui me l'as dit.

— Moi ? du tout ; je te dis au contraire que

le temps se gâte, et qu'avant cinq minutes nous aurons une averse.

— Bon ! reprit le convalescent, mais si c'est comme ça, pourquoi donc chacun arrose-t-il le devant de sa porte?

— C'est une idée bête qu'ils ont de mouiller le pavé, v'la tout; mais tu n'empêcheras pas la pluie de tomber, et, je t'en réponds, nous allons en avoir ni peu ni trop, du bouillon de merlan.

Encore un peu et mon parrain aurait soutenu à Jean-Baptiste qu'il pleuvait; cependant la journée était magnifique; il n'y avait pas le plus léger nuage au ciel. Enfin, le bon Mathieu Libois suait à grosses gouttes pour prouver à notre convalescent que le thermomètre était au-dessous de zéro; en même temps il s'éventait avec sa casquette et s'interrompit pour dire :

— Ouvrez les portes; j'étouffe!

Le compère Goubron, qui, par bonheur, était monté chez nous presque en même temps que mon parrain, se mit alors de la partie, et fit valoir auprès de Jean-Baptiste des raisons plus puissantes que la température ou l'état du ciel.

— Qu'il fasse chaud ou froid, dit-il, qu'il pleuve ou que le temps soit beau, il n'est pas moins vrai que, par votre obstination à vouloir sortir, vous désespérez cette bonne madame Vaugrain qui s'est tant fatiguée à vous soigner; vous faites également de la peine à votre fils, à vos amis; est-ce ainsi que vous devez nous récompenser de l'amitié que nous avons pour vous? Tenez, mon cher Jean-Baptiste, je ne vous vaux peut-être pas sous bien des rapports; mais si je voyais autour de moi des gens qui me portent intérêt se chagriner ainsi, je me dirais : je ne sais pas s'ils ont raison de me forcer à rester, mais il faut que j'aie tort de vouloir sortir, puisque avant tout c'est mon bien qu'isl demandent.

Ainsi qu'il s'était hâté de se préparer pour la promenade, ainsi Jean-Baptiste s'empressa d'ôter son chapeau et son habit; il reprit le bonnet et la veste de malade, puis, s'étant jeté sur une chaise, il nous dit :

— A la bonne heure! voilà enfin quelque chose qui a le sens commun; on comprend ce que parler veut dire, avec le compère Goubron; aussi cela suffirait pour me retenir à la maison quand bien même le temps serait encore plus beau; mais que cette girouette de Mathieu Libois ne vienne pas non plus me chanter qu'il pleut quand je vois d'ici que chacun arrose le devant de sa porte.

L'intervention officieuse de notre ami Goubron nous rendit non-seulement un grand service ce jour-là, mais encore elle porta fruit pour les jours suivants; car, à dater de ce moment, Jean-Baptiste, bien convaincu que l'intérêt que nous prenions à lui était le seul motif de notre résistance, ne témoigna plus le désir

de quitter la chambre, quelque beau temps qu'il fît.

Mais rassurés sur ce point, grâce à la résignation de notre malade, nous n'en étions pas moins sous le poids d'une cruelle inquiétude. S'il nous avait été possible de nous opposer à ce que mon père d'adoption descendît jusqu'à l'affiche placardée à notre porte, nous ne savions quelle ruse employer pour empêcher que le bruit de la rue ne parvînt un jour jusqu'à lui. Ce bruit qui nous tourmentait si fort à l'avance, on comprend que c'était celui du tambour de la ville qui devait annoncer la vente de la maison. Tous nos efforts auprès de Jean-Baptiste pour lui cacher son malheur allaient échouer devant cette annonce publique que la loi nous contraignait à subir.

Nous tînmes conseil de famille à ce sujet. Vingt avis plus ou moins extravagants furent ouverts : comme il était impossible d'amortir le bruit fatal à ce point que le convalescent ne l'entendît pas, j'allai, dans mon zèle imprudent,

jusqu'à proposer de faire prendre à Jean-Baptiste une potion soporifère qui devait le tenir endormi durant la plus grande partie de ce jour si difficile à passer. Ma mère repoussa avec effroi ma proposition, et la discussion continua. Nous parlions tous avec chaleur; mais Madeleine, qui avait voix délibérative au conseil, le prit à la fin sur un ton si haut, qu'il ne nous fut plus possible de nous entendre.

— Tais-toi donc, satanée criarde lui dit son mari, tu sais bien que ça n'est pas toi qui nous feras trouver le moyen que nous cherchons.

— Au contraire, reprit maître Goubrou, frappé d'une lueur soudaine, ce moyen qui nous manquait, c'est justement madame Libois qui vient de me le fournir.

— En vérité, c'est étonnant! dit notre vieil ouvrier.

La bonne femme, avec sa franche naïveté, répéta :

— Oui, c'est étonnant!

— Pas du tout, c'est fort simple, poursuivit le suisse de la paroisse ; il s'agit de faire seulement pour Jean-Baptiste ce que la commère Madeleine vient de faire ici pour nous. Grâce au timbre de sa voix nous n'entendions plus les nôtres; imitons son exemple : couvrons, par un bruit plus éclatant, le bruit du malheureux tambour, et voilà encore du temps de gagné.

Ce conseil plein de sagesse fut unanimement approuvé; maître Goubron nous développa plus amplement son projet, et nous laissâmes à son amitié le soin d'en agir comme il l'entendrait.

On me pardonnera, j'ose l'espérer, la puérilité de ces détails en faveur de celui qui en était l'objet.

Le lendemain de ce conciliabule, il y eut dans Saint-Germain grand bruit de tambour et proclamation du jugement qui nous dépossé-

dait et du fruit des peines de Jean-Baptiste, et de l'héritage du père Dumont. Nous étions tous réunis dans la chambre du malade, et nous cherchions par une conversation gaie, vive et toujours soutenue, à le distraire de ce roulement de baguettes, dont le bruit éloigné venait cependant jusqu'à nous et nous faisait frémir. Ma mère se soutenait à peine, Madeleine pâlissait, moi je me sentais balbutier. Notre convalescent, cédant à un mouvement de curiosité bien naturel, s'informa de ce que le tambour de ville pouvait avoir à annoncer. Nous nous regardâmes avec terreur; Mathieu Libois, tout en sourcillant, lui répondit :

— Tu te trompes, mon garçon, il n'y a pas plus de tambour que de canon dans la rue; quant à moi, je n'entends rien autre chose que le vent qui souffle dans la cheminée.

Enfin, après mainte station du batteur de caisse au milieu des carrefours, au coin de chaque rue, il s'arrêta dans la nôtre, et le sinistre

bruit se fit entendre à deux pas de chez nous. Ma mère avait compté, jusque-là, sur l'ami Goubron, et par conséquent elle s'était efforcée de cacher son émotion; mais croyant que notre dernière ressource allait nous manquer, elle se laissa tomber sur un siége et poussa un cri de désespoir.

— Eh mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce que ça veut dire? s'écria Jean-Baptiste se précipitant vers sa femme.

A ce moment l'accord de dix instruments de musique détonna sous nos fenêtres, et, durant un quart d'heure, ce fut un vacarme assourdissant de flûtes, de cymbales, de grosse caisse, de cors et de clarinettes qui eût couvert la voix de cent crieurs publics.

Le pourpre remonta aux joues de Madeleine, ma poitrine se dilata, Mathieu Libois cessa de sourciller, et ma mère enfin rassurée mit sur le compte d'une douleur soudaine, mais tout

aussitôt passée, le cri imprudent qu'elle n'avait pu retenir.

Quand les concertants cessèrent leur tapage, le tambour de la ville était déjà si loin que Jean-Baptiste ne pouvait plus l'entendre.

XVII.

Changement de domicile.

Les heures se sont passées avec une effrayante rapidité ; le jour fatal est venu ; nous touchons à la catastrophe.

Mais dans ce moment, où Jean-Baptiste l'irréprochable est si près de sa ruine, ne serait-on pas en droit de se demander :

— Où donc est-il ce bonheur constant qui doit suivre partout l'homme de bien?

Certes, si quelqu'un a jamais mérité que la félicité lui fût persévérante ici-bas, c'est bien celui qui s'était dévoué âme et cœur à son premier amour; celui qui, toujours fidèle à sa généreuse résolution, marcha incessamment et sans broncher dans la voie difficile du devoir, acceptant avec courage les fatigues et les obstacles qui menacèrent si souvent de l'arrêter en chemin.

A voir où il en était arrivé, le brave homme, au bout de sa laborieuse carrière, c'était à décourager de la vertu! Car, encore une fois, où donc était-il ce bonheur que l'on promet à quiconque emploie bravement, à faire tout ce qu'il doit, les forces que Dieu lui a données?

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant, l'homme de bien ne demeurait pas sans récompense. A moins qu'on ne veuille mesurer le bonheur que

sur l'étendue et la durée du seul bien-être matériel, on songera, je l'espère, à compter pour quelque chose cette sollicitude de tous les instants dont notre ami était l'objet. N'était-ce donc rien, en effet, que ce soin que nous prenions d'imaginer, chaque jour, un nouveau moyen de lui cacher son infortune? et nos terreurs quand il était sur le point de tout apprendre! et nos pieux mensonges quand la vérité pouvait lui être si fatale! et nos sourires étudiés alors que les larmes nous retombaient sur le cœur! Enfin ces ruses que nous inventions pour le retenir prisonnier, cette complicité du voisinage, d'accord avec nous, pour lui faire croire à un avenir meilleur, et cet assourdissant concert d'harmonie dans lequel s'éteignit le bruit qui proclamait sa ruine, tout cela ne prouvait-il pas combien il nous était cher? Or, l'homme heureux c'est celui que l'on aime, et, à ce titre, Jean-Baptiste n'avait à envier le bonheur de personne.

Donc, il faut le dire, les promesses faites

par le courage et la vertu aux cœurs de bonne volonté ne sont pas menteuses ; car ce n'est pas la richesse qu'ils assurent à ceux-ci, mais bien toute la somme de félicité possible, dans la plus humble comme dans la plus brillante condition.

Les fréquents voyages de Mathieu Libois et de sa femme à Paris ne devaient pas demeurer sans résultat.

Un matin, celui-là même du malheureux jour où les huissiers et les commissaires priseurs se préparaient à adjuger, par débris, au plus offrant et dernier enchérisseur, ce qui composait notre modeste avoir, ce matin-là, dis-je, une carriole d'osier déjà occupée par quatre joyeux compagnons s'arrêta à notre porte.

— Qu'est-ce que ça signifie? demanda Jean-Baptiste en s'apprêtant à ouvrir la fenêtre, voilà des gens qui viennent acheter de la vaisselle en équipage.

— Du tout, ce ne sont pas des pratiques,

mais des amis, répondit mon parrain qui entrait en ce moment ; prépare-toi à les bien recevoir, car je t'annonce une ribambelle de visiteurs.

Il n'avait pas fini de parler que ma mère introduisait dans la chambre du convalescent les quatre frères de Marie-Georges. Ce n'était pas la première fois qu'ils rendaient visite à Jean-Baptiste depuis le jour du jugement ; mais jamais ils n'étaient venus ensemble, surtout en carriole, jusque dans notre rue.

Ils se présentèrent gaiement, nos généreux complices, et, après les premières informations prises touchant la santé de mon père d'adoption, René dit en serrant la main à celui-ci :

— Ah çà, maître Vaugrain, il s'agit d'une petite fête aujourd'hui ; nous ne sommes venus ici en voiture qu'avec l'intention de vous enlever, pas moins que ça ! ainsi arrangez-vous pour nous suivre ; car nous voulons rentrer de bonne heure à Paris.

— Vous suivre? reprit Jean-Baptiste en regardant tour à tour sa femme, Mathieu Libois, Madeleine, l'ami Goubron et moi qui nous étions si souvent opposés à ce qu'il mît le pied dans la rue. Mais vous ne savez donc pas, mes bonnes gens, que je suis prisonnier ici, et qu'à moins de vous battre avec ceux qui me retiennent de force, vous n'obtiendrez pas que je vous reconduise jusqu'au bas de l'escalier? Tenez, voyez plutôt : pour un mot que vous avez dit à ce sujet-là, voilà déjà Catherine qui se détourne pour pleurer, ajouta-t-il en montrant ma mère, qui, en effet, se cachait pour essuyer une larme.

Pauvre abusé! il ne se doutait guère que c'était un adieu que ma mère adressait à la maison où elle était née; où elle avait vécu heureuse, enviée; un adieu à cette maison, enfin, dans laquelle elle avait tant souffert et où on l'avait tant aimée, qu'elle n'y pouvait faire un pas sans rencontrer partout un touchant souvenir de dévouement et d'amour.

— Ma foi, mes enfants, poursuivit Jean-

Baptiste en s'adressant aux frères Dugrand, je suis bien fâché de la peine que vous avez prise, mais je ne veux pas sortir sans la permission de la bourgeoise ; si je me portais bien, c'est différent; mais comme je suis encore malade, à ce qu'il paraît, je ne dois pas m'exposer... à la fâcher contre moi. Respect à l'ordonnance du médecin.

— Eh bien! reprit Mathieu Libois, c'est justement par ordonnance du médecin que les amis viennent t'enlever.

— En vérité?

— Mais, oui, dit ma mère en s'efforçant de cacher sa douloureuse émotion, ceci était arrangé d'avance ; nous attendions les amis de mon fils.

— A preuve! poursuivit Madeleine, que j'ai encore été hier soir à Paris pour m'entendre avec eux sur l'heure de leur arrivée et sur les moyens de transport.

— Ah ! c'était un complot! Ah! vous me faites des cachotteries! répéta gaiement Jean-Baptiste : eh bien! si à mon tour, moi, je m'obstinais à garder la chambre? car enfin je ne me porte pas mieux qu'hier, aujourd'hui!

— Ah bien oui! mais tu ne le feras pas, objecta mon parrain.

— Pas si bête! continua le convalescent; il y a bien trop longtemps que j'ai envie de prendre ma volée, pour ne pas m'échapper quand on m'ouvre la cage.

Il riait, le brave homme, il riait de toutes ses forces en nous parlant ainsi, et Dieu sait ce que sa gaieté avait de poignant pour nous.

Il s'habilla ; ma mère et moi nous fûmes bientôt prêts; car nous avions été prévenus de l'heure à laquelle les frères de Marie-Georges devaient venir nous chercher.

Tous deux, avant d'abandonner pour toujours notre demeure, nous allâmes d'étage en

étage, de chambre en chambre, dire un dernier adieu au toit paternel. Ma religieuse mère se signait en entrant dans chaque pièce, et, avant d'en sortir, elle s'agenouillait un moment, faisait à voix basse une courte prière; puis elle se relevait, m'ouvrait ses bras et me disait :

— Embrassons-nous encore ici, pauvre enfant, nous ne devons plus nous y revoir ensemble !

Bien que rapidement accompli, ce pieux pèlerinage nous prit assez de temps pour que Jean-Baptiste, impatienté de notre longue absence, finît par nous appeler du palier de l'entresol.

— Eh bien ! est-ce pour aujourd'hui? Allons donc, flâneurs! voilà une heure que je vous attends, nous dit-il, quand il nous vit enfin revenir : ces diables de femmes n'en finissent jamais avec leur toilette!

Ma mère, cependant, n'avait rien changé à

son costume de tous les jours, elle s'était bornée à ôter son tablier de cotonnade rouge, et à jeter sur ses épaules la mante de soie noire qu'elle portait habituellement. Jean-Baptiste, qui, en ce moment, voyait toute chose au travers du prisme de sa joie, trouva sa femme resplendissante de luxe et de beauté.

— Comme ta robe te va bien ! voilà ce qui s'appelle être joliment coiffée ! tu as plutôt l'air d'une ci-devant que de la femme d'un petit fabricant de faïence... Que tu es donc gentille, Catherine ! et que vous êtes donc bons vous autres de me causer une pareille surprise ! on ne demanderait qu'à être malade pour avoir souvent des fêtes comme celle-là.

Ainsi, il gardait sa confiance dans son bonheur, ainsi, aucun instinct secret ne l'avertissait qu'en quittant cette maison il n'y devait plus rentrer. Nous n'osions nous regarder les uns les autres, tant nous craignions de lire dans nos yeux le profond chagrin qui nous brisait l'âme. Nous ne répondions que par du bruit seulement, à

tout ce qu'il nous disait de gai, de bon et d'heureux ; car nous sentions notre voix trembler, et nul doute que les sanglots ne l'eussent étouffée si nous avions essayé de proférer quelques paroles.

Il fallut partir ! Jean-Baptiste devait passer par le magasin ; Madeleine descendit se placer au comptoir, et son mari nous précéda pour prévenir tout danger dans ce moment décisif.

Mon parrain et sa femme ne devaient pas se mettre en route en même temps que nous ; ils prétextèrent, pour demeurer à la maison quelques instants de plus, que la carriole serait trop chargée; mais la vérité est qu'ils voulaient, encore une fois, veiller à nos intérêts.

Le cortége se mit donc en marche : les frères Dugrand nous précédaient; Jean-Baptiste venait ensuite, appuyé sur mon bras; ma mère, qui descendait derrière nous, se retournait à chaque pas pour adresser un dernier coup d'œil à tout ce qu'elle abandonnait.

Un incident qui pouvait nous devenir fatal retint pour un moment Jean-Baptiste dans le magasin.

L'huissier-priseur chargé de poursuivre la vente venait de s'établir dans la boutique, et s'occupait des détails préparatoires de sa première vacation. Il se disposait à placer une pile d'assiettes sur le comptoir lorsque Jean-Baptiste l'aperçut.

Il ne faut pas demander si nous tremblâmes.

— Salut, citoyen Chevrier, lui dit notre convalescent qui le connaissait bien.

— Bonjour, bonjour, maître Vaugrain, répondit l'huissier sans interrompre son travail; vous allez donc mieux, voisin?

— Et vous, vous voulez donc me faire faire du commerce?

— Je suis charmé que votre santé soit meilleure.

— Je vous remercie de la préférence que vous me donnez ; ah ! vous n'avez pas la main malheureuse! ajouta l'abusé en désignant les pièces de vaisselle que l'huissier examinait, prenez-moi ça, c'est du solide ; écoutez un peu comme ça sonne !

Et Jean-Baptiste fit alors sonner à petits coups sa faïence.

— Dites, est-ce que ça ne résonne pas bien ? continua-t-il en nous regardant d'un air satisfait qui nous brisait le cœur.

Comme l'officier de justice ne savait que lui répondre, il fit mine de chercher autour de lui quelque chose qui fût plus à sa convenance.

— Ça ne vous suffit pas ? vous voulez mieux encore ? lui demanda notre convalescent ; à votre aise, citoyen Chevrier ! remontez votre ménage, faites rafle de tout dans le magasin ; la fabrique est là ! et, avec elle, quand il n'y en a plus il y en a encore.

— Allons, interrompit ma mère, qui avait hâte de sortir; on nous attend pour monter en voiture.

— Un moment donc! reprit Jean-Baptiste, que tout doucement j'essayais d'entraîner; il y a si longtemps que je ne suis descendu ici et que je n'ai rien vendu par moi-même! laisse-moi le temps d'arranger cette affaire-là avec le voisin. Dites, de quoi avez-vous besoin?

— Il a besoin de tout! riposta vivement Mathieu Libois; ainsi, ça n'en finirait pas, et comme nous sommes capables, ma femme et moi, de répondre aux pratiques, je te conseille de ne pas faire languir les amis.

Pressé de toute part, Jean-Baptiste fut bien obligé d'obéir.

— Vous le voyez : on m'enlève de force, dit-il en riant à l'huissier; mais c'est égal, je laisse ici de bons remplaçants, vous pouvez vous arranger avec eux, et de confiance, encore.

En sortant, il se retourna encore une fois et souhaita bonne chance à mon parrain !

Sur le seuil de la boutique nos craintes se renouvelèrent. L'affiche était toujours là, apposée de chaque côté de la porte comme un écueil menaçant. Oh ! merci, mille fois merci ! chers et excellents voisins, qu'un même sentiment d'intérêt groupait autour de la maison à l'heure pénible du dernier adieu ! Merci surtout à vous, bonnes mères nourrices, qui, fidèlement placées au-devant du danger que nous redoutions, parvîntes à dérober à notre ami la connaissance de son malheur ! Dans ma reconnaissance, je crois vous voir encore, lorsqu'à l'aspect de Jean-Baptiste, chacune de vous, par un mouvement spontané, prit son enfant dans ses bras et l'éleva jusqu'à la hauteur du fatal placard, bien moins pour saluer le convalescent à sa première sortie, qu'afin de lui cacher, par cette ruse touchante, que c'était pour l'exil qu'il partait.

Jean-Baptiste, penché à la portière de la carriole, avait donné et reçu plus de cent poignées de

mains. Pendant cette distribution de témoignages d'amitié, ma mère et moi nous avions pu nous regarder un moment, face à face, sans témoins, et nous dire dans un coup d'œil tout ce que nous laissions de regrettable, tout ce que nous emportions de tristesse au fond de nos cœurs. Une dernière larme furtivement effacée, un dernier soupir que Dieu seul entendit, puis, en même temps, par un léger mouvement des lèvres nous nous dîmes : — Garde à nous! — et notre front sembla se rasséréner, et le sourire nous revint, et nous trouvâmes en nous-mêmes assez de force pour répondre aux joyeusetés qu'inspiraient à notre ami et le contact de l'air pur, et l'aspect d'un beau ciel dans un horizon dont la limite reculait à chaque pas.

À quoi bon les regrets, maintenant? tous nos efforts combinés ne pourraient plus rien pour retarder notre ruine; c'est un adieu éternel que nous avons dit à notre maison; nous ne laissons en arrière que des souvenirs; c'est devant nous seulement que nous devons chercher une

espérance ; allons tout droit, que Dieu nous guide, et fouette cocher !

La carriole, conduite par René, roule avec rapidité sur la pente inclinée qui descend au port Marly. Valentin fredonne une marche de régiment, Hubert et Joseph reviennent sur le hasard de notre connaissance ; les noms de Marie-Georges et de Jeannette sont mêlés naturellement à la conversation ; l'entretien s'en colore et s'en égaie si bien que, peu à peu, à mesure que nous avançons, les tristes pensées s'effacent de mon esprit, et ma mère, elle-même, rejetant loin du sien toute pénible préoccupation, finit par prendre franchement part, pour un moment du moins, aux plaisanteries que mon début en amour a de nouveau provoquées.

Mais nous avons traversé plusieurs quartiers de Paris. La carriole, toujours bien dirigée par René, vient de passer devant Saint-Leu sans s'arrêter à la grille de fer ; intrigué, je veux demander à Valentin ou à quelque autre de nos

compagnons de voyage en quel endroit on nous conduit.

— Pardieu, chez nous ! me dit Hubert. Et il me fait un signe d'intelligence ; en même temps Joseph me lance un coup d'œil significatif, et l'ex-dragon me marche sur le pied.

A deux cents pas plus loin, René tire à lui la bride de son cheval, il fait demi-tour à gauche, et s'arrête à la seconde porte d'allée d'une rue que je ne connais pas.

— Dans quelle rue sommes-nous? dis-je tout bas à Joseph.

— Ça, me répondit-il de même, c'est la rue du Petit-Lion-Saint-Saûveur.

Alors je comprends tout : c'est à notre nouveau domicile que le père de Jeannette vient de nous conduire.

Oui, c'est bien cela : n° 19, maison du serrurier, une fruitière étalagiste à la porte. La

voilà cette mère Gallois dont mon parrain m'a parlé si souvent ; car pour deux ou trois fois qu'il est venu dans la maison, d'abord pour voir le logement, ensuite pour le louer et le garnir de meubles ; en ce peu de temps, dis-je, il s'est lié avec la revendeuse. Pauvre femme dont le souvenir m'est si doux que je ne puis résister au désir d'écrire ici son nom : il me semble que c'est une dette que je paie !

Si le hasard conduisait un de mes lecteurs dans cette rue du Petit-Lion, si la curiosité ou un ressouvenir de mon livre le faisait s'arrêter devant ce n° 19, qu'il ne cherche pas la mère Gallois : le médecin de l'Hôtel-Dieu ne nous l'a pas rendue ! mais qu'il s'adresse au serrurier qui est toujours là, lui, il doit se souvenir d'elle ; car dans le monde des braves gens, le voisin le plus riche n'oublie pas son voisin le plus pauvre.

Mais ce n'est déjà que trop longtemps nous arrêter à la porte, nous avons trois étages à gravir, dans un escalier noir : passons donc vite devant l'atelier de M. Descostils, qui fait ron-

fler à grand bruit le soufflet de la forge ; répondons par un sourire au sourire de la fruitière, prenons garde aux deux enfants qui jouent sur la première marche de l'escalier : c'est le frère et la sœur de lait : Victoire, la fille du serrurier, qui ne doit que passer sur la terre, puis aller réclamer sa place parmi les anges. L'autre, c'est un tout chétif petit garçon à qui l'on a dit en naissant : Avorton ! tu ne vivras pas ! Il a trompé la prédiction cependant, car, dix-sept ans après, le frère de lait de Victoire Descotils se nommait le n° 66 à l'hospice de la Charité.

Mais, encore une fois, hâtons le pas, on nous attend là-haut : c'est Marie-Georges et Jeannette, qui, de moitié dans l'intrigue ourdie entre nous, se préparent à faire à Jean-Baptiste les honneurs de chez lui.

Malgré tout le plaisir que j'éprouvai à revoir les deux charmantes filles, je ne pus cependant me défendre d'un serrement de cœur en entrant dans notre nouveau domicile ; quant à ma mère, elle jeta sur tout ce qui l'entourait un

regard si désolé que Jean-Baptiste n'eût certainement pas manqué de s'en alarmer, s'il n'avait été, en ce moment, tout occupé à répondre aux compliments de bien-venue de la jeune tante et de sa nièce.

Les frères de Marie-Georges luttèrent de joyeuse humeur pour dissiper le nuage orageux toujours prêt à se former, et, grâce à leur persévérante gaieté, notre convalescent demeura dans son erreur jusqu'à l'arrivée de mon parrain et de sa femme qui nous rejoignirent enfin.

Le coup d'œil que nous échangeâmes avec eux lorsqu'ils entrèrent m'apprit que notre ruine était consommée. Que ma pauvre mère eut donc de peine à retenir ses larmes, surtout quand elle entendit son mari demander à Mathieu Libois :

— Eh bien! la vente a-t-elle bien marché aujourd'hui?

— Que trop bien! répondit Madeleine qui

étouffait sous le poids accablant du secret de notre désastre.

A ceci Jean-Baptiste riposta par un éclat de rire.

— Elle est bonne, la cousine Libois, de se plaindre qu'on fait trop de commerce! est-ce que nous fabriquons des écuelles et des soupières pour en faire des reliques?

Il y avait danger à laisser prendre à la conversation un pied de plus sur ce terrain glissant; René nous rappela que le couvert était dressé et que nous n'attendions plus personne pour nous mettre à table. Il fit asseoir mon père d'adoption à la place d'honneur, et je me trouvai entre Marie-Georges et Jeannette, ce qui me causa plus d'une distraction durant le repas.

Les frères Dugrand veillaient à ce que l'entretien ne languît pas; René le soutenait par sa plaisante loquacité; Valentin avait grand soin de l'arroser quand les verres étaient vides; pour Joseph

et Hubert, ils jetaient çà et là quelques paroles raisonnables touchant l'intérêt de mon avenir.

Alors je déclarai, au grand contentement de tout le monde, que j'étais décidé à apprendre un métier, et que mon choix était tombé sur celui de Réné. Il fut convenu sur-le-champ que le père de Jeannette me présenterait dès le lendemain matin au maître chez qui il travaillait, et que mon apprentissage commencerait immédiatement. Marie-Georges et sa nièce applaudirent à cette bonne résolution qui leur causait une égale joie, parce que l'une et l'autre avait la même espérance.

Jean-Baptiste fut le seul qui crut devoir faire quelques objections.

— Notre fils sera menuisier, c'est fort bien, dit-il; puisque ce métier-là lui convient mieux que le mien, je ne peux pas m'opposer à ce qu'il le prenne; mais il n'en sera pas moins séparé de sa famille, et voilà ce que j'aurais voulu évi-

ter; car nous n'avons eu guère à nous féliciter de son premier séjour à Paris.

— Oh! maintenant, répliqua ma mère, je ne craindrai plus rien pour lui : il sera entre bonnes mains; et puis j'ai idée, ajouta-t-elle, que nous ne le perdrons pas de vue.

— Enfin, puisque ça vous arrange tous, reprit le convalescent, il faut bien que je m'en arrange aussi; mais, poursuivit-il en regardant sa femme avec cet air de bonté naïve qui lui était naturel, ça n'empêche pas que c'est malheureux tout de même que le petit n'ait pas mieux mordu que ça à la fabrique de la vaisselle; ça faisait un successeur pour la maison, et quand je me serais trouvé trop vieux pour continuer le commerce, il n'y aurait rien eu à changer sur l'enseigne de la boutique.

Je laisse à penser ce que nous fit éprouver l'inutile regret de Jean-Baptiste.

Nous eûmes beau vouloir ensuite donner un

autre cours à nos pensées, elles demeurèrent irrévocablement fixées devant le tableau de notre irréparable malheur ; de sorte que pendant le reste du dîner il n'y eut plus que des sourires contraints et des paroles péniblement arrachées à notre triste préoccupation.

Jusque-là Jean-Baptiste ne soupçonnait rien encore; mais les heures se passaient, la nuit était venue, et le moment approchait où le secret, si difficilement gardé, devait enfin être connu de celui à qui nous ne pouvions pas le taire plus longtemps.

Nous comprenions bien, les uns et les autres, l'embarras de notre situation; mais, hélas! il ne nous était plus possible de nous entendre en secret, afin d'aviser au moyen de sortir de ce cruel embarras, sans cependant porter une atteinte trop vive à notre pauvre malade.

C'était, entre nous, à qui ne dirait pas le premier mot.

Mathieu Libois avait repris ce ton de mauvaise humeur qui lui était habituel lorsqu'une idée pénible le poursuivait ; ma mère était pâle et balbutiait ; j'entendais à la respiration précipitée de Madeleine, combien son inquiétude était grande ; nos bons amis se regardaient avec embarras ; Marie-Georges semblait nous dire : Allons, un peu de courage ! et Jeannette, au contraire, vivement émue, nous disait tout bas :

— Attendez, il n'est pas temps encore, prenez garde : vous allez le tuer !

Et, pourtant, nous ne pouvions plus reculer le moment de l'aveu ! Jean-Baptiste, s'étant aperçu de notre trouble, nous dit en souriant :

— Ah çà, mes amis, quelle surprise me réservez-vous donc encore pour ce soir? on croirait, à vous voir, que vous complotez quelque chose de nouveau ; mais, merci, en voilà bien assez, j'espère. Comment! un voyage à Paris, un bon dîner en famille, et tout cela le même jour ! c'est beaucoup plus que je ne pou-

vais en espérer de longtemps, moi qu'on retenait à la chambre sous prétexte que l'air de la rue ne me valait rien. Si vous avez autre chose à m'offrir, je vous engage à remettre ça à une prochaine occasion, d'autant plus qu'il se fait tard, et que nous sommes à cinq lieues de chez nous; ce qui est un peu loin pour un convalescent.

En parlant ainsi il s'était levé de table, nous en fîmes autant.

— Donne-moi mon chapeau, femme, dit-il à ma mère, et puis souhaitons le bonsoir à nos amis.

Chacun resta muet; ma mère ne bougea pas, ses lèvres remuèrent sans qu'il lui fût possible de parler, et soudain ses yeux se remplirent de larmes.

— Eh mais! eh mais! reprit Jean-Baptiste tout étonné de notre singulière contenance, ce qui se passe ici n'est pas naturel; il y a là-dessous quelque mystère que vous ne voulez pas

me dire. Qu'est-ce qu'il peut donc être arrivé? le feu a-t-il pris à la maison depuis que je suis parti?

Comme on ne lui répondait pas, il reprit :

— Mais non, ça ne peut pas être ça, autrement le cousin Libois n'aurait pas plaisanté à table comme il vient de le faire. Qu'importe? il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire, et je veux le savoir. Catherine, je t'en prie, dis-le-moi; encore une fois, je veux le savoir!

Alors ma mère, cédant à son émotion, tomba dans les bras de son mari.

— Au prix de tout mon sang, dit-elle, j'aurais voulu t'épargner un pareil chagrin. Ne nous en veux pas, mon ami, nous avons tant souffert de notre silence!

— Oh! sapristi, oui! s'écria mon parrain, c'est dur de se taire!

— Je vous en réponds! continua Madeleine.

Mais tout ceci ne l'instruisait pas encore de ce qui s'était passé ; aussi, répétait-il en serrant sa femme contre sa poitrine comme pour la préserver elle-même du malheur dont elle le menaçait :

— Mais, pour l'amour de Dieu, ne me cachez donc rien ! est-ce que je ne suis pas un homme? est-ce que je manque de force, pour qu'on me traite comme un enfant qui a peur de tout? Voyons, parlez !

Nous allions tout lui dire ; mais ma mère nous prévint. Elle releva sa tête jusqu'alors inclinée sur le sein de Jean-Baptiste ; puis, entraînant celui-ci dans une pièce voisine de celle où nous venions de dîner, elle lui montra sur la cheminée, et couverte de sa cage de verre, cette anse de pot à l'eau, précieux débris du chef-d'œuvre de l'apprenti, ce premier gage d'un amour simple et vrai, qui jusqu'alors avait fidè-

lement gardé sa place dans la chambre à coucher des époux.

— Eh bien ! dit-elle à son mari, en suivant avec inquiétude l'effet de ses paroles sur le visage du convalescent, comprends-tu pourquoi nous t'avons amené à Paris? devines-tu chez qui nous sommes maintenant?

Jean-Baptiste resta un moment comme étourdi du coup qu'il venait de recevoir; le tremblement qui le saisit l'obligea de s'appuyer contre un meuble, et c'est d'une voix presque éteinte qu'il balbutia :

— Oui, je le vois bien : c'est chez nous que nous sommes!... chez nous! répéta-t-il avec un sanglot. Ah ! malheureux, comme vous m'avez trompé!... Vous avez raison : cela a dû vous faire bien du mal !

Nous les avions suivis dans cette chambre pour offrir à Jean-Baptiste des secours s'ils étaient nécessaires, ou les consolations qu'il était en droit d'attendre de nous.

Notre premier devoir était de respecter sa douleur; aussi d'abord ne fîmes-nous rien pour la combattre. Ce fut dans un religieux silence que nous écoutâmes les justes reproches qu'il adressait au sort.

— Avoir tant travaillé, disait-il, pour tout perdre d'un seul coup! mais, mon Dieu! à quoi donc sert-il d'être honnête homme?

Mathieu Libois à cette question repartit :

— Eh bien! voilà du nouveau! à quoi que ça sert? Mais à ce que des braves gens comme nous s'entendent ensemble pour t'adoucir tes chagrins. Crois-tu donc que si tu n'avais pas été un bon parent, un bon maître, un bon voisin, nous nous serions donné tant de peine depuis quelques jours pour te cacher la chose? et cet adieu que toute la rue au Pain t'a fait aujourd'hui! ça ne prouve-t-il pas combien on t'estime, combien on te regrette? Tiens, ceux-là même qui, tantôt, achetaient chez toi, à la criée, ne pouvaient pas s'empêcher de

hausser les épaules avec chagrin et de répéter :
— C'est malheureux ! il ne méritait pas ça ! —
Voilà ce qu'ils ont dit ! voilà à quoi que ça sert
d'être honnête homme !

Après le premier moment donné à son émotion, Jean-Baptiste demanda quelques éclaircissements sur ce qui s'était passé depuis plusieurs jours; nous les lui donnâmes; il nous écouta d'un air beaucoup plus calme que nous n'osions l'espérer, et même, au récit des ruses que nous avions dû employer pour lui laisser son erreur, je vis parfois un sourire d'attendrissement effleurer ses lèvres.

— Ah ! mes amis, nous dit-il, mes bons amis ! que vous avez bien fait de m'amener ici sans me laisser deviner que je disais adieu à la maison ; car, je le sens, s'il avait fallu la quitter avec l'idée que je n'y devais plus rentrer, peut-être bien que je n'aurais pas eu la force de survivre à ma ruine. Et cependant il faut que je vive ! oui, continua-t-il en s'adressant à ma mère qui sanglotait, oui, Catherine, je te resterai !

Ainsi se termina cette pénible journée.

Il était tard : Mathieu Libois et Madeleine nous quittèrent pour retourner à Saint-Germain; les frères Dugrand ainsi que les deux charmantes filles nous souhaitèrent bon courage et bonne nuit, et Réné me rappela que je devais commencer, dès le lendemain matin, mon apprentissage; puis nous restâmes tous trois dans notre nouveau domicile.

Peu de temps après le départ de nos amis nous parlions encore des événements de la journée; Jean-Baptiste s'efforçait bien de lutter contre le profond chagrin qui l'accablait; mais les soupirs qu'il étouffait ne cessaient de trahir le combat qu'il soutenait intérieurement.

— Mais, enfin, dit ma mère, pouvais-tu faire mieux? si nous ne nous plaignons pas, si nous nous trouvons encore heureux d'être ce que nous sommes, qu'auras-tu donc à regretter?

— L'héritage de ton père, que je voulais laisser à notre enfant !

— J'aurai votre bon exemple à suivre, lui dis-je, et cela me tiendra lieu de fortune.

— D'ailleurs, ajouta ma mère en nous montrant du doigt le débris du chef-d'œuvre, ceci ne nous prouve-t-il pas qu'il ne faut jamais désespérer de l'avenir ?

Jean-Baptiste à ces mots prit à deux mains le front de sa femme et l'embrassa tendrement.

Comme je devais être sur pied à cinq heures du matin, je pris congé de mes parents et montai à la petite chambre qu'on avait louée pour moi à l'étage supérieur. Quelques minutes après j'étais dans mon lit, mais j'eus grand peine à m'endormir.

Le lendemain, au point du jour, René frappait à ma porte ; en un instant je fus debout et prêt à le suivre. Lorsque j'arrivai sur le palier, près

de la chambre où Jean-Baptiste et ma mère reposaient, je m'y arrêtai un moment.

— Allons, me dit Réné, vous voyez bien qu'ils dorment; venez!

— Me voilà, répondis-je.

Le père de Jeannette continua à descendre; quant à moi, un devoir religieux me retint encore un instant à cette place.

Je ne voulais pas passer devant la porte de mes parents sans appeler leurs bénédictions sur ma première journée de travail.

XVIII.

La Vie paisible.

Quelques jours après mon installation à Paris, Jean-Baptiste avait fini par accepter sa mauvaise fortune avec une résignation dont nous ne l'aurions jamais soupçonné capable ; il est vrai que mon admirable mère lui donnait l'exemple du courage.

Habituée qu'elle avait été, depuis son jeune âge, à une existence aisée, elle portait si facilement sa misère qu'on eût dit, à la voir ainsi, la pensée libre et le visage souriant, au milieu des embarras dont se compose la vie du pauvre, qu'elle avait appris de bonne heure que le véritable secret de ne jamais manquer de rien, c'est de savoir se passer de tout. Elle ne paraissait ni regretter le passé ni douter de l'avenir, et toujours elle trouvait moyen de se féliciter du jour présent. L'occasion ou le prétexte lui manquait-il pour cela, son ingénieux esprit savait bien le faire naître.

Donc, Jean-Baptiste n'avait nulle raison de se trouver malheureux. C'est pour sa femme seulement qu'il avait tant redouté, à l'avance, notre fâcheuse situation; mais ma mère ne songeant point à se plaindre, il oublia, ou du moins il parut oublier qu'elle était en droit de lui demander compte de cet héritage que le père Dumont avait si patiemment amassé pour sa fille, jour à jour et sou à sou.

Je l'ai dit, personne de nous ne se permettant le moindre murmure à ce sujet, et le pauvre dépossédé nous voyant tous deux si peu tourmentés des privations que nous devions nous imposer, s'arrangea, aussi bien que ma mère et moi, de notre misère commune, et même un jour il finit par se demander tout haut :

— Ah ça ! je sais fort bien ce que nous avons perdu ; mais, en vérité de Dieu, je ne vois pas ce qui nous manque !

C'est justement à se faire cette question que ma mère avait voulu l'amener.

Grâce aux bons conseils de Réné, qui était un ouvrier menuisier fort habile, grâce à son amitié surtout, le travail me devint facile; je faisais bravement ma journée d'apprenti, et, la veillée terminée, nous nous retrouvions tous en famille ; car, bien que les frères Dugrand continuassent à demeurer dans leur maison de la grille de fer, et nous à notre numéro 19 de la

rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, c'est toujours en commun que nous passions la soirée. Tantôt nous allions chez nos amis, quand la santé de Jean-Baptiste nous le permettait, tantôt ils venaient chez nous, car mon père d'adoption se sentait quelquefois trop faible pour sortir.

Hélas! oui, en dépit de sa résignation et de nos soins, le convalescent ne recouvrait pas encore ses forces; il avait beau dire :

— Cela ne va pas mal, mes enfants, je crois même que me voilà tout à fait remis à présent.

Il avait beau chercher à nous rassurer afin de se rassurer lui-même, peut-être; nous ne laissions pas cependant que de nous apercevoir qu'il n'y avait en lui que la bonne volonté de se bien porter, et non pas ce retour vers le mieux que nous appelions de tous nos vœux.

Quoi qu'il en fût, nos réunions du soir étaient toujours fort gaies. Valentin, l'ex-dragon, nous racontait sa vie de garnison, et rien n'était plaisant comme le soin qu'il prenait pour

gazer les anecdotes scandaleuses dont elle était semée. Quand il apercevait que le voile allait devenir d'une transparence dangereuse pour l'innocence des deux jeunes filles qui l'écoutaient, le maladroit narrateur s'arrêtait court devant la difficulté et il disait :

— Il faut me faire crédit du reste, mes amis, d'autant plus que ça ne peut se dire qu'entre hommes, oui, rien qu'entre hommes. Et puis, regardant sa sœur et sa nièce, qui exprimaient naïvement leur regret de ce que le récit était interrompu à moitié chemin, et souvent à l'endroit le plus intéressant, il ajoutait : je vous conterai ça quand vous serez mariées, mesdemoiselles, et nous rirons bien !

Joseph, l'écrivain public, qui n'était pas ce qu'on appelle le tombeau des secrets, nous tenait au courant de certaines intrigues du quartier. Avec Hubert, le marchand forain, nous avions des histoires de grandes routes; quant à Réné, c'était toujours sur le passé qu'il revenait, et dès qu'il prenait la parole, nous pouvions être cer-

tains que les noms d'Étienne, de Georges et de Marie Dugrand allaient sortir de sa bouche, ou, à défaut de ces noms-là, c'étaient ceux du père Flamand, de Françoise, la boiteuse, de Jeannette et de Marie-Georges qui faisaient tous les frais de la conversation. D'après ceci on comprend comment Jean-Baptiste et ma mère furent mis au fait de ce que je savais déjà. Quand je vis que le récit des événements de la famille en était arrivé de nouveau où nous l'avions laissé autrefois, j'invitai les frères Dugrand à le continuer. Réné, qui ne se faisait jamais prier pour parler de sa femme, de sa sœur ou de sa fille, me dit :

— Adopté! garçon; mais nous procéderons par ordre; chacun son article. D'abord, je veux vous apprendre comment Jeannette et moi nous devons la vie à la petite sœur.

— Et comment je lui dois de ne pas avoir fait mon temps de purgatoire dans ce monde, reprit Joseph, car, sans Marie-Georges, il y

a longtemps que j'aurais été réclamer ma part de paradis.

— Eh bien ! et moi donc, est-ce que sans elle je ne serais pas un scélérat, au jour d'aujourd'hui? interrompit Valentin.

— Quant à moi, j'aurais laissé la réputation d'un malhonnête homme ou d'un imbécile; puisqu'il est vrai qu'il n'y a que les dupes ou les fripons qui se tuent, ajouta Hubert.

La charmante jeune fille avait beaucoup trop de franchise pour afficher une feinte modestie, aussi ne déguisa-t-elle pas le plaisir qu'elle éprouvait quand je priai ses frères de parler d'elle. Jeannette fixa sur moi un regard chagrin, comme si elle eût voulu me dire :

— Non, sans doute, je ne la vaux pas ! et cependant vous devez m'aimer aussi ; car je puis aimer autant qu'elle.

— La parole est à Rêné, dit Jean-Baptiste, qui ne s'était pas moins intéressé que ma mère

à l'histoire de l'adoption de Marie-Georges, et, par suite, à celle des amours et du mariage des parents de Jeannette.

Mais avant de vous rapporter les divers récits des frères Dugrand, laissez-moi vous dire comme nous étions heureusement placés dans la nouvelle chambre à coucher de notre cher malade.

Jean-Baptiste, qui ce jour-là se sentait plus fatigué que de coutume, était dans son lit et avait la tête mollement appuyée sur deux oreillers. Ma mère, assise à côté de la couchette, faisait face à son mari; tantôt elle s'occupait d'un ouvrage de couture, tantôt elle abandonnait sa main à notre ami qui souriait en lui tendant la sienne. Les deux jeunes filles travaillaient à la clarté d'une lampe placée sur une petite table ronde; moi j'avais eu soin de m'asseoir entre elles deux, si bien que, parfois, c'était la main de l'une qui m'effleurait en tirant l'aiguille; par fois, c'était le genou de l'autre que le mien rencontrait. Marie-Georges, par malice, essayait

sans cesse de me heurter, Jeannette semblait redouter tout contact avec moi ; la tante riait aux larmes quand son aiguillée assez longue lui permettait une innocente agacerie ; Jeannette pâlissait alors que, sans le vouloir, l'un et l'autre, nos genoux s'étaient trop brusquement rapprochés. Ainsi, il y avait là confiance entière ; ici, secrète terreur ; mais des deux parts c'était de l'amour ; je le voyais bien ; cela me tourmentait un peu, cela me rendait quelquefois rêveur ; mais dois-je l'avouer ? je ne m'en effrayais pas trop encore. Patience, le jour viendra où mon imprudente sécurité me sera cruellement enlevée. Mais nous n'en sommes pas encore là ; écoutons Réné qui vient de réclamer le silence.

— Il faut avouer, entre nous, mes enfants, que c'est une belle invention que le mariage ! Ce n'est pas pour les riches que je dis ça, vu qu'ils ont beau mettre en commun deux fortunes, ça ne double pas leur appétit, et ils n'en mangent jamais qu'à leur faim ; mais pour l'ou-

vrier il y a tout bénéfice à la vie de ménage : la pauvreté en double, c'est presque de la richesse. Je ne vous dirai pas au juste comment ça se fait ; mais il arrive toujours que celui qui n'avait pas assez du prix de sa journée pour vivre quand il était garçon, n'est pas plus tôt marié que chaque quinzaine qui se passe suffit à la quinzaine qui va suivre, et que, de paye en paye, on se trouve, au bout de l'année, non-seulement avoir bien vécu tous deux, mais encore on est à la tête de quelques petites économies, pourvu, toutefois, que la besogne ait marché rondement. D'où vient que l'argent foisonne ainsi à la maison, même quand le prix de la journée reste le même? Ah, dame! ceci est le secret des bonnes femmes de ménage, et, parmi celles-ci, je dois vous avouer que ma Françoise occupait une belle place.

« Si jamais il y eut un homme heureux sur la terre, ce fut bien moi durant les dix années que je passai auprès d'elle. La chère

âme me remerciait tous les jours de ma bonne conduite : beau mérite que j'avais, ma foi ! ne fallait-il pas me tresser des couronnes pour ça ? Et où donc aurais-je trouvé autant de joie, d'aussi bons visages, autant de plaisir et autant de bonheur que chez nous ? La table était toujours servie à mes heures ; Françoise ne cessait de chanter, les enfants de s'embellir ; tout le monde m'aimait, et puis un jour l'un, un jour l'autre, c'était ou Joseph, ou Hubert, ou Valentin qui venaient embrasser les petites, casser la croûte avec moi et faire un doigt de cour à ma femme. Ah ! quel bon temps ! mes amis, quel bon temps !

» Mais, continua Réné, comme il faut bien, à ce qu'il paraît, que toujours un chagrin se mêle à nos joies, j'eus le déplaisir de m'apercevoir qu'il y avait une jalouse dans notre petite famille : ce n'est pas Françoise qui aurait remarqué cela ; d'abord elle les trouvait parfaites, les deux sœurs de lait ; elle avait pour celle-ci, comme pour celle-là, les yeux et le cœur

d'une mère ; mais moi je ne m'y trompai pas ; oui, je vous le répète, une d'elles était jalouse de l'autre ; devinez laquelle! »

Fallait-il le demander ?

A ces mots Marie-Georges cessa de travailler, elle releva brusquement la tête et regarda son frère d'un doux air de reproche, puis elle jeta ses bras autour du cou de Jeannette qui était pourpre de confusion. Alors l'adorable tante embrassa sa nièce à plusieurs reprises, comme si elle eût voulu se faire pardonner sa supériorité.

— Écoute, dit ensuite Marie-Georges en s'adressant au plus jeune de ses frères, Jeannette n'avait pas si grand tort d'être jalouse de moi ; car vous m'aimiez autant qu'elle, et cela ne lui semblait pas juste : elle était l'enfant de la maison.

— Et vous, Marie-Georges, repartit ma mère, vous en étiez l'ange gardien.

Cette réflexion, je l'avais faite aussi, mais tout bas, à part moi, de peur d'affliger l'autre jeune fille en qui le levain de la jalousie fermentait toujours. Que je le vis donc bien au regard qu'elle m'adressa lorsque ma mère eut franchement formulé ce que nous pensions tous!

« Si je vous parle aujourd'hui de cela, poursuivit René, c'est qu'il y a longtemps que ma Jeannette est guérie de cette infirmité-là ; mais alors c'était comme un mal incurable, qui, lorsque l'âge de la raison lui vint, ne se manifesta plus, ainsi qu'autrefois, par des cris, par des larmes, mais par une humeur sauvage, un silence obstiné, une fièvre continuelle, et enfin un amaigrissement qui nous fit craindre pour ses jours. Les caresses, les remontrances, les prières, rien n'y faisait. Quand je vis mon enfant près de mourir de chagrin, je ne balançai plus

à tenir conseil avec Françoise pour aviser au moyen de nous épargner un si grand deuil. Le cœur maternel de la pauvre femme saigna quand je prononçai le grand mot de séparation ; il n'y avait pourtant pas d'autre parti à prendre que celui-là ; il fallait à toute force envoyer au loin l'une ou l'autre de nos filles ; mais pour vous prouver comme Françoise était bien leur mère à toutes deux, lorsque j'eus dit :

« — Femme, ces enfants-là ne peuvent pas rester ensemble plus longtemps,

» Elle me répliqua :

» — Tu as raison ; mais de laquelle faut-il nous séparer ?

» Que la petite sœur me pardonne : ce fut son nom qui me vint tout d'abord sur les lèvres, et je le dis à Françoise sans hésiter.

» Tu étais là, bonne Marie-Georges ; quant à ma jalouse, que vous voyez d'ici sourire tout bas, parce qu'elle a bien réparé depuis sa mau-

vaiseté d'autrefois, elle se tenait comme à l'ordinaire dans son coin boudeur ; elle nous regardait en dessous tant que nous faisions mine de ne pas nous occuper d'elle ; puis elle baissait la tête et la cachait dans son tablier, lorsque nos yeux venaient à rencontrer les siens.

» Quand on a pris une résolution pénible, il faut se hâter de la mettre à exécution ; car si nous nous donnons le temps d'écouter nos regrets, il y a mille à parier contre un que le courage finira par nous manquer. Je poussai la petite sœur dans les bras de Françoise, qui eut grand'peine, je vous le jure, à se séparer d'elle ; puis, prenant l'enfant par la main, et ne lui parlant pas trop en route, afin de lui cacher mon chagrin, je l'emmenai à l'auberge où logeait Hubert. Celui-ci devait partir dès le lendemain matin pour recommencer sa tournée en province.

» — Je t'amène une voyageuse, dis-je au frère en lui présentant Marie-Georges, il faut que tu

lui fasses voir du pays, à cette petite ; ça lui fera du bien.

» Chère sœur, continua Réné, quoi qu'elle n'eût encore que sept ans, elle comprenait bien pourquoi je la confiais à Hubert ; aussi me dit-elle :

» — Ce n'est pas à moi que ça fera du bien, c'est à Jeannette!

» Je fis part à mon frère du motif qui nous obligeait à nous séparer du nourrisson de Françoise. Il hocha la tête, trouva que nous étions d'une faiblesse ridicule pour Jeannette et que nous ne pouvions pas employer un plus mauvais moyen pour la corriger. »

— C'est que c'était vrai aussi, interrompit le porte-balle.

— Oui ; mais, riposta Réné, il ne s'agissait pas pour le moment de la corriger d'un vice, mais bien de la guérir d'un mal qui pouvait

la tuer. Bref, sans approuver ma démarche, il ne refusa pas cependant de prendre soin de Marie-Georges.

— Eh! mais, interrompit la jolie brune, n'étais-je pas bien à plaindre? je quittais un bon frère, c'est vrai; mais pour en retrouver un autre qui m'aimait tout autant que le premier.

— C'est possible, reprit Réné, mais tout cela ne prouvait pas qu'il y eût grand sens commun de ma part à charger du soin d'un enfant de cet âge-là un marchand forain qui passait sa vie sur les grandes routes; un homme enfin, qui, par état, était plus souvent exposé aux injures du temps que bien abrité sous le toit d'une auberge. Et pourtant, après moi, Hubert était le seul qui pût accepter un si précieux dépôt. Jugez-en :

« Valentin venait de rejoindre son régiment qui se battait en Vendée; quant à Joseph, il

était aux gages et vivait à la table d'un homme de loi qui, certes, n'aurait pas voulu se charger d'une nouvelle pensionnaire.

» Quand je quittai Hubert j'avais le cœur navré, et vous pouvez croire qu'en rentrant chez nous je n'eus garde de rendre à Jeannette le baiser que la petite sœur, incapable de mauvaise rancune contre celle qui la jalousait, m'avait encore donné pour sa nièce.

» Si ce temps-là n'était pas si loin de nous, s'il y avait possibilité à cette malheureuse jalousie de revenir, je me garderais bien de dire maintenant, devant Jeannette, combien je la détestais intérieurement. Oui, mam'zelle ma fille, que nous aimons tant aujourd'hui, je vous avais en abomination à mon retour. Il est vrai que ce diable d'Hubert, qui n'est pas toujours tendre, m'avait assez mal monté l'esprit contre la jalouse.

» Pour la première fois, je pourrais bien dire pour l'unique fois de ma vie, je la bruta-

lisai, et sans un coup d'œil de Françoise qui me désarma, je crois que je l'aurais battue! Mais le lendemain, voyez-vous, Jeannette qui avait du bon dans le cœur, comme elle nous l'a bien prouvé plus tard, le lendemain, dis-je, elle avait reconquis toute mon amitié. Voici à quel propos. »

— Eh, mon Dieu! père, interrompit cette fois Jeannette, à quoi bon dire tout cela?

— Ah! laisse parler mon frère, répliqua Marie-Georges : il y a assez longtemps qu'il dit du bien de moi; quand il penserait à te faire ta part un peu meilleure, il me semble que ce serait de toute justice.

— Oui, laissez parler M. Réné, repris-je à mon tour en adressant à Jeannette un regard qui témoigna du désir que j'éprouvais d'entendre dire aussi du bien d'elle. La nièce de Marie-Georges me répondit par un charmant sourire; mais

comme, au même instant, je tournai les yeux vers sa jeune tante, avec la même expression de plaisir, notre jalouse fit un geste de mécontentement, elle se remit à son ouvrage, son sourire s'effaça et sa pâleur revint.

« Le lendemain donc, poursuivit Réné, quand je revins du travail à l'heure du déjeuner, comme je n'étais pas encore habitué à l'absence de Marie-Georges, je cherchai deux enfants à embrasser. N'en retrouvant plus qu'une, je repoussai celle qui venait à moi ; la pauvre petite ne se plaignit pas. Je m'assis et préparai mes genoux, comme je faisais tous les jours, pour recevoir les deux gentilles créatures qui, d'ordinaire, grimpaient sur moi et y restaient pendant toute la durée du repas. Jeannette revint à la charge pour s'y asseoir ; alors, je me détournai brusquement, afin de lui faire comprendre qu'il n'y avait plus là de place pour elle. C'était dur ! je le sais bien. Françoise me reprochait tout bas ma cruauté ; mais, en vérité de Dieu ! je ne pouvais pas être

meilleur pour une jalouse enfant qui avait fini par troubler notre bon accord, et qui même m'aurait fâché pour tout de bon avec ma femme, si la chose eut été possible.

» La petite ne dit rien ; elle ne crut pas devoir réclamer contre ma sévérité qui la privait de son siége accoutumé ; mais elle alla chercher dans le buffet une assiette, un verre, une fourchette, un couvert complet enfin, et elle l'apporta sur la table, à côté du sien.

» — Qu'est-ce que vous faites? lui demandai-je, pourquoi mettez-vous ça là ? vous voyez bien qu'il y a assez de trois couverts à présent !

» — Non, me dit-elle, il faut bien aussi celui de petite tante Marie.

» — Elle n'y est plus, votre petite tante !

» — Je le sais bien ; mais maman va aller la chercher, et comme tu l'aimes bien, elle ! tu lui donneras un de tes genoux ; ça fait que j'aurai l'autre.

» Les mères trouvent tout admirable chez leurs enfants : Françoise pleura d'attendrissement en voyant que Jeannette s'y prenait ainsi pour rentrer en possession de mes caresses ; moi j'étais bien un peu ému aussi : les pères sont de si drôles de machines ! j'entends les bons pères. Cependant j'avais encore trop de rancune contre la jalouse, pour lui pardonner la démarche qu'elle m'avait forcé de faire auprès de notre frère le porte-balle.

» — Il n'y a plus de petite tante Marie pour vous, lui dis-je ; elle est morte !

» Je ne sais ce qui me passa par l'esprit quand je prononçai une si cruelle parole ; mais à peine était-elle dite, que voilà ma Jeannette qui se jette au cou de sa mère, et s'écrie en pleurant :

» — Empêche-la d'être morte ! maman, je l'aimerai bien ! je lui donnerai tout ce qu'elle me demandera, je lui laisserai les deux genoux du petit père, et je ne serai plus malade, jamais ! jamais !

» C'était bien enfant ce qu'elle disait là ; mais ça nous prouvait du moins qu'il y avait de la ressource en elle. Quand je vous dis que ce sont deux bonnes filles.

» Malgré ça, continua le père de Jeannette, je ne voulus pas avoir l'air de revenir sur mes premières paroles, d'autant plus que j'avais lieu de m'applaudir de l'heureux effet qu'elles venaient de produire sur la petite. Profitant donc de son élan de sensibilité, je lui dis, mais en faisant bien des efforts pour garder mon sérieux :

» — Il n'y a que le bon Dieu, Jeannette, qui puisse faire que ceux qui sont morts reviennent encore au monde. Tâche de mériter qu'il nous rende Marie-Georges : c'est de toi seule que cela dépend.

» — Oh! oui, bien sûr! me dit-elle, je serai si sage que bientôt tu me reprendras sur tes genoux, parce qu'alors elle ne sera plus morte comme aujourd'hui.

» Tout cela, je le sais bien, n'était guère in

téressant que pour nous autres, et si vous n'aviez pas pris ma Jeannette en affection, aussi bien que la petite sœur, je ne vous ennuierais pas si longtemps de cet enfantillage ; mais rien n'est indifférent au cœur d'un père, et voilà pourquoi je prends plaisir à vous parler de nos affaires de famille, ni plus ni moins que si ça vous regardait autant que nous. Je laissai donc à Jeannette son erreur, et, dans cette occasion, comme dans toutes les autres, sa mère ne me démentit pas. Que de fois, pourtant, elle fut sur le point de désabuser l'enfant, surtout quand celle-ci venait nous embrasser le soir, avant de se mettre au lit, et qu'elle nous disait :

» — Je n'ai pas boudé aujourd'hui, j'ai bien aimé la petite tante ; je lui ai gardé de tout ce que j'ai eu, n'est-ce pas qu'elle n'est plus aussi morte que l'autre jour?

» Au bout du premier mois qui s'écoula après le départ de Marie-Georges, nous vîmes refleurir le teint de la malade, son embonpoint revint peu à peu, et nous dûmes croire que la

cure était complète, car elle était la première à nous parler de notre jeune sœur. Tous les matins elle lui disait bonjour, aussi bien que si elle eût été là ; elle la mettait de moitié dans tous ses jeux ; toujours, aussi, Jeannette plaçait le couvert de la petite tante auprès du sien. Il fallait que ma femme servît Marie-Georges absente en même temps que Jeannette, et la gourmande mangeait dans les deux assiettes ; d'abord pour sa sœur de lait, ensuite pour elle-même, si bien qu'elle finissait par dîner double.

» Nous nous prêtions d'autant plus volontiers à ces caprices d'enfant qu'ils préparaient un retour que nous désirions ardemment. Depuis que nous nous étions brusquement séparés de la petite sœur, il nous manquait quelque chose. Non, tu as beau hocher la tête, Marie-Georges, interrompit René pour s'adresser à ma jolie brune, toi de moins chez nous, et notre bonheur n'était plus complet. Voilà ce que c'est que de valoir mieux que les autres ; on ne peut pas s'en aller sans faire du tort à ceux qui restent.

» Il faut vous dire que, par-dessus le marché, ce grand sournois d'Hubert, loin de se trouver embarrassé de l'enfant qu'il avait à trimballer de village en village, s'était si bien habitué à la savoir à ses trousses qu'il ne voulait plus nous la rendre. Il n'y a pas à dire, avec cette brunette-là, le cœur est pris tout de suite. Et, parbleu! à propos de ça, demandez-en plutôt des nouvelles à monsieur mon apprenti, il est payé pour savoir ce qu'il en est? Heim! parlez donc un peu, beau gendre futur que vous êtes, ajouta Réné en m'interpellant. »

Marie-Georges, qui profitait de tout ce qui pouvait servir de prétexte à sa gaieté naturelle, me poussa du coude comme pour me dire :

— Eh bien! vous ne répondez pas?

Le mouvement que je fis me rapprocha de Jeannette, encore une fois mon genou toucha le sien.

— Ah ! pardon, mademoiselle, lui dis-je, car je l'avais heurtée un peu fort.

— Ce n'est rien, monsieur, me répondit-elle à voix basse, ce n'est pas vous qui m'avez fait mal !

J'entendis seul cette réponse, faite avec tant d'émotion, qu'il était impossible de se tromper sur la nature du sentiment qui l'avait dictée. Oh ! non, Réné, vous n'aviez pas bien dit, non, la jalousie n'avait pas été pour toujours bannie du cœur de Jeannette : c'était un mal incurable qui avait bien pu finir par s'endormir chez l'enfant, mais il s'était réveillé chez la jeune fille avec une force nouvelle.

Réné n'insista pas pour me faire parler, il reprit :

« Mais Hubert avait beau nous écrire : « La » petite se porte bien, elle est heureuse avec moi, » je la garde. » Marie-Georges était notre bien à

tous, il ne pouvait se l'approprier sans notre consentement mutuel ; or, comme nous ne voulions pas la lui laisser, il fallut bien qu'il nous ramenât l'enfant à son prochain retour à Paris, qui n'eut lieu, par parenthèse, qu'environ sept mois après ma démarche auprès de lui. Ces sept mois de courses en province avaient bien profité à Marie-Georges, tu peux t'en flatter, frère! elle revenait si gaillarde, si fraîche et si potelée, qu'il y avait du bonheur rien qu'à la regarder.

» Comme la petite sœur fut bien accueillie par nous à son retour! je dois dire à la louange de notre jalouse, que lorsqu'elle vit qu'il avait dépendu d'elle seulement que sa tante ne fût plus morte, elle remercia si franchement et le bon Dieu, et moi, et sa mère, et Marie-Georges elle-même, que les larmes nous en vinrent aux yeux; mais là, de vraies et bonnes larmes de plaisir! de celles qui font tant de bien, enfin, qu'on ne sait pas de paroles pour exprimer autrement la satisfaction qu'on éprouve.

» Le moyen, dites-moi, d'empêcher les petites filles de jaser? Malgré nos recommandations auprès de Marie-Georges pour que Jeannette n'apprît pas que nous l'avions trompée, il fut impossible à l'indiscrète de retenir sa langue : or, quand la jalouse, encore fâchée d'avoir été si longtemps à lui rendre la vie, lui demanda :

» — Ça fait-il bien du mal d'être morte? Oh! comme on doit s'ennuyer?

» Marie-Georges lui répondit qu'elle n'en savait rien, attendu que jamais elle n'avait eu meilleure santé que durant son voyage. Ceci ne détruisit nullement, comme nous aurions pu le craindre, et la confiance que Jeannette avait en nous, et sa résolution de ne plus être jalouse de la petite tante. Si le regret de sa faute s'en affaiblit un peu, l'impression favorable n'en resta pas moins, et elle devint tout à fait bonne fille; aussi depuis ce temps-là il a régné entre les deux sœurs de lait un accord si solide, si parfait, que rien au monde maintenant ne

pourrait le rompre. N'est-ce pas, mes enfants? ajouta Réné en parlant aux jeunes filles. »

La franche réponse et le gai sourire avec lesquels Marie-Georges accueillit les paroles de son frère, ne suffirent pas pour me rassurer sur l'avenir; car il me fut impossible de ne pas voir une triste arrière-pensée dans le : — Oh! non, sans doute, je ne serai plus jalouse! — que Jeannette murmura, mais sans relever la tête de dessus son ouvrage.

« Maintenant, continua Réné, j'arrive à un grand événement qui va vous prouver, mes amis, que notre Marie-Georges n'est pas seulement la plus excellente des créatures, mais qu'elle est encore un prodige vrai de courage. Il ne faut pas te troubler pour ça, lui dit-il; parce que je te baptise héroïne, ce n'est pas une raison pour avoir peur. Pourtant, continua-t-il, apprêtez-vous tous à frémir; car il s'agit, en vérité, de quelque chose d'épouvantable. Tenez,

rien qu'en parlant de ça, voilà déjà ma poltronne de Jeannette qui tremble et pâlit.

En effet, Jeannette avait tressailli et son visage portait l'empreinte d'une bien vive inquiétude; mais ce n'était pas le préambule de la terrible histoire promise par son père, qui l'avait fait trembler et changer de couleur; c'est qu'entre elle et moi, par mots entrecoupés, le dialogue suivant s'était établi à voix basse :

— Vous souffrez? lui avais-je demandé en surprenant le coup d'œil peiné qu'elle jetait sur moi, à chaque fois que mes yeux s'arrêtaient un peu trop longtemps sur ceux de la jolie brune.

— Souffrir! et de quoi souffrirais-je? est-ce que je n'aime pas ma tante?

— Voulez-vous que j'aille m'asseoir plus loin?

— Non, restez... pour elle!

— Mais si cela vous rend malheureuse!

— Malheureuse ! à quel propos le serais-je?... Puis elle ajouta : Taisez-vous !

— Encore un mot?

— Non, ne parlez plus ainsi.

— Mais pourquoi ?

— Songez donc!.. si elle était jalouse !

— Oh ! mon Dieu ! et vous, si vous l'étiez encore?

Ce fut cette imprudente question qui causa le trouble que Réné attribuait au souvenir de l'affreux danger qui l'avait menacée autrefois. Je fus si touché de l'émotion de la pauvre enfant, qu'au risque de me compromettre auprès de Marie-Georges, ma main alla furtivement chercher celle de Jeannette. Elle était humide et glacée ! L'impression de froid que j'en ressentis m'atteignit jusqu'au cœur.

J'étais en belle disposition, vraiment, pour entendre le récit de Réné ! Mon air distrait n'é-

chappa pas à Marie-Georges qui me regardait malicieusement de côté; elle me poussa tout doucement le coude, toujours en tirant son aiguillée de fil.

— Ah! pardon, me dit la rieuse enfant, qui au fond s'applaudissait du succès de son agacerie, car elle venait de me rendre à la conversation. Je ne pus faire autrement que de répondre avec galanterie à son innocente attaque; mais je n'osai plus tourner les yeux du côté de Jeannette, j'aurais trop bien deviné son chagrin dans ses regards.

Le narrateur poursuivit :

« Il y a de cela environ cinq ans, nos enfants en avaient douze à peu près. Le temps que Dieu m'avait accordé de bonheur en ménage était expiré depuis bientôt dix-huit mois, et je portais encore à mon chapeau le crêpe de deuil de ma bien-aimée Françoise. J'avais pour voisin, porte

à porte avec moi, sur le même carré, un vieil original que nous n'appelions dans la maison que M. Prête-moi cinq sous, vu l'habitude qu'il avait prise d'emprunter chaque matin cette somme au premier venu; mais je dois ajouter qu'il la rendait exactement chaque soir, ce qui nous donnait à penser que le brave homme ne nous faisait cet emprunt que pour s'assurer sa subsistance de la journée, et qu'à la nuit tombée il s'en allait à quelque coin de rue tendre la main aux passants, jusqu'à ce que la charité de ceux-ci l'eût mis à même de rembourser son créancier du matin. Nous supposions qu'il était un de ces cent mille pauvres honteux dont notre grande ville fourmille : riches d'autrefois, tombés aujourd'hui, et que l'orgueil tue aussi bien que la faim, car ils rougiraient d'avouer leur misère en plein jour, à visage découvert. Souvent si la bienfaisance ne va pas au-devant de ceux-là, c'est faute, seulement, de savoir où les trouver. L'insuffisance des vêtements du voisin, aussi bien que la triste nudité de son logis, que l'on ne pouvait

voir, du reste, qu'à la dérobée, car il avait grand soin de tenir sa porte close, nous donnaient à penser, ainsi que je vous l'ai dit, du piteux état de ses affaires. Comme c'était un voisin commode, obligeant dans l'occasion; comme il ne se mêlait jamais de ce qui se passait chez les autres, on l'aimait assez dans la maison. Connaissant son besoin journalier, nous nous empressions d'aller au-devant de la demande qu'il nous adressait habituellement; et, les uns les autres, dans le voisinage, nous avions choisi chacun notre jour de la semaine, afin de tenir toujours à sa disposition les cinq sous qui lui faisaient quotidiennement faute. Personne d'entre nous ne lui offrait davantage : il n'aurait pas accepté le surplus.

» Un matin, c'était justement à mon tour de lui fournir des fonds pour sa journée, dès que je l'entendis ouvrir sa porte, je fus à sa rencontre, et j'allais lui donner ses cinq sous, quand, au lieu de me tendre la main et de tourner busquement les talons après m'avoir re-

mercié, comme c'était sa coutume, il me prit par le bras d'un air mystérieux et embarrassé ; puis, il me fit signe de me taire et me mena dans son taudis, qui était bien la plus misérable chose que l'on pût voir. Alors, m'ayant fait asseoir près d'un grabat recouvert de guenilles dont il faisait son lit, il me dit avec un ton douloureux, qui ne laissa pas que de me causer quelque inquiétude :

— Mon cher voisin, vous voyez devant vous un homme bien cruellement tourmenté. Si j'ai refusé tout à l'heure votre monnaie, c'est qu'il s'agit de bien autre chose, ma foi, que d'emprunter cinq sous.

Naturellement, je crus qu'il allait me faire une demande d'argent beaucoup plus considérable : c'est pourquoi je me hâtai de lui répondre :

— Voyons, parlez toujours, père Vernon ; si mes moyens ne me permettent pas de vous en avancer autant qu'il vous en faut aujourd'hui,

il est possible qu'en nous cotisant, les voisins et moi, nous finissons par compléter la somme nécessaire à vos besoins.

» A cette proposition, le vieux sournois se mit à rire d'une étrange façon ; puis, encore une fois il mit le doigt sur sa bouche comme pour m'inviter à garder le plus profond silence ; ensuite il alla voir si la porte était bien fermée, il poussa tout doucement le verrou, regarda à travers la serrure pour s'assurer qu'il n'y avait personne sur le carré, et lorsqu'il fut bien dûment convaincu que nous étions à l'abri de tous les indiscrets, il revint près de moi en marchant sur la pointe du pied, et ne me parla plus qu'à l'oreille ; car il semblait avoir peur même du bruit de sa voix. Tant de précautions et de mystère commençaient à m'intriguer, comme vous pouvez croire.

» — Les voisins, reprit-il donc, ce sont de braves gens que j'affectionne beaucoup ; mais il n'est pas moins vrai que pour mon estime et ma confiance, je n'en vois pas un parmi eux

qui les mérite autant que vous; voilà pourquoi je ne veux pas avoir affaire aux autres. Ainsi, ce que j'ai à vous dire restera entre nous; car les murs mêmes de cette chambre ne doivent pas savoir le service que je vous demande.

» — Merci, bien obligé, père Vernon, que je lui dis; je suis certainement très-flatté de la préférence, mais comme en fait d'argent je ne me trouve pas très-bien monté, on le sait...

» — Raison de plus pour que je m'adresse à vous, interrompit-il. C'est justement parce que l'on sait que vous n'avez pas d'argent que le mien sera plus en sûreté chez vous que chez tout autre.

» En disant ces mots : — le mien ! — sa voix avait encore baissé d'un ton, de sorte que je fus obligé de lui faire répéter ses paroles, ce qu'il fit avec bien de la peine, je vous jure !

» — Votre argent? repris-je avec étonnement, ah ça ! vous êtes donc riche, voisin?

» — Hélas! me répondit-il en baissant toujours la voix, j'ai là, dans ma paillasse, une pauvre somme de cinq mille sept cent livres dont j'espérais ne jamais me séparer ; mais voilà qu'il m'est mort, dans mon pays, un frère cadet dont je suis le seul héritier ; il faut absolument que je parte ce matin même, et je ne peux pas emporter avec moi tout cet argent-là?

» Si vous aviez entendu le soupir qu'il laissa échapper du plus profond de son cœur, après m'avoir parlé ainsi, vous auriez cru qu'on lui arrachait l'âme.

» — Faut pas être malheureux comme ça, lui dis-je en riant, et si vos cinq mille sept cents livres vous gênent, il y en a plus d'un qui ne demanderait pas mieux que de vous en débarrasser.

» — Je sais bien, me répliqua le père Vernon ; mais comme je veux qu'ils me gênent le plus longtemps possible, c'est à vous, voisin, que je désire les confier jusqu'à mon retour. Ce n'est

pas, ajouta-t-il, que je me méfie des autres amis du voisinage; mais j'ai idée qu'ils seront beaucoup mieux dans votre chambre que dans la leur : ce n'est pas chez vous qu'on viendra les chercher.

» Je ne vous dis rien de l'ébahissement que j'eus quand M. Prête-moi-cinq-sous, ayant cessé de parler, me montra dans le ventre entr'ouvert de sa paillasse une longue boîte où ses louis d'or et ses écus d'argent étaient artistement rangés, pièce à pièce, entre des cardes de coton, de peur que l'une en venant à frapper contre l'autre n'éveillât la curiosité des voisins.

» — Miséricorde! lui dis-je; et comment pouvez-vous dormir tranquille avec un pareil trésor sous les reins?

» Il me sourit de nouveau et répondit d'un ton qui me fit vraiment de la peine pour lui :

» — Je ne dors pas!

» J'avais bien envie de ne pas accepter la garde de ce dépôt si dangereux, puisqu'il troublait le sommeil de son propriétaire; mais dès les premiers mots que je touchai au voisin à ce sujet, je vis un homme si troublé, si inquiet, si malheureux, que je me dis :

» — Au fait, je n'en serai ni plus riche ni plus pauvre; et d'ailleurs comme la boîte ne tient pas beaucoup de place, je saurai bien la fourrer dans quelque coin d'armoire; puis je tâcherai de ne pas trop y penser ; car, *item,* je veux dormir.

» Bref, je me rendis aux prières du père Vernon, et, profitant du moment où tout le monde reposait encore autour de nous, lui et moi nous tirâmes la précieuse boîte de sa cachette, et nous eûmes bientôt transporté, de la chambre du voisin dans la mienne, le trésor en question. Marie-Georges et Jeannette ne s'aperçurent de rien : elles dormaient comme des bienheureuses.

» Après quelques pourparlers avec mon sour-

nois de richard, qui ne voulait voir sa boîte aux écus ni dans la grande armoire ni sur la planche du petit cabinet attenant à mon logement, car il ne la trouvait nulle part assez en sûreté, nous la cachâmes définitivement derrière un placard où je mettais d'ordinaire mes vieux outils, le sac à la ferraille et les sacs de copeaux.

» Il ne me restait donc plus qu'à lui donner reconnaissance de son dépôt ; mais il ne voulut pas en entendre parler.

» — Fi donc ! me dit-il, est-ce qu'entre gens comme nous la parole d'honneur ne vaut pas mieux que tous les papiers timbrés? D'ailleurs, je sais au juste ce que je vous laisse ; mais vous, vous n'avez pas compté ce qu'il y a dans la boîte.

» — Qu'à cela ne tienne, repris-je, nous pouvons vérifier ensemble.

» Jamais, mes amis, vous ne verrez de mine plus effarée que celle du père Vernon quand je lui proposai de compter ses écus.

» — Malheureux ! me répliqua-t-il, vous oubliez donc que l'argent sonne; qu'on ne peut le remuer sans faire de bruit? Au surplus, je n'ai pas besoin de votre reconnaissance : qu'en ferais-je? où la mettrais-je? elle m'embarrasserait ; car je peux venir à perdre mon portefeuille, ou bien à tomber malade en route, et si l'on visitait mes papiers, on saurait donc ce que je possède! Non! non! je ne veux pas qu'on le sache!

» Voyez un peu où pousse l'excès de la méfiance : ce malheureux homme, parce qu'il avait peur de tout le monde, était obligé de laisser entre les mains d'un étranger une somme considérable, sans oser même lui en demander le reçu. A-t-il dû passer de mauvais quarts d'heure durant les trois semaines qu'il fut absent de chez lui !

» Croiriez-vous qu'au moment de partir à pied pour aller, à trente lieues de Paris, recueillir un héritage, il ne se chaussa pas mieux, ni ne s'habilla pas plus honorablement que s'il eût dû

revenir coucher le soir dans son lit? Il me pria de ne dire à personne la cause de son absence, et même, pour ôter tout soupçon de son voyage et de sa fortune aux voisins qui se trouvaient sur le carré lorsqu'il partit, il me répéta son refrain ordinaire :

» — Prêtez-moi cinq sous, je vous les rendrai tantôt.

» Nous touchons enfin au terrible événement qui devait nous prouver que Valentin n'était pas le seul brave de la famille.

» M. Prête-moi-cinq-sous était en route depuis une douzaine de jours, ça se trouvait être un jeudi, à telles enseignes que Marie-Georges et Jeannette étaient revenues de l'école de bonne heure, et qu'elles jouaient dans la chambre, dont je leur laissais la clef quand je partais le matin pour aller à ma journée. Deux autres enfants du voisinage s'étaient mis de leur partie de cache-cache; et, dame! j'ose croire que mes jeunes filles s'en donnaient à cœur joie.

» Enfin ce fut au tour de la petite sœur à se cacher. »

— Mais, au fait, s'interrompit tout à coup Réné, il vaut mieux que Marie-Georges vous raconte ça, d'autant plus que je ne saurais pas m'en tirer aussi bien qu'elle. Allons, petite sœur, dis toi-même, mais surtout ne va pas nous faire tort de la moindre chose, ou sans cela je reprends la parole.

Ce fut donc la jolie brune qui continua :

« Eh bien ! dit-elle, j'allais donc par toute la chambre cherchant une bonne cachette, lorsqu'en me baissant j'aperçus quelque chose qui brillait sous le lit : c'étaient deux yeux, des yeux d'homme qui nous regardaient ! Ah ! j'eus bien envie de crier ! mais nous n'étions là que quatre petites filles. Je retins heureusement le

cri d'épouvante prêt à m'échapper, et j'eus la bonne pensée de continuer à chercher autre part où me cacher, comme si je n'avais rien vu : c'est dans le cabinet voisin que je me réfugiai. Nous y allions de franc jeu, aussi Jeannette et nos petites amies avaient été se placer sur le carré en attendant que j'eusse trouvé une cachette, de sorte qu'elles ne remarquèrent pas que j'avais emporté avec moi l'écritoire, une plume et du papier.

» A tout moment mes petites camarades me criaient toujours de la porte : — Est-ce fait? — Pas encore, répondais-je d'une voix qui n'était rien moins qu'assurée. Je les fis attendre jusqu'à ce que j'eusse écrit ces mots :

« Cher frère, il y a un voleur chez nous : viens
» bien vite avec la garde ; je te jure que le vo-
» leur est sous le lit. »

» Je cachetai mon billet et je criai : c'est fait!

» Une grande peur me saisit quand je vis mes jeunes amies arriver pour me chercher. Si l'une ou l'autre, me disais-je, se dirige du côté du lit, si elle se baisse pour regarder dessous, nous sommes perdues ; car à nous quatre, enfants que nous sommes, comment pourrons-nous nous défendre contre lui?

» Il y avait bien quelques voisins dans la maison, mais pas sur notre carré, et ceux qui étaient chez eux, à deux étages au-dessous du nôtre, avaient fermé leur porte. Si l'une de nous appelle au secours, me dis-je encore, cet homme va nous tuer sans miséricorde ! Je ne sais comment tant de réflexions, qui demandent du sang-froid, purent me venir dans ce moment où un danger de mort nous menaçait ; mais enfin, elles m'arrivèrent ; et quoique je fusse bien émotionnée, je vous en réponds, je ne perdis pas la tête un seul instant. Le péril était là, il fallait en sortir, et pour cela je devais user de prudence. Voilà ce que je compris, sans peut-être me le dire : or, pour éviter que

mes amies me cherchassent sous le lit, dès que je les vis rentrer, je me cachai si mal que du premier coup d'œil elles m'aperçurent.

» — A mon tour, dit Jeannette.

» — Ah bien oui! repris-je; mais le jeu nous fait oublier qu'il y a là une lettre pour mon frère, et qu'il faut la lui porter; tu sais: il s'agit d'une course qu'il doit faire ce soir, avant de rentrer à la maison.

» Où avais-je été chercher tout cela? je ne m'en doute pas. C'est Dieu qui m'inspirait ces paroles rassurantes pour le malfaiteur qui les entendait. Ainsi je dis la première chose qui me vint à l'esprit, et il se trouva que c'était justement ce qu'il fallait dire.

» — Comment ça, une lettre? me demanda Jeannette, qui est-ce qui l'a apportée, et de quelle part vient-elle?

» Enfin elle me fit une foule de questions qui m'embarrassèrent on ne peut davantage;

je n'y répondis que par : Mais tu sais bien, comment, tu ne te rappelles pas? Au fait, lui dis-je enfin, il ne s'agit pas de savoir ni d'où elle vient, ni qui est-ce qui l'a apportée; la voilà, n'est-ce pas? Eh bien! maintenant, il faut que ton père la lise dès à présent, car il se fâchera si on ne lui donne cette lettre que ce soir quand il viendra pour souper; ainsi tu vas la lui porter.

» — Tu peux bien y aller toi-même, me dit la malheureuse enfant.

» Certes! poursuivit Marie-Georges, je n'aurais pas mieux demandé que d'avoir un prétexte pour quitter la maison, mais je me sentais encore moins de courage pour laisser là Jeannette que pour y demeurer moi-même. C'était bien naturel, qu'en pensez-vous? »

Ce qu'il y eut de naturel, c'était la grâce ingénue qu'elle mit à nous faire cette question.

— Bonne fille que vous êtes, lui dit Jean-Baptiste, qui comprenait si bien tous les généreux sentiments, il est fort heureux pour vous que je sois au lit, sans ça j'irais vous embrasser, et ça serait d'un fier cœur, je vous en réponds! mais il y a auprès de vous un gaillard qui ne demandera pas mieux que de se charger de la commission.

— Avec notre permission toutefois, reprit Hubert.

— Et nous ne la refusons pas, continua Joseph.

— Allons! faites votre devoir, jeune homme, riposta Valentin.

— Vous ne voyez pas, dit Réné, qu'il attend que la petite lui présente ses deux joues.

— Par exemple! m'écriai-je, et je pris feu, excité par les frères de Marie-Georges. Mais si je m'étais vivement tourné vers elle, ce ne fut que bien discrètement que je me permis de

l'embrasser ; car il y avait là, près de moi, quelqu'un qui souffrait de mon amour pour la charmante brune.

A peine avais-je embrassé la chère petite sœur que celle-ci se leva et alla droit au lit du malade.

— Tenez, monsieur Vaugrain, lui dit-elle gaiement, cela ne vaut jamais rien que de charger les autres de pareilles commissions ; aussi je viens chercher ce que vous m'avez promis.

Et c'est le plus gentiment du monde qu'elle lui présenta son front candide.

— Bah ! demanda mon père d'adoption, est-ce que Jean-Christophe n'a pas acquitté ma dette ?

— Je ne crois pas, reprit Marie-Georges.

— Au fait, riposta Valentin, nous n'avons rien entendu.

Je regardai Jeannette, son sourire pénible semblait me dire :

— Je l'ai bien entendu, moi !

Ce joyeux incident n'interrompit que pour une minute le récit de Marie-Georges, elle revint s'asseoir à sa place, après avoir reçu en passant une caresse de ma mère. Bientôt après elle reprit :

« C'était comme un mauvais sort jeté sur elle, à toute force Jeannette ne voulait pas aller porter cette lettre à son père, et elle s'obstinait à me soutenir qu'il valait mieux que ce fût moi qui y allât. Le véritable motif de sa résistance, c'est que mademoiselle ma nièce avait peur de se trouver seule dans les rues, surtout quand la nuit était proche; il lui fallait alors au moins une compagne, encore n'était-elle pas très-rassurée. »

— Pourquoi, me demanderez-vous, ne prîtes-vous pas le parti de sortir avec elle?

« Ce fut encore par suite d'une de ces bonnes

inspirations dont je ne me rendais pas exactement compte, mais qui m'avertissaient cependant si bien de ce que je devais faire.

» Si nous sortons toutes en même temps, pensai-je, cet homme qui est caché là comprendra que je l'ai vu, et Dieu sait s'il ne s'opposera pas à notre départ!

» Comme je faisais cette réflexion, je crus entendre un mouvement sous le lit. Ah! je vous l'avoue, le cœur me manqua!

» Pourtant je parvins encore à surmonter cette nouvelle émotion de terreur, et comme je sentais bien qu'en parlant ma voix allait trembler, je le pris, avec Jeannette, sur le ton de la fâcherie pour mieux cacher ce que j'éprouvais intérieurement.

» — Je vous dis que vous irez porter cette lettre, repris-je; ne croirait-on pas que je suis le commissionnaire de la famille pour vouloir que je sois toujours en route, tandis que vous faites les beaux bras à la maison!

» Certes, en l'obligeant à s'éloigner, je n'avais pas l'intention de demeurer dans la chambre. La clef était sur la porte, et j'avais ainsi disposé mon plan : dès que Jeannette sera partie, m'étais-je dit, je renverrai nos camarades, car il ne faut pas effrayer les enfants; et puis, sans faire semblant de rien, je sortirai à mon tour et je donnerai un tour de clef. Ainsi il n'y aura plus de danger pour personne, car, de l'escalier, je pourrai faire sentinelle jusqu'au moment où mon frère arrivera. C'était assez bien arrangé, comme vous voyez. Pourtant Jeannette résistait encore : pour la décider à partir, je lui dis :

» — Si tu crains qu'on ne t'enlève en chemin, que n'emmènes-tu Virginie avec toi ?

» — J'emmène Virginie et Laurence, me répondit-elle, ça ne sera déjà pas trop que d'être trois, attendu qu'il se fait tard.

» Et en effet, la nuit commençait à tomber. Qu'importe? Jeannette, que je pressais, que je

rudoyais même un peu, n'allait-elle pas, sans le savoir, nous chercher du secours? et moi, dans un moment, ne devais-je pas me trouver à l'abri de tout péril? C'est donc avec plaisir que je la vis s'éloigner avec nos petites amies. Mais Jeannette m'en voulait de mon obstination à l'envoyer porter la lettre à son père; aussi, d'abord par rancune, mais surtout par malice, elle ne fut pas plutôt dehors qu'elle tira la porte sur elle en me disant :

» Ah! tu veux forcer les autres à sortir tandis que tu ne bouges pas de la maison! Eh bien! restes-y, ma chère!

» Elle n'avait pas fini de parler, qu'effrayée de son ton de menace, je courus vers la porte; il était trop tard : la clef venait de tourner deux fois dans la serrure! En vain je les suppliai d'ouvrir, mes prières furent inutiles : elles étaient bien trop heureuses de m'avoir enfermée, pour me rendre la liberté.

» Elles partirent!

» Longtemps je les entendis rire dans l'escalier ; puis les rires cessèrent... Alors, plus d'espoir pour moi. Je crus que j'allais mourir.

» Ainsi me voilà restée seule! Seule : plût au Ciel qu'il en eût été ainsi ; mais non , il y avait là un homme dont j'avais sans cesse le regard brillant devant les yeux, quelque effort que je fisse pour chasser cette inquiétante image. Je ne pouvais faire un pas , heurter doucement un meuble sans que tout mon corps ne frissonnât ; car c'est cet homme que je croyais entendre marcher, c'est lui encore qui me semblait broncher à chaque mouvement que je faisais. Le bruit de sa respiration se confondait si bien, dans mon esprit, avec le bruit de la mienne, que je ne savais plus si c'était lui ou moi qui soupirais.

» Cependant il fallait rester là , attendre , attendre longtemps ; car il y avait au moins une demi-heure de chemin , de la maison à l'atelier de Réné ; et, en admettant qu'il s'empressât d'aller querir main-forte , et qu'on le suivît sur-

le-champ, encore devait-il se passer plus d'une heure avant l'arrivée de ceux en qui j'avais mis mon espoir de délivrance. La nuit était venue. Je ne pouvais pas demeurer tout ce temps-là sans lumière, car à chaque instant j'aurais cru sentir la main du malfaiteur tomber sur moi. Cependant je n'osai pas d'abord allumer la chandelle, tant je redoutais de me trouver face à face avec l'homme au regard brillant; mais encore valait-il mieux voir le danger que de l'attendre les yeux fermés : c'est pourquoi je me décidai à battre le briquet. Je tremblais si fort, qu'à mainte reprise je me meurtris les doigts, et sans oser me plaindre.

» Oh! que je fis donc bien de me procurer de la lumière! à peine la première lueur brillait-elle, que mes yeux s'étant portés vers le lit de Réné, j'aperçus une main qui s'était avancée et qui se recacha aussitôt. Si j'étais restée une minute de plus dans l'obscurité c'était fait de moi, sans doute.

» Je vous dis que Dieu me protégeait!

» Pour employer le temps qui me restait à souffrir, je me mis à coudre, et en cousant je chantais, et, même en chantant, je priais tout bas, et pendant ma prière j'écoutais et j'entendais jusqu'au plus léger souffle de l'homme caché. Mais je ne connaissais pas encore toute l'étendue du péril auquel une espiéglerie de petite fille m'avait livrée sans défense. Le malfaiteur n'était pas seul!

» Non, car derrière ce placard où René tenait caché le trésor du voisin, il y avait un autre scélérat qui n'attendait que notre sommeil pour nous tuer d'abord, et nous voler ensuite.

» Pendant un instant je crus que je m'abusais, et que la frayeur me faisait entendre de ce côté un bruit qui n'était que dans mon imagination; mais le frôlement d'un corps derrière la cloison se renouvela une seconde fois, et si distinctement, alors, qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

» Vous vous imaginez sans doute que l'excès du danger finit par vaincre mon soi-disant

courage, et que je perdis la tête au point d'appeler à mon secours : pas du tout ! L'idée qu'il n'y avait nul moyen d'échapper aux malfaiteurs me rendit, pour ainsi dire, plus d'assurance. Je ne sais si vous comprenez bien cela ; mais peut-être, quand il y a doute encore, tant qu'une porte de salut nous est ouverte, est-on troublé par l'inquiétude qui accompagne une position difficile, dont, cependant, on espère sortir ; mais lorsqu'il n'y a plus rien à faire qu'à se laisser tuer, alors quelque chose vous vient qui vous donne l'apparence de la bravoure, mais qui n'est réellement que de la résignation. Or, je me résignai, et la preuve, c'est que je repris ma prière, ma couture et ma chanson ; mais je n'écoutai plus !

» Ainsi se passa cette mortelle heure, durant laquelle tout ce qu'il est donné aux âmes de souffrir, je le souffris. Et puis un bruit de pas et de voix résonna dans l'escalier, je me levai si précipitamment pour arriver à la porte en même temps que mes libérateurs, que ma

table à ouvrage fut renversée, mon flambeau roula à terre et il s'éteignit!

» Les pas et les voix que je venais d'entendre s'arrêtèrent juste à l'étage au-dessous du nôtre; une porte s'ouvrit et se referma sur les voisins qui rentraient chez eux.

» Encore une fois je me retrouvai seule! encore une fois j'étais sans lumière! Comment oser chercher ce chandelier qui avait roulé du côté du lit? comment promener ma main au hasard sur le carreau de la chambre sans penser que je pouvais rencontrer celle de l'homme, qui déjà avait avancé la sienne? Pour surcroît d'inquiétude, j'entendais le placard crier sur ses gonds, comme si l'autre malfaiteur n'eût attendu que cet accident pour sortir de sa cachette.

» Je ne restai pas longtemps dans cette horrible position : une voisine, qui revenait de sa journée et portait une lanterne de corne pour s'éclairer dans l'escalier, s'arrêta en passant devant notre porte et me cria au travers :

» — Vous êtes sans lumière ; en voulez-vous, petite?

» J'acceptai son offre avec empressement.

» — Tournez la clef, lui dis-je. Et alors l'obligeante femme me désemprisonna. C'est la vie qu'elle me rendait, et je n'osais pas l'en remercier.

» — Comme vous êtes pâle ! me dit la voisine pendant que je rallumai ma chandelle à sa lanterne, on croirait que vous venez de courir un grand danger.

» Il n'y avait pas moyen de lui faire comprendre par signes combien il était imprudent de parler de la sorte.

» — Pâle ! moi, lui répondis-je, et de quoi donc? c'est peut-être la lumière qui me fait paraître pâle ; la preuve que je n'ai aucun motif d'avoir peur, c'est que tout à l'heure encore je chantais.

» — Belle raison que vous me donnez là ! reprit-elle ; il n'y a personne qui chante plus

haut qu'un poltron, surtout quand il se trouve dans une position fâcheuse.

» Ainsi, elle apprenait à ces deux hommes, dont le mauvais dessein me menaçait toujours, que je ne doutais pas de leur présence chez nous, et de nouveau j'allais être livrée à leur vengeance. C'était affreux! Mon bon ange ne le voulut pas.

» La voisine continuait ses imprudentes remarques, lorsqu'enfin, et bien décidément cette fois, je reconnus la voix de Jeannette, celles de nos petites compagnes, et de plus, mon frère Réné, qui venait bien accompagné, je vous en réponds; je m'élançai vers eux en leur criant :

» — A moi! ils sont deux!... l'un dans le placard, l'autre sous le lit!

» Je jetai ces paroles à la volée, sans même savoir ce que je disais; et puis, comme mes forces étaient épuisées, je me trouvai mal. Quand je revins à moi, la chambre était pleine

de voisins ; mais les malfaiteurs avaient été emmenés. »

— Eh bien ! voyons, était-ce la peine de tant vanter mon courage ? nous demanda Marie-Georges en souriant. Pendant le danger je n'ai pas trop bronché, j'en conviens, mais j'ai eu si peur après !

Comme nous avions hâte de connaître le résultat de cette tragique aventure, Réné reprit sur-le-champ.

« La petite sœur avait dit vrai : ils étaient deux, les misérables, qui en voulaient à la fortune du voisin. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les tirer de leur cachette. Il fallut faire voir de près la pointe de la baïonnette à celui qui était sous le lit pour l'engager à nous montrer son visage ; quant à l'autre, encore plus récalcitrant que son camarade, il ne se rendit que lorsqu'on eut joué de la crosse du fusil

d'une façon assez malsaine pour ses reins. Lâches comme des scélérats qu'ils étaient, croiriez-vous que les deux brigands, terriblement bien armés, je vous jure, finirent par avouer, mais plus tard, dans l'instruction du procès, qu'ils étaient résolus à attendre notre sommeil pour nous tuer; et cependant ils n'avaient pas osé bouger de leur retraite quand Marie-Georges était seule, qu'ils l'avaient si belle pour l'assassiner, et ensuite jeter la porte en dehors d'un coup de pied. Mais voilà comme ils sont, les scélérats : ils verseront bien le sang de toute une famille endormie, mais un enfant éveillé leur fait peur. Pour qu'ils frappent à coup sûr, il faut que leur victime n'ait pas le temps de crier au secours; autrement ce n'est plus elle que le danger menace : ce sont eux qui tremblent! Si on avait assez de sang-froid pour se pénétrer de cette vérité-là, les malfaiteurs auraient encore une chance de moins dans les mauvais coups qu'ils méditent contre les honnêtes gens.

» Pris au gîte, comme je vous l'ai dit, notre

gibier de potence fit une pitoyable mine : c'est que les misérables savaient bien que la justice était depuis longtemps en arrièré de compte avec eux, et qu'elle se tenait prête à leur donner solde complète à la première rencontre.

» Comment avaient-ils appris que j'étais le dépositaire des fonds du voisin? le diable le sait; car pour eux, ils refusèrent de le dire. Ce qu'on a cru deviner, c'est qu'ils tenaient ce secret-là de seconde main, par un avertissement venu de la próvince, et que le premier bavard avait été le père Vernon lui-même. Oui, dans un souper d'auberge que des rouliers lui avaient offert, il s'était laissé aller à l'indiscrétion entre deux bouteilles de trop.

» On emmena mes brigands, et, comme Marie-Georges vous l'a dit, quand elle revint à la vie, il n'y avait plus autour d'elle que de bons parents et tous les braves gens du voisinage qui la félicitaient à qui mieux mieux sur son courage et sa présence d'esprit. Il ne faut pas demander si je l'embrassai de bon cœur!

» Pour Jeannette et les deux autres petites filles, elles étaient ébahies devant notre héroïne, ni plu sni moins que si elles ne retrouvaient plus dans celle-ci la rieuse enfant qui, une heure auparavant, jouait si familièrement avec eux. Vrai, Marie-Georges, tu leur inspirais un respect, une admiration qui allaient jusqu'à la terreur.

— Oui, mais le lendemain, reprit gaiement la jolie brune, ce n'était plus ça ; j'étais redevenue pour elles Marie-Georges, comme toujours, et tant mieux, ma foi ; car j'aurais payé trop cher ce que vous appelez tous ma supériorité, si personne n'avait plus osé jouer avec moi.

Comme si le grand événement qui vient d'être rapporté ne s'était passé que de la veille, nous nous empressâmes de féliciter la courageuse jeune fille, et elle reçut nos compliments avec une joie qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Puis, quand je lui eus bien dit, pour

ma part, tout ce qu'elle m'inspirait d'admiration, elle me demanda avec une charmante ingénuité :

— A propos de courage, n'est-ce pas que les couteaux et les fourchettes placés en croix sur une table c'est mauvais pronostic? quant à moi, je ne peux pas en voir quelque part sans que le cœur me batte plus fort que de coutume, et sans que je me sente trembler et pâlir.

A cette question, nous la regardâmes avec étonnement, car nous crûmes d'abord qu'elle voulait plaisanter; mais nous étant aperçus que c'était sérieusement qu'elle parlait, nous partîmes d'un grand éclat de rire.

— Bon! vous voilà comme Jeannette, reprit-elle, qui n'est pourtant pas *un brave*, elle! et cependant elle ne veut pas croire que cela porte malheur.

Le petit air fâché qu'elle prit pour dire cela

ne fit qu'augmenter notre gaieté, et nous continuâmes à rire; je dis nous, Jeannette exceptée. La jalouse ne cessait de garder un sérieux affligeant.

Comme je me tournais de son côté afin de l'engager à partager notre accès de bonne humeur, et que je plaisantais encore sur le préjugé populaire, elle me dit à voix basse :

— Pourquoi s'inquiéter des couteaux en croix plus que d'autre chose? est-ce que tout ne porte pas malheur?

Pauvre Jeannette! sous quelle mauvaise étoile était-elle donc née, pour ne voir dans ce monde que ce qu'il a de menaçant?

« Vous entendez bien, continua Réné, qui voulait en finir avec son histoire de voleurs, que je ne jugeai pas prudent de garder plus long-

temps chez moi la fortune du voisin, d'autant plus que le depôt des cinq mille sept cents livres ne pouvait plus être un secret pour personne après l'arrestation de nos deux brigands. Dès le soir même je portai la précieuse cassette chez le commissaire de police, et c'est devant témoins ; car une demi-douzaine de voisins m'avaient accompagné; c'est devant témoins, dis-je, que la somme fut comptée. Il ne m'avait pas trompé d'une obole, M. Prête-moi-cinq-sous : le total se rapporta parfaitement à son dire. Je me fis donner décharge du dépôt, de sorte que lorsque mon vieil avare revint à Paris je n'eus plus qu'à lui remettre le reçu et à l'envoyer chez le commissaire réclamer son trésor. Il me prit le papier des mains en fronçant les sourcils d'un air mécontent, et se rendit chez son nouveau dépositaire sans me remercier de ce que nous avions couru un si grand danger pour son diable d'argent. Bien mieux que cela, il me garda rancune, comme s'il eût été, lui, victime de mon bavardage. Durant huit jours qu'il

demeura encore sur notre carré, il ne me demanda pas une seule fois :

» — Eh bien! voisin, comment vous portez-vous aujourd'hui?

» Et quand il eut fait emporter ses guenilles, je ne sais où, il partit sans me dire :

» Bien obligé et au revoir! »

L'heure avancée ne permit pas à l'un des trois frères de Marie-Georges de prendre la parole ce soir-là, il fallut nous séparer sans en écouter davantage, car l'atelier me réclamait dès le lendemain à la pointe du jour, et Réné n'était pas homme à me laisser dormir la grasse matinée.

Notre bonsoir avec la petite brune fut gai et plein de douces espérances; il n'y avait que du découragement dans l'adieu de la jalouse.

Je m'endormis avec un sentiment de compassion pour celle-ci, mais c'est sur le souvenir de l'autre que mon cœur se reposa avec le plus de plaisir.

XIX.

Pour faire suite au précédent.

Le bon emploi de nos heures de travail devait nous conduire à une si agréable veillée, qu'en ma qualité d'apprenti de quelques jours je faisais vraiment des merveilles : c'est que rien ne pousse à l'adresse et au zèle comme le besoin de plaire, et Marie-Georges valait tant! Il me

fallait bien faire quelques efforts pour justifier son amour et mériter son estime.

Le soir nous nous retrouvâmes tous autour de la même table à ouvrage ; mais cette fois je n'osai plus me placer entre les deux jeunes filles. Ce fut Jean-Baptiste, qui, profitant d'une feinte distraction de ma part, s'empara de ce poste si dangereux pour moi.

Je me mis auprès de ma mère, en regard de la tante et de la nièce. Jeannette comprit ma réserve, et je vis clairement qu'elle m'en savait bon gré. Pour Marie-Georges, elle ne songea pas seulement à s'en apercevoir. Pourvu qu'elle eût à côté d'elle quelqu'un qu'elle pût agacer en tirant son aiguillée, que, par malice, elle faisait toujours trop longue, le reste l'inquiétait peu. En fait d'amour, la distance n'était rien pour un cœur tel que le sien : il savait aimer de loin comme de près.

Hubert, qui avait subi avec une sorte d'impatience le récit de la veille, prit d'autorité

la parole dès qu'il vit que chacun se préparait à faire silence.

« Si la petite sœur, nous dit-il, a rendu un grand service à Réné et à sa fille, ils ne sont pas les seuls cependant qui aient le droit de dire qu'elle a sauvé la vie à quelqu'un. Tel que vous me voyez, je lui dois également de me trouver encore aujourd'hui avec des amis. Il ne s'agit pas ici d'une lutte à soutenir contre des brigands. Eh! mon Dieu, non; c'est tout simple ce qu'elle a fait, notre enfant d'adoption; sans vouloir diminuer son mérite, je peux vous affirmer qu'il ne lui a pas fallu un grand effort de courage pour m'arracher à une mort pourtant inévitable, car elle était l'effet d'une volonté bien arrêtée. C'est donc à dire que Marie-Georges a été mon sauveur sans s'en douter; mais c'est égal, petite sœur, je ne suis pas de ceux qui renient leurs dettes, et celle-là surtout, j'ai du plaisir à la reconnaître.

» Vous ne connaissez peut-être pas Abbeville, en Picardie? nous demanda brusquement le porte-balle; puis, sans nous laisser le temps de lui répondre, il poursuivit : c'est un joli endroit, je ne dis pas, quoique les maisons y soient un peu noires et que l'herbe ne se gêne pas pour pousser dans les grandes rues. Les Picards, dit-on, sont renommés pour leur franchise; c'est encore possible, ce qui n'empêche pas que c'est tout de même un grand sournois de Picard que j'avais, par bonté d'âme, associé à mon commerce, qui a manqué de me faire faire le mauvais coup dont j'ai à vous parler. Ne vous chagrinez pas, voilà l'affaire en quelques mots :

» Vous comprenez bien que nous autres marchands forains, qui traînons nos guêtres de droite et de gauche, et qui sommes connus comme le loup blanc dans les auberges des grandes routes, nous parlons souvent les uns des autres; d'abord pour nous informer, par manière d'acquit, de la santé des confrères, et puis, afin de savoir au juste s'il y en a beau-

coup d'autres de notre partie dans le pays, ce qui est toujours une mauvaise affaire pour le dernier venu. Ça s'entend de soi-même.

» Donc, j'étais en route pour Abbeville avec la petite sœur, c'est-à-dire pas à pied tous deux, car, pour lui épargner les fatigues du voyage, j'avais acheté tout exprès un âne qui me portait mon ballot tout le long de la route, et par surcroît l'enfant quand elle était lasse de marcher. Tout ça allait très-bien : je cheminais à côté de ma bête, nous faisions halte toutes les fois que l'occasion s'en présentait, soit dans l'intérêt de la vente, soit pour prendre nos repas, et dès que la nuit venait ou que le mauvais temps nous menaçait, je tirais mon bourriquet par la bride et j'allongeais le pas afin de gagner au plus vite un abri. Marie-Georges est là pour le dire : durant notre tournée en province elle n'a reçu qu'une averse, et encore c'est que ça la faisait tant rire que je n'ai pas voulu la priver de ce plaisir-là. Ça m'a valu un bon rhume, par parenthèse, attendu que, pour la garantir de

l'ondée, je lui avais mis ma veste de velours sur les épaules, et, de plus, ma blouse pour abriter ma veste, ce qui fait que je restai en manches de chemise, et c'était peu par un temps de grosse pluie.

» Enfin, nous étions arrivés à notre auberge accoutumée, et tandis que les rouliers et autres passagers réunis là pour le souper se repassaient de main en main la petite sœur, qui était, comme à son ordinaire, d'une gaieté folle, voilà qu'en me séchant à la grande cheminée, je me mets à parler de celui-ci et de celui-là ; dans la conversation, le nom du grand Perrin me tombe sous la langue. Perrin, c'est cet escogriffe de Picard dont je vous ai déjà touché deux mots tout à l'heure, un porte-balle comme moi.

— Pauvre diable! qu'on me répondit, il était à la ferme du vieux Mesnil pendant l'incendie qui a eu lieu la semaine passée, et comme il s'employait à porter secours, sans songer à sa balle de marchandises, il s'est trouvé que toute

sa pacotille a été flambée et perdue sous les décombres.

» — En vérité! et où est-il? demandai-je aussitôt.

» — A trois quarts de lieue d'ici, occupé à se remettre des fatigues qu'il a endurées pendant le désastre; après quoi il verra à reprendre les affaires, si toutefois les fabricants veulent lui fournir de la marchandise à crédit; car pour offrir du comptant, le pauvre garçon ne le pourra pas de sitôt.

» Le Perrin en question passait pour être ce qu'on appelle un bon marchand : malin avec le particulier, il ne permettait pas aux camarades de lui enlever ses pratiques; mais aussi il respectait celles de ses confrères, au point qu'un jour ayant son ballot plein à crever de ce qu'on lui demandait, il répondit à l'acheteur : — Je n'en tiens pas! Et ça, ce fut uniquement pour ne pas priver un autre porte-balle du bénéfice qui lui revenait légitimement. C'était délicat, j'en

conviens; mais fiez-vous-y donc à la délicatesse de maître Perrin! Enfin, vous verrez plus tard! D'ailleurs ce qu'il avait fait était dans l'ordre; faut être comme cela entre marchands, sinon les uns mangeraient tout, et les autres n'auraient que les miettes à ramasser.

» A mon dernier passage dans le pays, j'avais par mégarde et bien innocemment, je vous jure! vendu à un des habitués du grand Perrin, ce qui occasionna même une petite castille entre nous. Qu'importe? j'étais dans mon tort avec lui; je le savais malheureux, aussi n'eut-on pas besoin de me dire que c'était surtout à moi à lui rendre service, mon cœur m'y porta de lui-même.

» Comme je me sentais fatigué, j'envoyai querir mon confrère pour le lendemain matin: il vint à l'heure dite, et de but en blanc, tout à la bonne franquette, je lui proposai une association.

» La campagne n'avait pas été mauvaise de-

puis mon départ de Paris, ce qui me mettait à même de faire le généreux sans trop me gêner.

» — Camarade, que je lui dis, je connais ton malheur. Les hommes ne battent pas le pavé des grandes routes seulement pour ramasser, petit à petit, la fortune, mais aussi pour tendre la main à ceux qui sont tombés en chemin. Tu as besoin qu'on vienne à ton aide, me voilà, et plus de rancune quant au passé.

» Il accepta avec reconnaissance ma proposition. Elle consistait à fournir les pratiques de Perrin avec ma marchandise; mais, toutefois, en donnant à celui-ci la moitié des bénéfices.

» Vous me direz que le marché n'était pas mauvais pour moi non plus, attendu que cela poussait toujours à la vente; mais l'humanité n'exige pas qu'on fasse la guerre à ses dépens. Et puis c'était encore une bonne action que je faisais là, car il ne dépendait que de moi d'offrir mes services à ceux qui ne pouvaient plus compter sur le colporteur ruiné.

» L'association marcha bien durant deux mois, mon Perrin faisait des affaires que c'était une bénédiction du ciel! Je l'aimais tout plein, moi, cet homme; et la petite sœur donc! elle se trouvait, je crois, encore mieux avec lui qu'avec moi. Je ne dis pas ça pour te fâcher, Marie-Georges, vu quil faut avouer que Perrin savait une foule de chansons picardes plus drôles les unes que les autres, et qu'il te les chantait tout le long de la route; tandis que moi, je n'ai jamais été chanteur de ma vie. Je ne savais que te faire donner la meilleure place au feu, et le plus fin morceau à table.

» Nous vivions comme un trio de bons amis, jamais de dispute pour le partage. Perrin me laissait tout, attendu que c'est moi qui fournissais à la dépense, et quand je lui parlais de calculer nos bénéfices, pour retirer chacun ce qu'il nous en revenait :

» — Va toujours! me disait-il, laisse tout à la masse, nous ferons le décompte à la fin de la campagne.

» Et comme il le disait bien, moi, pas fâché de ça, j'allais toujours.

» Mais à force d'aller on finit par rencontrer des pierres d'achoppement; or, le malheur voulut qu'à l'entrée de cette damnée d'Abbeville il s'en trouvât une devant moi qui me fit trébucher et me causa une foulure au pied, que j'en eus pour trois semaines à rester à l'auberge.

» Mon associé me tînt d'abord fidèlement compagnie; mais au bout de quelques jours, comme la dépense marchait toujours et que la vente s'était arrêtée, il me dit :

» — Reste en repos puisque c'est l'ordonnance du chirurgien qui veut ça; quant à moi, j'ai dans l'idée qu'une tournée aux environs nous sera favorable, et tu sais que mes pressentiments ne me trompent jamais en fait de coups de commerce.

» Pour ce qui est de ça, Perrin pouvait s'en flatter : dès que nous nous arrêtions quelque part, il n'avait pas besoin de compter sur ses doigts

pour me dire d'avance ce que nous laisserions là de marchandises et ce que nous emporterions de bénéfices. J'avais une si haute opinion de son expérience, que j'aurais cru nous faire du tort à tous deux si je m'étais opposé à son projet de tournée. Une seule chose me faisait manger le sang : c'était d'être obligé de demeurer en place quand il allait se donner de l'exercice aussi bien pour mon compte que pour le sien. Mais avec la meilleure volonté du monde je ne pouvais pas l'accompagner.

» Ma confiance en mon associé était illimitée, aussi voulais-je retenir Marie-Georges auprès de moi durant les quarante-huit heures qu'il me demandait pour vider notre magasin, et rapporter, en même temps, et de l'argent, et de la marchandise nouvelle. Mais la petite sœur, qui avait fini par s'ennuyer à l'auberge, me pria si bien de la laisser aller avec Perrin, et celui-ci, de son côté, me promit d'avoir tant de bons soins pour elle qu'il fallut bien me rendre à ce qu'ils désiraient l'un et l'autre.

» Les voilà donc partis. Maintenant je vous le demande, eut-on jamais plus de raison pour croire à la probité d'un chrétien, que j'en avais, moi, pour compter sur celle de mon associé? L'homme m'avait répondu de la marchandise et l'enfant me répondait de l'homme : voilà comme je raisonnais.

» Pourtant lorsqu'au bout de trois jours je ne les vis revenir ni l'un ni l'autre, je commençai à prendre de l'inquiétude. Je ne doutais pas encore de la bonne foi de Perrin, mais je craignais que Marie-Georges ne fût malade. Il fallait entendre comme je me reprochais de n'avoir pas retenu de force mon associé, même au risque de perdre les bénéfices qu'il s'était promis! Car, voyez-vous bien, après Dieu, ce que j'aime le mieux c'est la petite sœur; l'amour du gain ne vient qu'en troisième ligne.

» J'attendis encore un jour assez patiemment, mais personne! pas de nouvelles! je ne pouvais pas bouger de la satanée auberge! pour un rien je me serais fait hisser sur un cheval; mais,

d'un moment à l'autre Perrin et Marie-Georges pouvaient arriver, et tandis que j'aurais battu la campagne et peut-être empiré ma foulure, ils n'auraient su où me faire dire qu'ils étaient enfin revenus. Je pris le parti d'expédier des coureurs dans les environs, et la tranquillité me revint, car on m'apprit alors que la petite était toujours en bonne santé et que mon associé, après quelques affaires avantageuses dans les communes voisines, avait poussé un peu plus loin, guidé par son instinct du commerce qui lui indiquait toujours la meilleure route à suivre.

» Le jour suivant, c'est un passager qui vint, de la part même de mon Perrin, pour me dire de n'avoir aucune inquiétude, attendu qu'il serait de retour avant peu; mais que dans notre intérêt il se croyait obligé de faire un peu plus de chemin qu'il ne l'aurait voulu d'abord.

» Soit! c'était bien de me prévenir, mais il n'est pas moins vrai qu'il s'éloignait toujours, et que si j'avais été sûr de la route qu'il suivait, je me

serais empressé de me faire brouetter de ce côté-là pour le rejoindre.

» Le voyage de Perrin ne dura pas moins de vingt jours ! Il y avait plus d'une semaine que j'étais parfaitement ingambe.

» Imaginez, si vous pouvez, mon tourment ! on ne peut le comparer qu'à la joie que j'éprouvai en les voyant arriver. Elle était drôle ma joie ! je pourrais même dire qu'elle était furieuse ; car je n'abordai mon associé qu'avec le poing levé, et, si la petite sœur n'eût pas été si alerte, si gaillarde, j'aurais fait un mauvais parti à maître Perrin. Quant à me fâcher par rapport à la petite, cela aurait été bien injuste pourtant, car il était impossible de voir une mine plus rougeaude que la sienne sous un plus joli bonnet de paysanne. Elle était habillée tout à neuf, rien que ça !

» — Ce sont les pour-boire de Marie-Georges, me dit Perrin, ça n'entre pas plus en compte dans les dépenses que la voiture et le cheval.

» Eh ! mais oui, une carriole et un cheval, des marchandises et un sac d'argent, voilà ce qu'il rapportait de sa tournée de vingt jours ! C'était à croire que je rêvais. Jamais, depuis bien des années que je faisais le métier, je n'avais rencontré pareille veine ; aussi comme je lui témoignais ma surprise de son bonheur inouï,

— Ah, dame ! me dit-il, c'est que j'ai été là où les autres ne vont pas, et que je ne me suis reposé ni jour ni nuit : voilà comme on répare les pertes ; encore une affaire comme la dernière, et au lieu d'une voiture, c'en est deux que j'aurais ramenées.

» Il me donna de si grands détails sur ses coups de commerce, successivement heureux, que je n'eus plus qu'à m'émerveiller de son habileté et à bénir le ciel de ce qu'il m'avait donné un associé si habile.

» Pourquoi, au fait, n'aurais-je pas remercié la Providence? ma bourse se garnissait richement et Marie-Georges n'avait que du bien à me dire de son ami Perrin.

» Nous réglâmes nos comptes et reprîmes nos courses ; mais comme je devais bien quelque déférence à celui qui avait montré tant de savoir-faire, c'est lui désormais qui fut chargé de la vente et des achats. Je n'étais plus à peu près que le conducteur de cette carriole dans laquelle, il faut bien l'avouer, la petite sœur se trouvait beaucoup mieux que sur sa première monture.

» Huit jours durant, les choses allèrent leur train accoutumé, et si, à nous deux Perrin, nous étions loin de rencontrer des chances aussi heureuses que celles qui étaient venues s'offrir à lui pendant son voyage avec Marie-Georges, encore n'y avait-il pas à se plaindre : un jour compensait l'autre, et, du reste, le passé avait été si avantageux qu'il y aurait eu trop d'ambition à vouloir continuer le commerce sur ce pied-là.

» Un soir que nous arpentions le terrain pour gagner la couchée à ce coquin d'Abbeville, où nous revenions pour la troisième fois, Perrin qui venait, l'instant d'auparavant, d'être accosté par une espèce de roulier, me dit :

— Va toujours en avant, mon bonhomme; moi, j'ai des connaissances par ici à qui je dois un petit bonsoir; je serai à l'auberge avant toi, car ça ne sera que l'affaire d'un instant, l'histoire d'entrer et de sortir, à moins, cependant, que les amis ne me retiennent à souper.

Nous convînmes que, ce cas échéant, si par suite il se trouvait attardé, il ne viendrait nous rejoindre que le lendemain matin. Il prit à gauche, moi je tirai à droite, et quand nous arrivâmes à l'auberge on n'avait pas encore entendu parler de mon Perrin, ce qui ne m'étonna point, d'autant plus que le cheval avait marché bon pas. L'heure du souper arriva, le camarade manqua à l'appel : je m'y attendais; c'est pourquoi je me mis à table, puis au lit, sans souci de mon confrère, que je me représentai fêtant en joyeuse compagnie le moment toujours si bon du retour.

» Le lendemain matin en me réveillant, je demandai si Perrin avait enfin paru; mais non, personne encore. A quoi bon se tourmenter de cela? quand on a couché en ville, on ne peut guère

se séparer d'avec les amis, sans casser la croûte du matin avec eux. Je déjeunai tête à tête avec Marie-Georges, qui ne se montrait pas si tolérante que moi sur l'absence de mon associé, car lorsque Perrin n'était pas là pour la faire rire à son réveil, la petite sœur ne trouvait plus que cela allait aussi bien pour elle. A midi, rien! le soir, aucune nouvelle du particulier! D'un côté Marie-Georges me tirait par ma blouse en me disant: — Allons le chercher. D'une autre part, je ne pouvais pas comprendre comment, à la veille d'un jour de marché, Perrin me laissait à moi seul le soin de nos affaires, lui qui était toujours le premier au poste du devoir. Il fallait donc qu'une cause majeure l'eût retenu loin de nous, et, pour en avoir le cœur net, je scellai la jument, je pris Marie-Georges en croupe, et nous voilà trottant ici, là-bas, plus loin, partout enfin où j'espérais rencontrer le retardataire.

» Pas un de ceux à qui je m'informai de Perrin ne parut savoir ce que je voulais lui dire: on ne l'avait pas revu depuis l'époque de notre dernier départ.

» A force de faire du chemin et d'aller de porte en porte, attendu que celui-ci me renvoyait à celui-là, j'arrivai enfin à la ferme où, quatre mois auparavant, avait éclaté ce terrible incendie qui ruina mon ami Perrin. C'était là ma dernière ressource pour mettre la main sur lui ; mais j'avoue que j'y avais confiance. Il me semblait tout naturel que dans l'état de prospérité où mon associé se trouvait de nouveau, il eût voulu revoir ceux pour qui il s'était si généreusement sacrifié.

» La ferme où je m'arrêtai portait encore les traces de son désastre : ici des pans de mur dégradés par le feu, noircis par la flamme; là, des poutres charbonnées, posées sur champ devant la porte, ou bien dressées, bois debout, pour soutenir l'avancée du toit qui menaçait ruine; enfin, dans le seul corps de logis que l'incendie eût respecté, se trouvaient entassés les outils de labourage, les meubles de la cuisine ainsi que de la laiterie et ceux de trois ou quatre chambres à coucher.

» La famille du pauvre diable de fermier était réunie quand je me présentai pour avoir des nouvelles de Perrin. Je m'adressai bien, vraiment, pour entendre parler de mon associé !

» — Ne serais-tu pas de sa bande ? me dit un grand et beau garçon de ferme qui avait le bras en écharpe ; c'était par suite d'une blessure qu'il avait reçue en s'obstinant à rester dans l'étable pour sauver les bestiaux.

» Le ton que le jeune gars avait pris, le mouvement de menace qu'il fit en m'adressant cette question, effraya la petite sœur, ce qui m'obligea à le repousser d'un geste.

» — Prenez garde à ce que vous dites et à ce que vous faites, répondis-je au brutal ; entre hommes on s'explique, mais on ne fait pas peur aux enfants.

» — C'est juste, reprit la fermière ; tu vois bien qu'il y a là une petite créature qui est innocente de tout, elle. Puis la bonne femme ajouta en attirant Marie-Georges, qui s'était

cachée derrière ma blouse, viens çà, mignonne; voyons voir comme tu es gentille.

» La petite sœur, qui ne se faisait jamais prier, quand c'était d'une voix douce qu'on l'appelait, alla familièrement s'asseoir sur les genoux de la fermière, et pendant ce temps-là je pus entrer en explications avec le garçon de ferme, qui continuait pourtant à me regarder de travers.

» Pour couper au plus court, je vous dirai qu'après avoir raconté aux pauvres incendiés comment le grand Perrin était devenu mon associé, et quelle était la raison qui me faisait chercher après lui, on m'ôta toute espérance de le revoir jamais, attendu, me dit-on, qu'il ne m'avait quitté si vite et avec si peu de cérémonie, que pour échapper aux poursuites dont il était l'objet.

» — Et pourquoi le poursuit-on? demandai-je.

» — Mais comme un malheureux incendiaire qu'il est.

» — Lui ! Ah ! par exemple, et qui a pu dire ça ? et qui l'accuse ?

» — Pardieu ! nous autres, me répliqua le garçon de ferme. Au surplus, ajouta-t-il en murmurant, il n'y a pas à s'étonner si le gredin n'est pas pris encore, c'est que, dans le principe, on n'a pas voulu suivre mon conseil ; un chacun me jetait la pierre quand je disais : C'est un sournois capable de tout, votre grand Perrin ; il est possible que je me trompe, mais c'est égal, faisons-le arrêter d'abord ; s'il est innocent, les juges sauront bien le relâcher. Mais bah ! c'était à qui ne voudrait pas m'écouter ; il a fallu des preuves pour qu'on en vînt là, et c'est seulement d'hier matin que la bourgeoise s'est décidée à déposer sa plainte. A présent, dit encore le jeune blessé, n'y a pas besoin de vous tarabuster l'esprit pour trouver le motif qui vous a privé de la société du brigand ; s'il est vrai qu'il vous a brûlé la politesse comme

vous le dites, ce que je ne crois pas, je vous en préviens, c'est qu'il aura reçu avis de notre déposition avant que d'entrer dans Abbeville; car m'est avis que Perrin n'a pas que vous pour associé.

» Vous le voyez, il tenait à me soupçonner d'être de complicité avec un incendiaire, le jeune gars, et cependant ce qu'il venait de m'apprendre, c'était comme un coup de foudre qui me tombait sur la tête.

» — Allons donc! dis-je à celui qui accusait mon camarade, vous avez perdu la tête, jeune homme; Perrin est incapable d'une action comme celle-là, et la preuve qu'il n'est pas l'auteur de l'incendie, c'est qu'il en a été la première victime: son ballot de marchandises n'y a-t-il pas passé?

» — Il était propre son ballot! me répondit le garçon de ferme avec indignation; voulez-vous le voir? car il est encore là: le feu n'a pas voulu de pareilles guenilles!

» Puis, sans attendre un oui ou un non, il alla tirer d'un coin de la chambre une balle de marchand forain à demi roussie. Il la vida sur le plancher devant moi, et à part quelques mouchoirs, à peu près sans valeur, que le feu avait atteints, le sac ne contenait au fond que des loques de toile et de vieux lambeaux d'étoffe de soie.

» — Voilà ce qu'il nous a laissé, le scélérat, reprit mon enragé d'accusateur ; voyez-vous, il s'était imaginé que l'incendie allait tout dévorer; mais, grâce à Dieu, ce qu'il en reste suffira pour témoigner devant la justice de son mauvais dessein; car ce n'était pas pour nous les vendre, je pense, qu'il était venu déposer ces guenilles-là chez nous quelques heures avant l'incendie? Non, il s'était dit : On me croira ruiné aussi, et je n'en ferai que plus sûrement mon scélérat de coup de commerce.

» — Mais, demandai-je encore, pourquoi aurait-il mis le feu chez vous? dans quel intérêt?

» — Dans l'intérêt de nous voler !

» — Hélas ! oui, me dit la fermière : la preuve, c'est que les gendarmes ont retrouvé chez lui des effets et un sac d'argent qui nous appartiennent.

» Il n'y avait plus moyen d'en douter, mon associé Perrin était un voleur incendiaire, rien que ça ! Je n'eus pas grand'peine à prouver à la fermière ainsi qu'aux autres personnes de sa famille que j'étais complétement étranger au crime ; pour le garçon de ferme, il ne fut pas aussi bien persuadé de mon innocence, car il me dit :

» — Voyez-vous, les amis d'un pareil scélérat ne peuvent pas être quelque chose de bon, et m'est avis que celui qui abattrait d'un coup de fusil tous les associés de Perrin ne ferait du tort qu'aux gens de justice. Voilà mon idée ! s'il y a quelqu'un que ça offense, qu'il vienne me le dire quand mon bras sera guéri, nous nous arrangerons ensemble.

» A partir de ce moment, le soupçonneux garda le silence, mais il ne cessa de jeter sur moi des regards menaçants ; et puis, lorsque enfin, assez bien justifié, j'ose le croire, aux yeux de ces pauvres incendiés, j'eus décidément pris congé de la famille du fermier, je devinai clairement, aux sourdes menaces du jeune gars, que sans sa blessure il m'aurait fait un très-mauvais parti. Le fait est que ses yeux se tournaient alternativement, et sur la canardière qui était accrochée au-dessus du manteau de la cheminée, et sur moi, ce qui voulait dire, sans aucun doute, que si ses deux bras eussent été libres, il n'aurait pas regardé comme crime d'aller m'attendre au coin de quelque carrefour de la route et de m'abattre d'un coup de fusil, ni plus ni moins qu'une bête malfaisante.

» Je vous laisse à penser, mes amis, si je fis d'amères réflexions touchant mon associé, quand remonté sur mon cheval, et ayant repris Marie-Georges en croupe, je tournai bride du côté d'Abbeville.

» La petite sœur, qui n'avait pas compris grand'chose à l'accusation qu'on faisait peser sur son ami Perrin, me demandait à tout bout de champ :

» — Eh bien ! grand frère, sait-on où il est ? crois-tu que nous le retrouverons en arrivant à l'auberge ?

» Moi, au lieu de lui répondre, je la brusquais, cette enfant :

» — Laisse-moi tranquille, lui disais-je, tu m'ennuies avec ton bavardage.

» C'était mal de lui parler ainsi, à cette chère petite ; mais dans ce moment-là je n'avais plus guère la tête à moi.

» Elle était docile, notre Marie-Georges ; aussi ne dit-elle plus rien jusqu'à notre arrivée à l'auberge, où, comme vous vous l'imaginez bien, je ne retrouvai pas l'incendiaire en question.

» Il était tard, je parlai de me mettre au lit ;

mais auparavant je dus faire souper Marie-Georges ; quant à moi, je n'avais pas faim.

» — Si tu ne veux pas me parler, je me tairai, me dit la petite sœur, mais si tu ne soupes pas, je ne mangerai pas non plus.

» Il fallut bien me mettre à table pour que l'enfant ne se couchât pas à jeun.

» Comme elle voyait que je ne faisais honneur à rien de ce qu'on nous avait servi, elle restait bouche close devant son couvert, ne voulant pas, à toute force, commencer avant moi. Il est difficile de manger lorsque l'appétit n'y est pas; pour le faire venir je bus deux ou trois coups de suite, ce qui était contraire à mes habitudes de sobriété. Si je n'en soupai pas beaucoup mieux, du moins c'est à cela que je dus de bien dormir; donc, cette bonne nuit, sur laquelle je ne pouvais pas compter, doit être ajoutée aux services que Marie-Georges nous a rendus; car sans la petite sœur, ç'aurait été bien certainement pour moi une nuit blanche; ce qui ne

veut pas dire qu'elle aurait été couleur de rose, j'en puis répondre sans mentir.

» Le lendemain matin, Marie-Georges, joueuse comme on peut l'être à son âge, était sur pied de bonne heure, et déjà elle courait dans les allées d'un petit bois qui venait aboutir derrière le mur de l'auberge.

» Ainsi, j'étais seul dans la chambre, tristement occupé de ce que j'avais appris la veille à la ferme du vieux Mesnil, et je me demandais si, malgré l'abominable conduite de mon associé, j'avais bien le droit de quitter le pays sans chercher à lui faire parvenir la moitié du prix des marchandises et de l'équipage qui, après tout, nous appartenaient en commun. J'en étais là, dis-je, quand le valet d'écurie vint ouvrir ma porte et me donna un chiffon de lettre qu'un passager venait de lui remettre pour moi.

» Je reconnus l'écriture de mon grand scélérat de Perrin ; ce qui fait que je m'empressai

de déplier le papier dès que le valet d'écurie fut parti.

» Quand je vous aurai dit le contenu de cette lettre, vous ne vous étonnerez plus qu'elle me soit restée dans la mémoire.

Il m'écrivait donc :

» Mon brave Hubert,

« Je suis parti sans te dire adieu, à cause de » certaines raisons que tu ne tarderas pas à » connaître. Celui qui s'est chargé de cette » lettre m'a rencontré sur la route ; je ne lui ai » pas dit où j'allais, de sorte que ni toi, ni les » autres, vous ne saurez jamais où je suis ; » ainsi mets que nous ne devons plus nous » revoir ; car c'est bien comme ça que je l'en- » tends.

» Pour ce qui est de nos comptes, ne t'en » embarrasse pas, j'ai eu la précaution de ré- » gler ça de façon que c'est moi qui te dois du » retour. En visitant nos finances, tu verras

» que j'ai remplacé par des pièces de deux » sous les écus de trois et de six livres que j'a» vais eu soin de prendre dans la sacoche » pendant notre dernière couchée.

» J'ai maintenant un conseil à te donner : » tâche de te débarrasser le plus vite possible de » la marchandise qui te reste et vends, à quel» que prix que ce soit, la voiture et le cheval, » car je ne peux plus te cacher qu'ils proviennent » d'un échange que j'ai fait, une nuit, dans une » auberge où je logeais avec d'autres mar» chands forains. Quand je dis un échange, tu » entends bien qu'il a eu lieu sans le consen» tement de celui qui était le propriétaire des » objets dont je te parle. Comme les hommes » sont plus sujets à se rencontrer que les mon» tagnes, il est possible que le marchand à qui » appartiennent la voiture et le cheval se trouve » un jour sur ton passage, si toutefois il ne » s'est pas mis déjà à nos trousses. Comme » il pourrait t'arriver malheur de la rencontre, » il est bon que tu te tiennes sur tes gardes.

» Arrange-toi donc pour le mieux, et ne t'in-
» quiète pas de moi ; je suis en sûreté pour le
» moment, et demain je m'embarque pour
» l'étranger.

» Te voilà prévenu ; je te laisse mes pratiques ;
» porte-toi bien, embrasse pour moi Marie-
» Georges, et tire-toi d'affaire, c'est ce que
» souhaite ton associé

» GUILLAUME PERRIN. »

» Comprenez-vous bien quel brigand c'était que ce maître Perrin, et dans quelle affreuse position je me trouvais pour l'avoir associé à mon commerce ? Ces marchandises que nous vendions depuis huit jours ensemble, elles provenaient d'un vol, et pour rembourser ceux à qui le misérable avait fait tort, il ne me restait qu'un sac de gros sous !

» Un honnête homme, poursuivit Hubert, qui a malgré lui trempé dans un crime et vécu du produit d'un crime, ne peut plus se croire

digne de voir le jour. Sa conscience a beau lui dire : Tu es victime aussi ! il ne lui en reste pas moins la malheureuse idée que personne ne voudra le croire innocent ; et déjà, la veille, à la ferme du vieux Mesnil, quelqu'un ne me soupçonnait-il pas d'être complice de l'incendie? que sera-ce donc, me dis-je, quand on aura le droit de m'accuser d'avoir profité durant huit jours des produits du vol de Perrin?

» Voilà à quelles tristes pensées je m'abandonnais, et ma tête déménagea tout à fait; bref, je n'étais plus un homme. Mais aussi n'y avait-il pas de quoi perdre la raison, je vous le demande? je me voyais, d'un seul coup, ruiné et poursuivi pour le crime dont mon associé s'était rendu coupable! Rien que pour la moitié de ce malheur je me serais défait de la vie, comment aurais-je voulu survivre à la double perte de ma fortune et de mon honneur!

» Nous autres marchands voyageurs, qui sommes exposés à passer la nuit par de mauvais chemins, nous ne nous mettons jamais en route

sans avoir des armes sur nous. Dans mon premier moment de délire, je pris le pistolet qui faisait ma sauvegarde sur les grandes routes, et je le chargeai; puis, dans ma rage de désespoir, me croyant déjà sous la main des gendarmes vis-à-vis des juges, à deux pas du bourreau, j'allais me faire sauter la cervelle, mais, là, sans rémission; car je m'étais condamné irrévocablement. Rien donc ne pouvait plus me sauver, lorsque du bas de l'escalier j'entendis monter le bruit des rires et des battements de mains.

» Ces rires, c'étaient ceux d'un enfant; celle qui battait des mains, c'était Marie-Georges qui s'amusait aux exercices d'un chien de basse-cour qu'on faisait sauter à travers un cerceau.

» Le canon du pistolet était déjà posé sur mon oreille, mon doigt pressait la détente, un mouvement de plus, et c'était fait de moi. Je dois ajouter que c'en était fait aussi de ma réputation, car n'aurait-on pas pensé que c'était aux conseils du remords que j'avais cédé en me défaisant de la vie ?

» Mais je vous le dis, le bruit des rires de la petite sœur arriva jusqu'à moi ; alors les conséquences de la mauvaise action que j'allais commettre se présentèrent à mon esprit : je pensai à cette pauvre enfant que j'allais laisser seule et si loin de Paris, je pensai aussi que le serment que nous avions fait au lit de mort de notre mère ne serait pas accompli si je laissais dire après moi :

« — Marie-Georges est la sœur d'un brigand » qui s'est tué pour échapper à la justice. »

« Effrayé pour lors de ma coupable faiblesse, je reposai l'arme sur la table, la raison me revint, je me levai, je courus au-devant de la petite sœur qui montait, je la pris dans mes bras et je lui baisai les mains, le front, les yeux, puis je pleurai comme un enfant, si bien qu'elle me crut fou et qu'elle pleura aussi.

» Oh ! non, je n'étais plus fou ; j'avais bien recouvré toute ma présence d'esprit, au contraire, et la preuve, c'est que je descendis

aussitôt tenant encore Marie-Georges dans mes bras; puis comme je trouvai les gens de l'auberge réunis dans la grande salle, je leur avouai franchement et mon malheur, et le mensonge dont j'avais été la dupe durant huit jours.

» Les bruits qui venaient de se répandre touchant le crime de Perrin, car chacun ne parlait plus que de cela depuis la déposition des incendiés du vieux Mesnil, ces bruits, dis-je, firent aisément ajouter foi à mes paroles, si bien qu'au lieu d'accusateurs, je ne trouvai autour de moi que d'honnêtes gens tout préparés à me plaindre et à me consoler.

» J'en demeurerai là de mon histoire, nous dit Hubert, attendu que je voulais seulement vous faire savoir comment cette enfant que j'avais, ainsi que mes frères, promis de protéger, devint, sans qu'elle s'en doutât, le sauveur de ma vie et de mon honneur. La suite de l'événement n'intéresse plus que moi seul; qu'il vous suffise donc d'apprendre que je m'empressai de faire chercher le propriétaire de la voiture, et que je n'eus pas

grand'peine à le rencontrer; car, s'étant mis en quête de son voleur, il avait fini par suivre nos traces, de sorte que lorsque nous nous trouvâmes face à face, lui et moi, nous allions l'un au-devant de l'autre.

» La lettre de Perrin, que je lui montrai, la franchise de mes aveux et les bons renseignements qu'on lui donna sur mon compte, ne lui laissèrent aucun doute sur mon innocence. Il reprit son bien, et je restai son débiteur pour ce qu'il y avait eu de vendu de ses marchandises.

» Eh bien, ajouta-t-il pour terminer, si je m'étais tué, comme cela me serait infailliblement arrivé sans ma petite compagne de voyage, dont le rire enfantin retint le mouvement de mon doigt prêt à faire feu, si je m'étais tué, mes amis, tout le monde, et vous-mêmes peut-être, auriez dit : C'est un malhonnête homme de moins! Grâce à Marie-Georges, je surmontai la faiblesse qui me poussait au suicide. J'en fus, il est vrai, pour la perte d'une centaine d'écus, non compris celle de mon magasin am-

bulant; mais chacun me félicita sur mon courage, et je trouvai du crédit chez tous les fabricants où je me fournissais d'habitude. Au bout de six mois, le mal était déjà à peu près réparé, un an après je n'y pensais plus; car je ne devais une obole à personne. De plus, je dois vous dire que j'avais, par suite de mon accident et de la fuite de Perrin, conquis je ne sais combien de pratiques à Abbeville et aux environs, ce qui ne m'engagea pas cependant à y retourner par la suite, vu qu'on ne m'ôtera jamais de l'idée qu'il y a des pays qui portent malheur. »

Nous prîmes occasion de cette histoire pour forcer Jean-Baptiste lui-même à avouer que de toutes les pertes auxquelles le mauvais sort nous condamne, celles qui ne détruisent que notre fortune sont les plus faciles à oublier, et que c'est duperie de prendre trop à cœur une gêne qui peut-être ne sera que passagère; car savons-nous jamais ce que la fortune nous garde pour le lendemain?

Nous eûmes le bonheur de voir notre ami abonder dans ce sens; car il ne fut pas le dernier à nous dire :

— Eh sans doute, tout peut se réparer avec le temps, ou bien ce qui ne se répare pas s'oublie. En fait de pertes, il n'y a vraiment de regrettables que celles des objets de nos affections, encore n'a-t-on pas longtemps à les pleurer, car on en meurt.

Marie-Georges, qui venait de nous fournir cette nouvelle occasion de sonder le cœur de Jean-Baptiste, et de nous assurer des progrès qu'il faisait vers les idées consolantes, fut remerciée par nous comme elle l'avait été déjà par Hubert, qui la nommait sa providence.

— Fort bien, nous répondit-elle en souriant, je suis un bon ange, une providence pour la famille; mon Dieu! puisque vous le voulez absolument, je ne vous contrarierai pas; mais vous avouerez du moins que mon rôle est facile à remplir; car de cette façon-là on pourrait tous les

jours sauver la vie à quelqu'un sans en avoir plus de mérite.

— C'est-à-dire, petite sœur, interrompit Valentin, qui avait grande démangeaison de prendre la parole, que c'est déjà beaucoup que d'empêcher un homme d'être tout à fait une dupe ou un scélérat; sans toi, Hubert finissait par s'incorporer dans la première catégorie, et moi qui vous parle, je tombais de plein droit dans la seconde : écoutez plutôt si ça n'est pas la vérité pure.

Et, sans plus de préparation, l'ex-dragon entama son récit :

XX.

Deux autres Episodes.

« Dans le temps que nous étions occupés à pacifier la Vendée à coups de canon et de baïonnette, il arrivait souvent que le mot d'ordre était : — Pas de prisonniers ! — Alors il n'y avait plus de rémission à espérer. Autant d'ennemis vaincus, autant d'âmes envoyées au ciel sans confession. C'était cruel, je ne dis pas le contraire ;

mais la consigne le voulait ainsi, et quelquefois nous obéissions avec d'autant plus de rigueur qu'il s'agissait alors d'exercer de justes représailles contre ceux qui ne se faisaient pas scrupule d'assassiner les nôtres, au lieu de se battre bravement contre eux, comme ça doit se pratiquer entre honnêtes gens qui ne voient pas de la même couleur.

» Il arriva qu'un jour une bande de chouans, ayant rencontré un convoi de nos blessés, en fit une effroyable boucherie. Le général Travot, après avoir si souvent donné des preuves de modération qui en faisaient même fumer le soldat, prit la chose si bien au sérieux, qu'il nous ordonna de tout mettre à feu et à sang. Nous n'attendions que la permission pour tomber avec le fer, avec la flamme sur les confrères de ceux qui, la veille, avaient lâchement massacré nos camarades.

—Rends-toi ou je te tue, si tu ne te rends pas tu es mort! — Telle était la seule alternative que nous laissions à nos ennemis, qui nous

rendaient bien la pareille : c'est vous dire que de part et d'autre on ne se battait pas simplement qu'en amateur. Il se faisait de notre côté et de celui des chouans des parties de coups de sabre à faire rentrer sous terre le diable Légion lui-même. C'était pis qu'une épidémie de petite vérole pour défigurer les gens, à ne parler encore que des balafres et des estafilades que le tranchant de nos lames leur gravait sur la face.

» Nous allions, tambour battant, de village en village, et partout où nous passions pas un être vivant ne restait debout, pas un mur qui ne fût démoli quand nous avions mis le pied dans une maison. Femmes, enfants, vieillards, toits de chaume ou de lattes, tout flambait, tout tombait ; c'était, en vérité, comme une malédiction du ciel. A mesure que nous en abattions, nous sentions naître en nous le désir d'en abattre davantage ; car il en est, je crois, du sang comme de l'or, plus on s'en abreuve et plus on en a soif, ce qui me donne à penser

que chez l'avare il y a quelque chose de la bête féroce. Quant au soldat, on est convenu de dire qu'il fait un noble métier; *motus* là-dessus : il ne faut décourager personne.

» Un soir de ce rude temps de massacre, comme nous revenions, par petits détachements, de faire une expédition du genre de celles dont je vous parle, il se trouva que le chemin qu'avait pris notre brigadier Dubois nous conduisit devant quelques pans de mur qui semblaient nous narguer, tant ils se tenaient ferme sur leur pied, au milieu des ruines que nous avions faites le matin.

— Tiens! tiens! dit notre brigadier, en voilà qui n'ont pas voulu descendre la garde comme les autres, à ce qu'il paraît; il faut achever la besogne, camarades, d'abord pour que les chouans n'aient pas le droit de dire que nous laissons l'ouvrage incomplet; et puis, parce qu'il n'y a rien de traître comme ces restes de murailles qui peuvent servir de retranchement et de meurtrières à nos ennemis.

» Cela dit, et l'avis ayant été généralement goûté, nous nous mîmes aussitôt à attaquer de front la difficulté à grands coups de crosse de fusil. Une pierre n'était pas plus tôt tombée qu'une autre la suivait; nous faisions des gravois en veux-tu en voilà! Le mur s'ébranla tout entier, encore une secousse et la démolition allait être générale. Tout à coup des cris retentissent derrière ce reste de cloison de pierre; nous laissons là notre besogne pour tourner vivement la position : que voyons nous? là, un vieux chouan brisé par le grand âge, et de plus si grièvement blessé, qu'il n'aurait pas pu se tenir debout, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir à côté de lui sa carabine, sans doute à l'effet de saluer d'une balle de calibre le *bleu* qui se serait égaré de ce côté-là. Auprès du vieux brigand, il y avait une femme, deux jeunes filles et un petit enfant qui se jetèrent à nos genoux en nous criant grâce, quand elles nous virent approcher.

» Ah! bien oui! elles prenaient bien leur

temps, et connaissaient joliment leur monde pour espérer en notre pitié. Le brigadier qui nous commandait, notre farceur de Dubois, s'arrangea la mine terrible qui lui allait si drôlement, et, avec un ton plus risible encore, il dit aux suppliantes :

» — Ma foi, mes petits amours, je suis bien fâché pour vous de la rencontre ; mais vous n'ignorez pas que votre pain est cuit ; ainsi, vous auriez beau faire des façons, il faudra y passer : c'est notre système politique qui veut ça.

» Les malheureuses femmes se tordaient les mains de désespoir ; les enfants criaient, que c'en était assourdissant ; quant au vieux chouan, à qui nous avions ôté son fusil, il essaya de se lever, mais il retomba sur la terre ; cela se conçoit : le pauvre brave homme avait les deux jambes cassées.

— Ne vous dérangez pas, mon ancien, restez

assis, ajouta ce diable de Dubois, et à nous autres il cria : — Front! apprêtez armes!

Encore une seconde, et il allait commander de faire feu, et nous aurions obéi comme c'est dans l'ordre, quand l'une des deux jeunes filles qui étaient à genoux se releva ; puis, au risque de se faire cribler par les balles, elle vint droit devant nous avec la toute petite dans ses bras, et nous dit, d'un ton si résolu qu'il arrêta le commandement sur les lèvres du brigadier :

» — Tuez-nous donc si vous le voulez, mais, pour l'amour de Dieu! épargnez ma petite sœur Marie.

» Marie, entendez-vous bien, tel est le nom qu'elle prononça, et, comme si c'eût été un fait exprès, c'est moi qu'elle regardait en parlant de la sorte, c'est à moi surtout qu'elle tendait l'enfant. Il est vrai de dire que je l'encourageais peut-être bien un peu ; car, sans le vouloir, je sentais que mon cœur et mes bras allaient au-devant des siens. Ah, dame! c'est que moi aussi

j'avais une sœur qui s'appelait Marie, et je me souvenais d'elle alors. Il me sembla que c'était ma sœur elle-même qui invoquait ma pitié en faveur de la petite brigande. D'ailleurs celle que la courageuse jeune fille recommandait ainsi à notre pitié était de l'âge, à peu près, de l'enfant que notre mère nous avait léguée. Et puis, vous le dirai-je, par une singularité qui devait tenir à mon subit attendrissement, je crus retrouver, dans les traits et dans le son de voix de la Vendéenne de six à sept ans, les traits et la voix de notre Marie-Georges. Cette illusion, qui détermina en moi un mouvement d'humanité dont je ne me serais pas cru capable, je ne l'aurais pas eue sans doute un autre jour : il fallait que le danger fût pressant pour que la ressemblance me parût si frappante ; quoi qu'il en soit, je vous jure que dans ce moment-là la petite brigande ressemblait furieusement bien à notre sœur. Ce fut heureux pour elle, car alors l'arme me tomba des mains, je pris l'enfant des bras de la jeune fille et j'allai droit au brigadier Dubois, qui, pour nous donner l'exem-

ple, ajustait déjà le vieux chouan. Je détournai le coup et la balle siffla dans l'espace.

» — Non! lui dis-je, tu ne me forceras pas à voir tuer devant moi ceux qui viennent d'invoquer le nom de ma sœur. Je n'ai jamais reculé, tu le sais, quand on a demandé des hommes de bonne volonté. Comme je t'ai suivi hier, je te suivrai demain et tous les jours jusqu'à ce que je tombe en route à force de fatigues ou de blessures; mais pour aujourd'hui en voilà assez; je renoncerais plutôt au métier que de commettre un pareil crime. Non! repris-je encore, tu n'auras pas le cœur de nous commander de faire feu; et, si tu le commandes, eh bien! mordieu! nous n'obéirons pas!

» — Parbleu! me dit le brigadier tout surpris de ma rébellion, tu nous la donnes belle! est-ce toi, ou moi qui commande ici?

» — Ni l'un ni l'autre, répliquai-je. C'est Marie-Georges, ma sœur, ou plutôt c'est l'humanité qui me parle en son nom; et comme après

tout je ne me suis pas engagé pour faire un métier de boucher, le premier qui touche à ces braves gens-là aura affaire à moi.

» Puis je fis volte-face au détachement, ni plus ni moins que si je passais à l'ennemi.

» Mon Dubois n'en grogna que plus fort. Mais, moi, sans m'embarrasser de ses jurons et de ses menaces, j'allai d'un camarade à l'autre, portant la petite Marie dans mes bras, et je leur dis... ma foi, je ne sais plus ce que je leur dis, mais il faut croire que je ne parlais pas trop mal, car les plus dur-à-cuire, ceux qui avaient le cœur le mieux plastronné contre les effets de la sensibilité, se rangèrent de mon parti, de sorte que le brigadier eut beau pester, donner son âme au diable, nous envoyer ailleurs, et, finalement, nous reprocher d'être de mauvais soldats, il ne finit pas moins par céder à nos prières, si bien que non-seulement la petite Marie, mais encore toute la sainte famille de chouans eut la vie sauve.

» Nous avions repris notre route, chargés des bénédictions de ceux qui avaient vu de si près la mort, et nous entendions encore de loin leurs actions de grâces, ce qui n'empêchait pas le brigadier Dubois de marmotter entre ses dents certaines paroles qui nous promettaient un rapport peu favorable à notre arrivée au quartier, lorsque à cent pas environ du pan de mur où nous avions failli faire une si mauvaise action, nous entendîmes courir derrière nous.

» — Voilà les brigands, nous dit Dubois en arrêtant son cheval. Attention, et tenez-vous prêts à les recevoir ! car ceux-là ne sont pas assez bêtes pour faire grâce aux bleus qui leur tombent sous la main. Je vous dis que le scrupule de Valentin nous portera malheur.

» Il n'avait pas fini de parler que le bruit des pas se rapprocha ; mais au lieu de la bande de chouans dont le brigadier nous avait menacés, nous ne vîmes venir à nous que la jeune fille qui, tout à l'heure, avait recommandé avec

tant de courage sa petite sœur Marie à ma protection.

» — Qu'est-ce que tu as encore à réclamer? lui demanda Dubois en la regardant du plus mauvais œil.

» — Je viens vous dire, répondit-elle, qu'il faut que vous preniez un autre chemin; car si vous continuez à suivre celui-là, vous n'irez pas loin devant vous : au premier détour vous rencontrerez des gens qui sauront bien vous empêcher de retourner d'où vous êtes venus.

» — J'entends, il y a des oiseaux à dénicher de ce côté-là : bien obligé, brigande, repartit cet enragé de Dubois, qui ne demandait qu'à se battre, et il nous cria : En avant, les amis!

» Il allait s'élancer au galop, et cette fois nous étions bien disposés à lui obéir, quand la Vendéenne revint à la charge et l'arrêta de nouveau :

» — Écoutez donc, lui dit-elle encore, vous allez vous faire tuer, je vous le jure sur mon

salut ! Si vous tombez entre les mains de ceux qui guettent les bleus dans le petit bois de Saint-Gélin, vous n'en réchapperez pas. Vous n'êtes que huit, vous autres, et eux, ils sont là plus de soixante !

» Tout braves que nous étions, ceci nous donna cependant à réfléchir : s'il n'avait été question que d'avoir affaire à une soixantaine de chouans, vus de front et rangés en bataille, nous aurions pu encore accepter la partie ; mais dans ce pays de haies et de broussailles, où la guerre ne se pratique qu'à cache-cache et où chaque buisson fait feu, la prudence exige qu'on y regarde à deux fois avant de prendre tel ou tel chemin. Mais, à propos de chemin, le brigadier, qui n'avait pas grande confiance dans notre donneuse d'avertissements, lui demanda cependant :

» — Eh bien ! en connais-tu un meilleur que celui-là ?

» — Oh ! sans doute! je n'ai couru après vous que pour vous l'indiquer.

» — Vraiment! et qui nous prouve qu'au contraire nous ne suivons pas la bonne route, et que c'est toi qui veux nous faire tomber dans un piége?

» La Vendéenne regarda Dubois d'un air en même temps fier et surpris, comme si elle ne comprenait pas qu'on pût la supposer capable d'une trahison.

» — Excusez! repartit le brigadier, déconcerté par le coup d'œil de la jeune fille, il paraît qu'il faut prendre des gants pour lui parler, à la brigande; c'est dommage que la république ne nous en fournisse pas, autrement je m'empresserais de les mettre à son intention.

» Celle-ci ne parut pas faire attention au ton goguenard et même un peu grossier de la vieille moustache; mais, regardant du côté du bois avec inquiétude, comme si elle craignait pour nous une fâcheuse surprise, elle ajouta :

» — Pourtant, si je me fais fort de vous

conduire moi-même par le chemin le plus sûr, me croirez-vous?

» Et, comme Dubois hésitait encore, la brave enfant nous dit de nouveau :

» — Eh bien! voulez-vous que j'aille prendre ma petite sœur Marie dans mes bras, et que je marche avec elle devant vous?

» — Non! non! m'écriai-je, c'est inutile, cette jolie fille-là ne peut pas nous tromper; allons, va, mon enfant, avec toi nous devons être en sûreté!

» Elle se mit en route, et nous la suivîmes. Pour surcroît de précaution, le défiant brigadier se tenait à deux pas derrière elle, la pointe du sabre en avant, et prêt à la larder impitoyablement au moindre mouvement équivoque, car il croyait toujours à une trahison de la part de la courageuse Vendéenne. Il ne la quittait pas des yeux, s'imaginant que d'un moment à l'autre elle allait donner aux siens le signal at-

tendu pour tomber sur nous. C'est ainsi que, deux heures durant, elle nous guida, nous disant ici : — Faites silence! — Plus loin : — Hâtez le pas! — Et toujours, dès qu'elle tournait les yeux de notre côté, elle voyait cette pointe de sabre qui ne cessait de la menacer.

» Il était tard; mais la lune éclairait la campagne.

» Ainsi guidés par la Vendéenne, nous passâmes par des chemins étroits et tortueux, souvent brusquement interrompus par des ruisseaux assez profonds pour que l'eau montât jusqu'à mi-jambes de nos chevaux. La jeune fille ne s'arrêtait devant aucun obstacle : fallait-il gravir une montée, elle le faisait vite, et d'un pied si ferme, que là où nos montures trébuchaient à chaque pas, elle avançait toujours. Puis, continuant sa route comme si elle eût marché dans l'allée droite et sablée d'un parc, s'agissait-il de traverser un ravin, elle était déjà de l'autre côté que nous nous demandions encore si nous devions nous y engager sans autre répondant que

le bon exemple que cette brave jeune fille nous donnait.

» Enfin le chemin s'aplanit, et alors nous nous trouvâmes dans une grande plaine que nous reconnûmes facilement, car elle servait de limite au village où notre quartier-général était établi.

» — Vous voilà chez vous, nous dit-elle quand elle eut gagné avec nous l'extrémité de la plaine qui attenait à notre cantonnement. Je n'ai plus, ajouta la jolie enfant, qu'à m'en retourner auprès de ceux qui m'attendent; allez, que Dieu vous conduise; mais qu'il ne vous ramène pas dans nos closeries!

» Comme de juste, nous remerciâmes notre guide, et Dubois, qui ne perdait jamais la carte, comme on dit, se pencha vers elle pour l'embrasser. Il aurait fallu voir comme elle le repoussa fièrement!

» — Mais, diable de fille que vous êtes! lui demanda le farceur de brigadier, il n'y aura

donc pas moyen de vous faire accepter quelque chose?

» — Vous ne me devez rien , répondit-elle : ne m'avez-vous pas laissé ma petite sœur Marie?

» Alors elle nous quitta et prit sa course dans la plaine.

» Nous nous étions retournés pour la regarder encore de loin , là-bas où elle s'en allait, ce qui était d'autant plus facile, qu'un magnifique clair de lune rendait tout visible, même à une grande distance. Cependant la jeune fille s'effaçait peu à peu comme une ombre dans l'éloignement, et nous allions la perdre de vue, quand tout à coup nous aperçûmes, à l'extrémité de la plaine, une lueur rapide, puis un cri se fit entendre, et en même temps la détonation d'une arme à feu retentit à nos oreilles; l'ombre s'arrêta, puis elle disparut.

» Faut-il vous dire que, sans nous consulter, nous galopâmes, d'un commun accord, dans la

direction du coup de feu? De sourds gémissements nous dirigèrent du côté de la victime. Là nous mîmes pied à terre. C'était elle, mes amis! c'était la pauvre enfant, qui venait de payer cher le service qu'elle nous avait rendu. Nous comprîmes, au peu de paroles qu'elle put articuler, qu'un homme isolé et caché derrière quelques broussailles, un lâche, enfin, qui n'avait pas osé l'attaquer quand il nous rencontra avec elle, l'avait attendue au retour, pour la punir de ce qu'elle venait de servir de guide à des bleus.

» Deux ou trois des nôtres se mirent à la poursuite de l'assassin ; chacun de nous envoya une balle dans une direction opposée; mais ce furent et des peines et de la poudre perdues : le scélérat devait être déjà bien loin. Nous ne songeâmes plus qu'à notre blessée.

» Comme l'endroit n'était pas favorable pour lui donner les secours que son état exigeait, nous essayâmes de la transporter à bras jusqu'au village dont nous voyions poindre le clocher au

bout de la plaine ; mais, après quelques pas, la pauvre enfant nous dit :

» — Laissez-moi là, et allez me chercher un confesseur ; car je sens bien que c'est fini !

» Un confesseur? c'était embarrassant, attendu qu'il n'en fleurissait guère là où nous établissions nos quartiers. Nous engageâmes la courageuse jeune fille à se laisser porter jusqu'à destination, en lui assurant que les soins de notre chirurgien major étaient pour elle ce qu'il y avait de plus sûr et de plus pressé.

» Elle se résigna encore une fois à subir les souffrances aiguës que ce moyen de transport lui causait, et nous la reprîmes le plus doucement possible. Je dois avouer que le brigadier ne fut pas un de ceux qui compatirent le moins au sort de la jeune fille. Pourtant il était dit que nous n'arriverions pas jusqu'au village avec notre intéressante blessée ; à quelques pas plus loin il fallut faire halte de nouveau, car elle nous dit :

» — Assez ! assez ! c'est trop souffrir ! je ne peux pas en endurer davantage; laissez-moi là, mon Dieu, j'aime mieux mourir !

» Nous la couchâmes sur la terre, car nous vîmes bien qu'il n'y avait plus de ressource, et ce qu'il nous restait de mieux à faire, c'était de lui permettre de finir en repos. Si c'eût été un homme, un camarade, nous lui aurions rendu le service de l'achever d'un coup de pistolet; mais une belle jeune fille, oh ! non, ça ne se pouvait pas !

» Quand elle fut posée ainsi que je vous l'ai dit, je me mis à genoux derrière elle pour lui soutenir la tête dans mes mains ; elle croisa les siennes sur sa poitrine, nous regarda tour à tour, et nous remercia encore de ce que nous avions épargné sa petite sœur Marie, après quoi elle soupira.

» — Je n'aurai donc jamais dix-huit ans ! murmura-t-elle avec un accent de regret.

» Puis, comme elle sentait la mort venir, elle dit en se recueillant :

« — Mon Dieu ! je vous donne mon cœur, prenez-le s'il vous plaît !

» A ces premiers mots de la prière que nous savons tous, si peu chrétiens que nous soyons, mon sacripant de Dubois, qui s'était penché, ainsi que les autres camarades, vers l'agonisante, se releva soudain, et, après qu'il eut passé la main sur ses yeux, il dit à ses hommes d'une voix sombre, mais ferme cependant :

» — Attention au commandement : arme au pied ! portez arme ! présentez arme !

» Et le mouvement fut exécuté, comme il avait été commandé, avec douleur, avec respect. C'était triste ; mais, vrai, c'était beau à voir, comme elle mourait saintement, la brave fille ! et comme ils sourcillaient en la regardant mourir, ces vieux enfants de la république, qui croyaient avoir désappris à pleurer !

» Le bruit des fusils qui résonnèrent en même temps troubla seul notre religieux silence. La pauvre enfant était si bas qu'elle ne put pas même achever sa prière ; elle expira avec le regret de ne pas avoir auprès d'elle un confesseur pour la bénir à son dernier moment ; mais je me plais à croire, moi, que les honneurs militaires qu'elle reçut lui ont tenu lieu d'absolution. »

Valentin fit une pause ; car le souvenir de ce malheureux événement l'avait attendri au point qu'il eut quelque peine à prononcer les derniers mots de son récit. Nous n'étions pas moins émus que lui.

« Voilà ce que c'est que d'être une brave fille, reprit-il après un moment de silence, on laisse de soi une mémoire qui va frapper droit au cœur des bonnes gens, à chaque fois que le nom qu'on a porté revient dans la conversation. Mais, à propos de nom, je ne saurai pourtant

jamais celui de la courageuse enfant dont je viens de parler, et c'est malheureux, car, ce nom-là, j'aurais voulu le donner au premier bambin que je tiendrai sur les fonts de baptême; il me semble que ça doit porter bonheur de se nommer comme elle.

» Pour en finir, poursuivit l'ex-soldat de la république, quand nous eûmes perdu tout espoir de rappeler à la vie la jeune Vendéenne, nous nous mîmes à fouiller la terre avec nos sabres, avec nos fusils, et nous la couchâmes respectueusement dans ce dernier lit que nous venions de creuser pour elle. J'eus soin de lui couvrir le visage avec son tablier de toile pour préserver du sable sa jolie bouche et ses beaux yeux. Un rien de temps nous suffit pour combler la fosse que nous avions ouverte; puis nous reprîmes décidément le chemin du quartier.

» L'heure de l'appel avait sonné depuis longtemps quand nous arrivâmes; aussi ne comptait-on plus nous revoir; nous étions déjà classés parmi les défunts, c'était tout simple: les

expéditions du genre de celle que nous venions d'entreprendre étaient diantrement meurtrières!

» On eut du plaisir à nous revoir, parce que, après tout, nous étions de bons vivants. Le brigadier s'empressa de raconter notre aventure, et termina en disant :

» — C'est pourtant grâce à l'insubordination de Valentin que nous sommes encore de ce monde : s'il m'avait obéi quand j'ai commandé le feu sur ce vieux chouan et sur les autres brigandes qui s'étaient réfugiés derrière le pan de mur, nous passions par le bois de Saint-Gelin, d'où nous ne serions pas sortis. Comme il mérite une nuit de salle de police pour sa rébellion, il va s'y rendre sur-le-champ ; mais ça n'empêchera pas que nous lui devions la vie.

» Tout en me rendant justice, mon brigadier ne se gênait guère pour me condamner ; il est vrai que la discipline voulait absolument que je fusse puni. Vous vous récrierez là-dessus ; vous avez tort ! Si le soldat a des armes c'est pour s'en servir quand le chef lui dit : frappe ! ou

bien, tire! autrement, si on lui laissait la liberté de faire des observations, il n'y aurait plus d'ensemble dans les charges de cavalerie ou dans les feux de peloton, et, sans compter que ça pourrait compromettre le sort de tout un régiment, ça nuirait à la beauté des manœuvres.

» Je me rendis, sans réclamer, à la salle de police; mais au moment où je fermais la porte sur moi, j'entendis encore le Dubois qui me disait:

» — Bonne nuit! dors bien, camarade, tu en as le droit, car tu as conservé aujourd'hui huit braves au régiment.

» Possible que j'y étais pour quelque chose, nous dit encore Valentin; mais il n'est pas moins vrai que le premier auteur de tout ça c'est d'abord Marie-Georges. »

Celle-ci le regarda avec surprise.

« Il n'y a pas de doute! reprit-il; s'il y a eu quelque chose de bon dans ma conduite,

c'est à elle que l'honneur en doit revenir ; car sans le souvenir de la petite sœur, il en aurait été du vieux chouan, de la petite Marie et des pauvres femmes comme de tant d'autres qui nous avaient en vain crié grâce. Ainsi, voilà ce que c'est, mademoiselle notre sœur, ajouta Valentin en regardant la jolie brune : que vous soyez bien loin ou tout près de nous, c'est toujours à vous que nous devons le bonheur qui nous arrive, et la preuve, c'est que pendant que vous étiez à Paris, en train de jouer aux chiffons ou à la poupée avec Jeannette, vous sauviez là-bas une quinzaine de personnes, y compris les camarades qui ne s'en doutaient pas plus que vous. »

— Eh bien, oui, dit-elle ; mais mon pouvoir n'a pas été jusqu'à rendre une sœur à l'autre Marie.

— C'est vrai, repartit Valentin, voilà comme il manque toujours quelque chose à notre satisfaction ; mais aussi avouons que la brave en-

fant a eu une belle mort; et puis il ne faut pas être trop ambitieux.

— A qui le dis-tu? reprit Joseph en s'empressant de couper court aux réflexions que l'histoire de Valentin pouvait nous suggérer; car il avait hâte d'entamer son récit. Quant à moi, ajouta-t-il, peu s'en est fallu que je ne dusse à mon désir de faire fortune le chagrin de vous obliger trop tôt à porter mon deuil. Heureusement qu'il n'en fut rien, et cela, encore, parce qu'il y a ici une petite sœur qui nous rend à la raison lorsque nous sommes prêts à la perdre. Je puis, aussi bien que mes frères, en fournir la preuve, si toutefois vous le permettez.

— Parlez, monsieur Joseph, parlez, lui dîmes-nous alors.

Comme il n'attendait que cela pour commencer, il ne se fit pas prier davantage.

« J'étais encore chez mon ancien procureur au Châtelet, qui, sous le nom d'homme de loi, continuait à embrouiller, à son profit, les affaires

contentieuses de sa clientèle. Bien qu'il ne me rétribuât pas fort largement, et que sa table fût toujours maigrement servie, je supportais sans me plaindre une situation qui, après tout, pouvait sembler assez tolérable à quiconque était comme moi sobre et travailleur. L'habitude avait réglé mon appétit sur cette espèce de demi-jeûne perpétuel, régime ordinaire de la maison, et, de forcée qu'elle avait été d'abord pour moi, l'existence laborieuse qu'on m'imposait m'était devenue, non plus une fatigue, mais un besoin. N'ayant aucune idée d'un sort meilleur que celui-là, car tous mes frères avaient de plus rudes métiers que le mien, je bornais mon ambition à vieillir dans la cléricature, attendu qu'il ne m'était pas permis de supposer que je pusse jamais succéder à mon patron.

» Un jour celui-ci me fit appeler pour causer avec moi ; ceci me surprit un peu, car il m'avait chargé, le matin même, d'un travail si pressé que je ne devais pas perdre une seule minute si je voulais l'avoir fini en temps utile.

» Néanmoins, je me rendis à ses ordres.

» Il m'accueillit d'un air enjoué, ce qui était contraire à nos rapports accoutumés; ensuite mon vieux procureur me dit d'avancer le fauteuil à clous dorés et de m'y asseoir, faveur qu'il n'accordait qu'à des clients d'une certaine distinction.

» Comme il ne s'était jamais montré fort cérémonieux avec moi, et qu'il était loin même de se piquer d'urbanité envers ceux qu'il regardait comme des inférieurs, j'eus lieu de m'étonner de sa politesse inusitée; aussi regardai-je de part et d'autre dans le cabinet, pensant qu'il s'y trouvait quelque étranger que je n'avais pas aperçu en entrant.

» Non, nous étions seuls, et c'est bien à moi qu'il s'était adressé.

» — Mettez-vous là, me dit-il encore, il vaut toujours mieux être assis que debout quand il s'agit de causer d'affaires sérieuses.

» Celles que d'ordinaire nous traitions ensemble n'étaient pas d'une nature très-gaie, tant s'en faut ; or, ce qu'il venait d'ajouter ne diminua rien de la surprise que sa persistance à me faire asseoir dans le grand fauteuil m'avait causée. Me forcer à prendre place sur le siége d'honneur ? moi, humble clerc ! moi, que chaque soir mon patron contraignait, par mesure de respect, à demeurer debout devant lui durant des heures entières, tandis qu'il m'expliquait le travail du lendemain ! Je crus que je rêvais !

» Cependant, comme il me l'avait ordonné pour la troisième fois, je me décidai à me plonger dans le grand fauteuil, et j'attendis avec curiosité qu'il voulût bien me faire connaître le motif d'un si étrange bouleversement des usages de la maison.

» — J'ai le plaisir, mon cher Joseph, de vous annoncer que votre fortune est faite, reprit mon vieux procureur quand il me vit placé près de lui comme il le voulait.

» Ceci m'expliqua bien l'honorable distinction dont j'étais l'objet ; mais en même temps les paroles de mon patron me jetèrent dans une grande inquiétude. Il n'en pouvait pas être autrement : l'homme est de sa nature un animal si craintif, que le premier effet d'un bonheur inespéré c'est l'étonnement de la peur : le rire ou les larmes ne viennent jamais qu'après la réflexion.

» — Ma fortune ! répétai-je en balbutiant ; eh, mon Dieu ! qui a donc pu vouloir me faire ma fortune ?

» — Qui ? parbleu, c'est moi ! répliqua l'ancien procureur au Châtelet.

» Cette réponse me rassura, ou plutôt me déconcerta un peu. Je connaissais trop bien le pèlerin pour ne pas me dire sur-le-champ que, puisque mon avenir ne dépendait que de sa générosité, celle-ci devait m'avoir fait si petite part que je m'étais beaucoup trop effrayé, ou, si vous l'aimez mieux, trop réjoui à l'avance.

» Et pourtant mon patron m'avait fait asseoir dans le fauteuil de cérémonie; il fallait donc qu'il y eut autre chose. Je m'y perdais!

» — Il est question pour vous, reprit-il, d'une affaire de trente et quelques mille livres de rentes.

» Je retombai dans ma première stupeur.

» — Mon ami, continua le vieux procureur, je vous fais l'honneur de croire que vous n'avez aucune amourette en tête; car ceci, tenez-vous-le pour dit, dérangerait nos combinaisons.

» Comme j'étais encore sous le coup de l'étonnement, il prit mon silence pour une réponse négative, et poursuivit :

» — Fort bien! pas d'amourettes, une bonne éducation, des manières, de la figure, vous voilà justement comme on souhaitait de vous trouver; donc, c'est une affaire arrangée; je vous marie!

» Me marier! c'est là où il en voulait venir. Quant à moi, la perspective d'une si brillante

fortune m'avait privé de l'usage de la parole, de sorte que je n'eus pas la force de lui demander quelle était la femme qu'il me destinait.

» Sans doute vous supposez qu'il s'agissait pour moi de quelque vieille fille, qui ne se trouvant pas encore assez défigurée pour se donner à Dieu, voulait passer par le mariage avant d'aller réclamer sa part de paradis ; mais non, telle n'était pas madame Alexandrine de La Vauchère, tant s'en faut !

» Issue d'une bonne famille de robe, veuve d'un avocat distingué, jeune encore, et douée d'une imposante beauté, la riche douairière, dont mon patron était le conseil, se sentit un beau jour si fatiguée des petites intrigues, des tracasseries incessantes que l'appât de sa fortune suscitait entre des parents intéressés, qu'elle prit le parti de les mettre d'accord en les accablant tous d'un même coup de sa vengeance. Persécutée par ceux-ci, qui voulaient la contraindre à un veuvage éternel, puis l'attirer chez eux et l'y fixer, afin de partager avec

elle l'usufruit de ses biens, sa vie durant, et s'assurer son héritage après sa mort ; persécutée par ceux-là, qui, pour contrarier les projets des premiers, lui présentaient tous les jours un nouvel aspirant à sa main, la belle veuve avait donc résolu de rompre complétement avec sa famille; pour cela, il lui suffisait de se marier à sa guise, c'est-à-dire contre le gré de tous ; une mésalliance devait mettre ses parents au désespoir. »

La belle veuve se décida à courir les risques d'une mésalliance, sinon sous le rapport de la position sociale, du moins sous celui de la fortune. Elle confia son dessein à mon vieux procureur, dont la première parole fut : — Épousez-moi ! — Madame de La Vauchère était trop polie pour lui répondre : — Vous êtes trop vieux ! mais elle lui dit : — Vous êtes trop riche ! en vous épousant je n'atteindrai pas le but où je vise ; il me faut un jeune homme pauvre, et que je puisse avoir l'air d'épouser par amour ; un jeune homme, enfin, qui me doive tout et que j'instituerai mon légataire universel dès le jour

même de notre mariage ; alors ma vengeance sera complète. — Épousez mon clerc, dit alors mon patron, car sous le rapport du manque de fortune vous ne pourriez trouver mieux : ce garçon n'a pas un denier d'espérance. Je ne sais si d'abord madame de La Vauchère accueillit favorablement cette proposition ; mais toujours est-il qu'elle finit par répondre : — Eh bien, soit! présentez-le-moi. — C'est une heure après la visite de la belle veuve que je fus appelé dans le cabinet de consultation, à l'effet de m'entendre dire que je n'avais plus qu'à me préparer pour la première entrevue.

» Lorsque j'eus appris à quelle brillante destinée j'étais réservé, et que le sang-froid m'eut permis de me familiariser avec l'idée d'un aussi beau mariage, je voulus témoigner ma reconnaissance à mon protecteur ; il me dit :

» — Nous réglerons cela plus tard ; il est bien entendu que je ne vous en tiens pas quitte avec un remerciement.

» Le soir du même jour, je fus présenté offi-

ciellement à madame de La Vauchère, que je connaissais déjà, mais comme une riche cliente peut être connue d'un pauvre clerc, que retient à distance respectueuse l'aspect doublement imposant de la fortune et de la beauté.

» Ne demandez pas si je fus timide jusqu'à la gaucherie durant cette première entrevue, qui devait décider de mon avenir. Mon vieux procureur semblait honteux de ma maladresse, et il me la reprochait des yeux à chaque instant. Cependant je crus m'apercevoir que je ne déplaisais pas, et j'eus raison de le croire; car au moment où nous prîmes congé de la belle veuve, elle me dit :

» — Monsieur Joseph, je vous autorise à revenir me rendre vos devoirs, seul, ou bien accompagné de maître Chardin; vous serez toujours reçu ici avec plaisir.

» Quand nous fûmes dehors, mon patron n'eut pas le courage de me gourmander sur ma maladresse : le succès m'avait absous.

» Savez-vous bien, mes amis, que je me rendais coupable d'une très-mauvaise action en faisant cette démarche auprès de madame La Vauchère, et que je lui laissai bien imprudemment concevoir une espérance qu'il ne dépendait pas de moi de réaliser ; car il y avait quelqu'un dans ce monde de qui, d'abord, je devais obtenir le consentement pour pouvoir me marier ensuite en toute sûreté de conscience. »

Quand nous entendîmes Joseph parler ainsi, nos yeux se tournèrent avec étonnement vers Marie-Georges ; car nous supposions que c'était d'elle qu'il voulait parler, et nous ne comprenions pas jusqu'à quel point l'aveu de la petite sœur pouvait être indispensable à l'union du jeune clerc et de la riche veuve, ni quel intérêt elle aurait eu à y mettre obstacle.

« Vous vous trompez, poursuivit Joseph qui devina notre pensée, il n'est pas question de Marie-Georges ; je veux parler d'une autre personne à qui j'avais dit vingt fois :

» Je n'aurai jamais d'autre femme que vous : attendez-moi, Cécile ; car, je le sens bien, nous sommes destinés l'un à l'autre.

» Cécile ! une charmante fille, je vous jure ; elle aussi était de bonne famille, famille d'honnêtes gens, veux-je dire, et, nous le savons, ce sont là les meilleures. Au temps où je vous parle, les parents de Cécile étaient pauvres par suite d'un malheur comme il y en a tant dans le commerce. »

Jean-Baptiste soupira ; nous regardâmes Joseph avec inquiétude ; il comprit la maladresse qu'il venait de faire, et se hâta de la réparer en ajoutant :

« Ils abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient à leurs créanciers, et se crurent à jamais ruinés ; c'était une erreur : ils venaient de se créer, par cet abandon, un fonds d'estime qui les aida à se refaire plus tard une fortune; mais c'était pour vous dire que, bien que ma Cécile ne fût qu'une

simple lingère, elle avait pu recevoir une éducation supérieure à celle que l'on donne aux filles des simples artisans. Je lui disais donc :

» — Cécile, vous ne pouvez être qu'à moi, comme je ne peux plus être qu'à vous : c'est le ciel qui veut que cela soit ainsi.

» Eh bien ! malgré cette belle promesse, malgré ce secret avertissement de notre prédestination, je n'avais pas hésité à me rendre chez la belle veuve.

» Parce qu'il s'agissait d'épouser trente mille livres de rente, il me semblait que je redevenais libre : l'importance de la dot diminuait à mes yeux celle du serment que j'avais fait à Cécile ; on eût dit que je ne m'étais engagé envers elle que sous condition et jusqu'à la concurrence de certaine somme.

» Oh ! certes, non, je n'avais plus droit de disposer de mon cœur et de ma main. Ma confiante amie comptait si bien sur moi, que plusieurs fois déjà elle avait résisté à la vo-

lonté de ses parents, qui voulaient absolument la contraindre à un autre mariage bien plus avantageux que celui qu'elle devait faire en m'épousant. Si l'honnête famille Arnaud pressait ainsi ma Cécile, ce n'était pas par intérêt personnel, mais pour assurer l'avenir de leur enfant; car ils ne soupçonnaient pas alors que la fortune dût leur sourire de nouveau. Mais elle disait :

» — Je me suis promise à Joseph Dugrand ; il refuserait une couronne pour se conserver à moi, je ne peux pas appartenir à un autre.

» Ainsi, vous le voyez, quand mon patron me demanda si je n'avais pas quelque amourette en tête, et qu'il interpréta négativement mon silence, j'aurais dû lui répondre :

» — Non, je n'ai pas d'amourettes, mais un amour sérieux qui me commande de repousser même l'offre d'un empire.

» Si je lui avais dit cela, il m'aurait traité de fou et d'imbécile, d'accord; et cependant je

n'aurais fait que mon devoir. Mais a-t-on la liberté de penser quand on est assis dans le grand fauteuil d'honneur et qu'on vous éblouit l'imagination avec un capital de six cent mille livres? Pour vous dire toute la vérité, je ne pensai à Cécile que lorsque je fus seul dans ma chambre, et que l'horloge voisine me rappela qu'il y avait plus d'une heure qu'elle m'attendait au rendez-vous que nous nous donnions tous les soirs.

» — Il est trop tard, elle sera partie, me dis-je, et je n'eus pas même la pensée d'aller m'en assurer.

» Le lendemain je voulus écrire à Cécile, prétexter un surcroît de travail, trouver une excuse, enfin, pour me faire pardonner mon absence de la veille ; mais le vieux procureur, qui prenait à cœur mon mariage, ne me laissa pas le loisir de tourner la lettre que mon amie attendait avec tant d'impatience. Le soir, c'est madame de La Vauchère, elle-même, qui nous invita à souper ; il fallut, de nouveau, manquer

au rendez-vous où Cécile alla, encore une fois, m'attendre en vain.

» Maintenant il n'y avait plus d'excuse à trouver : j'étais décidément le futur époux de la belle veuve ; elle-même m'avait hautement donné ce titre devant plusieurs convives qu'elle avait réunis tout exprès pour faire connaître publiquement et sa résolution de remariage et celui sur qui son choix était tombé. Elle ne perdait pas de temps, vous le voyez, ma jeune douairière. Maître Chardin, sans doute beaucoup trop prévenu en ma faveur, depuis qu'il me voyait possesseur, en espérance, de plus d'un demi-million ; prétendait que je devais un empressement si flatteur à l'impression favorable que j'avais produite sur le cœur de ma riche promise ; quant à moi, je crois plutôt qu'elle avait hâte de désespérer ses parents.

» Je ne dis pas cela par modestie, continua Joseph qui nous voyait sourire, je me rends justice, j'étais assez joli garçon pour faire des conquêtes : témoin ma gentille Cécile.

Mais la belle veuve avait pris un tel air de triomphe en me présentant aux membres de sa famille, qu'il me fut impossible de ne pas voir clairement qu'elle était bien plus sensible au plaisir de la vengeance que touché de la bonne mine du mari qu'elle se donnait.

» Qu'importe? elle était bien cette madame de La Vauchère ; si bien que mon ancien amour se refroidit complétement, et que j'entrevis sans effroi le moment où j'allais rompre avec la petite lingère. Mais comment pouvais-je espérer de lui faire comprendre qu'une séparation devenait indispensable entre nous, et que, cette séparation, je l'appelais de tous mes vœux, moi qui n'avais cessé de lui dire que mon bonheur était inséparable du sien?

» Cécile m'épargna le triste honneur de provoquer la rupture ; car le lendemain du second jour de ma trahison je reçus d'elle le billet suivant :

« Monsieur Joseph,

» Voilà deux jours que vous me faites attendre, et vous ne daignez me donner de vos » nouvelles : c'est bien mal ! Mais vous étiez si » peu inquiet de moi, que, me jugeant d'après » vous, il vous semblait inutile de me rassurer ; » vous dormiez en repos : donc rien ne devait » troubler mon sommeil.

» Pourtant, je vous croyais malade, et j'en » avais un chagrin mortel : vous ne l'êtes pas, » je ne pleure plus ; vous me trompez : je vous » plains.

» On m'a dit ; car il y a des gens qui n'ont » rien de plus pressé que d'apprendre aux au- » tres ce qui peut les affliger, on m'a dit que » vous étiez sur le point de conclure un beau » mariage.

» Faites, monsieur Joseph, je ne vous parle » plus du nôtre ! Si celui-là vous rend très- » riche, comme on me l'a assuré, tant mieux ! » je vous en félicite ; mais je n'envie pas votre

» sort ; car, en restant pauvre, j'ai du moins » la consolation de me dire : Il y avait un cœur » qui semblait compter sur le mien, je n'ai » abusé ni de sa confiance, ni de son amour. » Si ce mariage vous rend heureux, je m'en » voudrai peut-être davantage d'avoir pu vous » aimer ; mais que vous font les reproches que » je m'adresse, puisque vous ne vous en faites » aucun ?

» Soyez donc riche si vous le voulez, soyez » heureux si cela vous est possible ; quant à » moi, je ne vous estime plus assez pour désirer » même que vous me gardiez la plus petite place » dans votre souvenir.

« Cécile Arnaud. »

» Croiriez-vous que dans le premier moment j'eus l'impertinence de regarder cette lettre comme une injure ? je pris même la plume pour y répondre sur le ton de la colère et de l'indignation. Au lieu de remercier Cécile qui me rendait une parole que, tout à l'heure, j'aurais rachetée

au prix même d'une humiliation, je lui en voulus de son empressement à me dégager de mes serments, et la modération dont elle faisait preuve me parut une marque positive de son indifférence. J'allai enfin jusqu'à me dire :

» — Ce n'est pas moi qui ai rompu ; c'est elle qui n'attendait qu'un prétexte pour me donner mon congé.

» Ne vous y trompez pas, mon injustice tenait encore à mon amour ; je ne me l'avouais pas, et pourtant cela était ainsi ; je le compris bien plus tard, quand la belle veuve... Mais ne courons pas si vite dans les événements, et d'ailleurs il m'en reste si peu à vous raconter que le dénoûment n'est pas loin ; encore un pas, et j'y touche.

» Libre enfin de tout engagement, j'annonçai mon prochain mariage à mes frères, qui, je dois le dire, m'approuvèrent tous ; il n'y eut dans la famille qu'une seule opposition : ce fut celle de la belle-sœur Françoise. Elle me dit à propos de ma grande fortune à venir :

» — Si vous n'aviez donné aucune espérance à une autre, je vous dirais : C'est bien, mariez-vous comme vous l'entendrez, car, avec et sans dot, c'est toujours ce qu'un honnête garçon a de mieux à faire; mais il y a une pauvre fille qui a compté sur vous; et savez-vous bien, frère, que c'est un crime de tromper ! il est des cœurs courageux qui finissent par surmonter le malheur, mais il en est d'autres, aussi, qui meurent à la peine, et si votre première inclination avait un cœur comme celles-là ? »

La réflexion de Françoise ne fut pas perdue pour moi ; car tandis que Joseph continuait son récit, je levai les yeux sur Marie-Georges et Jeannette. La première me sourit encore avec tant de confiance, que je commençai à comprendre que, de ma part aussi, c'était un crime de ne pas désabuser l'autre, et je pris tout bas avec moi-même l'engagement de profiter de la première occasion favorable pour ne la pas laisser plus longtemps sur la dangereuse limite du doute et de l'espérance.

« Quelque chose que pût dire madame Réné, poursuivit Joseph, il était impossible de revenir sur le passé; d'ailleurs je cherchai à lui faire entendre que mes frères et notre enfant d'adoption ne pouvaient que gagner à mon mariage avec madame de La Vauchère. Elle ne parut pas fonder de grandes espérances sur mes promesses, et, pour la première fois de la vie, nous nous séparâmes assez en froid l'un avec l'autre.

» Je me rendis chez ma future moitié que je trouvai aussi belle que les jours précédents, mais qui me parut d'une humeur un peu moins agréable, sans doute parce que, à propos d'elle, je m'étais fâché avec notre bonne sœur. Elle ne me parla que du bonheur qu'elle éprouverait à jouir de la fureur de ses parents, le jour où nous signerions le contrat qui devait m'assurer sa fortune en cas de survivance; je voulus lui parler de ma famille si bonne, si bien unie, où chacun de nous était si peu envieux du bonheur de son frère, mais où le chagrin qui survenait à celui-ci ou à celui-là était une calamité pour tous les autres.

» C'est à peine si ma veuve m'écouta. Qu'importe? j'étais lancé! mais comme l'éloge que je faisais de mes parents menaçait de se prolonger, elle m'interrompit pour me faire sentir d'une façon passablement humiliante de quel état de pauvreté elle m'allait tirer, quelle gloire c'était pour moi de me voir élevé jusqu'à elle quand je ne pouvais espérer tout au plus que d'arriver à la médiocrité, et, enfin, elle alla jusqu'à calculer la somme de reconnaissance que je lui devais pour le sacrifice qu'elle imposait à sa vanité en me donnant sa main.

» Mais à propos de sacrifice, j'aurais pu, moi, lui parler de cette Cécile dont je venais d'immoler l'amour en sa faveur; mais de pareilles récriminations n'eussent pas été de mise dans un semblable tête à tête. Et puis, devrais-je l'avouer? ébloui par l'éclat de ses charmes encore plus que par l'appât de sa brillante fortune, je n'osais pas trop lui donner tort. Mon criminel aveuglement me faisait si bien incliner vers l'indulgence, que j'attribuai à une disposition fâcheuse de mon esprit les blessures faites

à mon amour-propre ; je crus que je m'exagérais le ton arrogant de la belle veuve, et que c'était ma légère discussion avec Françoise qui teignait tout en noir dans mon imagination.

» Erreur ! la jeune et riche douairière venait de se montrer à moi telle qu'elle était vraiment, et non plus telle que je m'efforçais encore de la voir.

» Le jour du mariage approchait : maître Chardin, mon patron, m'avait donné un remplaçant dans son étude, et je m'essayais par quelques jours de désœuvrement à mener une existence de rentier. Le souvenir de Cécile me revenait bien quelquefois, quand j'étais seul et que je regardais dans le passé; même, je ne vous dissimulerai pas que plus d'un regret se mêla souvent à mes brillantes espérances ; aussi, tout en m'enivrant de ma fortune à venir, je n'adressais pas moins un coup d'œil encore plein d'amour à la pauvre petite lingère qui ne pouvait plus que me haïr et me mépriser.

» Mais, je vous le répète, le jour du mariage

était prochain, et nous touchions à celui de la signature du contrat.

» Alexandrine de La Vauchère, se reprochant sans doute d'avoir cédé trop tôt à son mauvais naturel, était redevenue charmante avec moi, et pourvu que je la laissasse dire tout le mal possible de sa famille, elle me permettait de lui parler de la mienne; seulement elle ne demandait pas à la connaître. Cela me chagrinait plus que vous ne voudriez le croire.

» Il fallait bien cependant que le moment de l'entrevue générale arrivât; je le pressais de tout mon pouvoir, ce moment décisif; mais, de son côté, la belle veuve le reculait toujours. Enfin je compris qu'il y avait lâcheté de ma part à temporiser sans cesse avec elle sur ce point; c'est pourquoi je pris, un beau jour, le parti d'entrer franchement en explication avec ma future épouse au sujet de mes frères et de Marie-Georges.

» D'abord elle me laissa parler en souriant d'un air dédaigneux, puis elle voulut donner un autre cours à la conversation : j'insistai avec

fermeté, car je ne voulais pas attendre plus longtemps pour me prononcer d'une façon irrévocable. Madame de La Vauchère était demeurée assise sur un canapé, et elle avait continué à jouer avec un nœud de rubans. Mais quand elle entendit que ma voix prenait de la force, que mes regards ne perdaient rien de leur assurance et que j'étais disposé à parler en maître, elle froissa impatiemment la rosette de satin que tout à l'heure elle arrangeait avec une sorte de coquetterie, puis elle la jeta sur le parquet en frappant du pied et se leva.

» — En vérité! me dit-elle d'un ton qui me déconcerta bien un peu, ne dirait-on pas que je n'échappe à la persécution des uns que pour être en butte à celle des autres!

» — Mais, madame! répliquai-je, il faut bien nous entendre au sujet de mes frères, qui m'accusent sans doute; car ne peuvent-ils pas attribuer à mon indifférence pour eux le peu d'empressement que vous avez de les connaître?

» — Mais, monsieur, n'aurez-vous donc jamais rien autre chose à me dire? me faudra-t-il

continuellement entendre parler de votre famille? et n'est-ce déjà pas trop pour moi que de la mienne? Vous imaginez-vous qu'en vous épousant je veuille me condamner à épouser ces gens-là?

» — Ces gens-là! répétai-je, et la voix mè manqua.

» — Oui, ces gens-là! reprit-elle. Ne vous y trompez pas, monsieur; ils ne seront jamais rien pour moi; non, rien! je vous en avertis. Je ne les connais pas, je ne veux pas les connaître! ainsi n'insistez pas davantage; car je prétends qu'à l'avenir ils soient pour vous comme s'ils n'existaient pas!

» Qui resta ébahi après une telle sortie? ce fut votre serviteur.

» Je la regardais avec un sentiment de terreur, cette femme qui jusqu'à ce moment me semblait si belle; je la regardais, dis-je, et je ne la reconnaissais pas. La méchante expression de sa bouche et de ses yeux aurait suffi pour gâter et rendre méconnaissable un plus joli visage que le sien.

» Accablé sous le poids du mépris qu'elle ne pouvait déverser sur mes frères sans qu'il m'atteignît moi-même, je restai muet un moment; mais bientôt le sentiment de ce que nous valions, moi et les miens, me rendit la parole :

» — Madame, lui dis-je, mes frères seront les vôtres, Marie-Georges sera votre sœur, ou, malgré l'honneur que vous m'avez fait en m'offrant votre main, je me verrais forcé de ne pas l'accepter.

» Elle pâlit, elle rougit tour à tour, cette femme impérieuse qui ne souffrait en rien la contradiction; mais, comme j'avais fini par faire quelque impression sur son cœur, comme elle était pressée surtout de conclure un mariage qui faisait le désespoir de ses héritiers naturels, elle y regarda à deux fois avant d'en venir à une rupture définitive. Elle prit mes paroles pour une menace sans portée et dont je me repentais peut-être en ce moment; elle me dit que j'étais un enfant, que je devais me laisser conduire par elle, qu'elle savait mieux que moi ce qu'il était convenable de faire.

» — Sans doute, répondis-je, je serai docile à vos conseils, je vous abandonne avec confiance le soin de mon bonheur ; je serai fier de participer au vôtre ; mais, je vous le répète, madame, en me donnant à vous je ne renonce pas à ma famille : vous recevrez ici les frères Dugrand, et chez vous Marie-Georges sera chez elle !

» Alors elle le reprit sur un ton plus haut, et comme encore une fois je la plaçais dans l'alternative ou de me laisser être bon frère ou d'agréer mes refus, madame de La Vauchère me répliqua :

» — C'est à vous de choisir ou d'eux, ou de moi ; mais choisissez tout de suite, à l'instant même ! car vous comprenez, monsieur, que chaque seconde de retard est une offense que vous me faites.

» — Mon choix est fait ! répliquai-je en prenant mon chapeau ; je saluai profondément ma belle veuve et je partis.

» Elle ne me rappela pas.

» Voilà, mes amis, comment je manquai un mariage de trente mille livres de rente.

» Vous me demanderez maintenant pourquoi je me félicite de cet accident qui me fit en outre perdre ma place chez maître Chardin, attendu que celui-ci ne voulut jamais me revoir? Quelques mots suffiront pour vous l'expliquer : la belle douairière trouva facilement un autre épouseur; mais au bout de six mois celui-ci était mort de chagrin. Bientôt après, elle lui donna un successeur qui résista pendant quelques années à l'enfer du ménage; mais il fallut bien aussi que celui-là succombât à la peine, et, au moment où je vous parle, la veuve, toujours aussi riche, mais beaucoup moins belle, en est à ses quatrièmes noces.

» Je vous ai dit que ce mariage manqué m'avait fait perdre mon emploi chez mon vieux procureur : bien plus, madame de La Vauchère, non contente de faire le malheur de son mari et de ses parents, me poursuivit de sa haine durant plusieurs années; elle m'obligea de quitter, tour à tour, chacune des maisons où j'étais ad-

mis comme clerc, secrétaire ou commis, et sa persécution ne cessa que lorsque j'eus caché ma vie dans une échoppe d'écrivain public.

» Cette femme-là m'aimait trop !...

» N'importe, je fus fort heureux de ne pas l'épouser. C'est à mon amitié pour ma famille que je dus cette bonne résolution ; ainsi, vous le voyez, sans Marie-Georges, je serais aujourd'hui au nombre des martyrs trépassés. »

— Sans moi ? et comment cela ? demanda ma jolie brune.

— Mais c'est tout clair ; il a fallu que tu vinsses au monde pour que le bon accord régnât entre nous ; toi de moins dans la famille, et je n'aurais pas tenu aux autres plus qu'ils ne tenaient à moi avant ta naissance ; ainsi c'est toi qui es la cause première de tout.

— Bien le bonsoir, les amis, dit Réné en se levant ; voilà qu'il s'en va onze heures, et si nous faisons toutes nos veillées aussi longues que celle-ci, le matin arrivera trop vite.

Il avait donné le signal de la retraite, chacun se leva.

— Et cette pauvre Cécile Arnaud? demandai-je à Joseph comme il s'en allait.

— Ah! dame, je ne la retrouvai plus libre quand je revins à elle; ses parents avaient profité de mon abandon pour l'obliger à épouser celui qu'ils lui destinaient.

— Vous la verrez, me dit Marie-Georges, et vous pourrez juger comme c'est aussi un excellent cœur que celui-là!

— Vous la connaissez donc?

— Certainement, puisque c'est ma maîtresse d'apprentissage... Vous savez bien... rue Batave, n° 6, ajouta-t-elle en baissant les yeux!

Quel souvenir elle venait de me rappeler!

Et Jeannette qui était là et qui attendait un regard!

Elle l'eut; mais celui que j'adressai à Marie-Georges fut bien plus doux.

XXI.

Nouvelles du Prisonnier.

Je vous ai dit nos travaux, nos espérances et nos plaisirs ; vous savez aussi comme mes journées étaient laborieuses, et combien nos réunions du soir avaient de charmes. Mais à quoi bon livrerais-je davantage et peut-être au vent de l'indifférence le parfum de mes souvenirs de bonheur? Il est doux, j'en conviens, de par-

ler, même longuement, de ces choses-là, mais c'est quand on est bien entre soi et rien qu'en famille; alors on ne craint plus de se laisser aller au bavardage; car tous les petits biens particuliers, dont l'un et l'autre on a joui, finissent par former une somme de félicité générale également précieuse pour chacun, puisqu'il est vrai que chacun y apporta sa quote-part d'amour et de bon vouloir.

Mais un étranger vient-il à entrer tandis que la conversation roule sur des matières si intéressantes, il faut se hâter de renfermer en soi son bonheur et de parler d'autre chose; ce n'est pas que les envieux soient fort redoutables; mais ce sont les moqueurs que l'on doit craindre: ils ont flétri tant de saintes croyances! et puis, encore, vous risqueriez de n'être pas généralement compris, vous qui vanteriez à tout venant les avantages d'une position médiocre: ils ne sont pas en grand nombre, même parmi les plus braves gens, ceux qui se décident à croire qu'on peut être heureux à peu de frais.

Notre Jean-Baptiste s'était cependant, enfin,

résigné à son sort, et, en même temps que le courage, la raison lui revint. Honteux de sa longue faiblesse, il sortit seul, un jour, sans vouloir dire à ma mère où il allait ainsi ; puis, deux heures après, le convalescent était de retour; son visage rayonnait de plaisir ; il embrassa sa femme en s'écriant :

— Bonne nouvelle, Catherine, j'ai trouvé de l'ouvrage! Lundi prochain je commencerai à travailler.

Il est pénible, diront quelques-uns, pour l'homme qui a commandé en maître, de redescendre à la condition de simple compagnon.

Non! cela ne peut pas s'appeler descendre; c'est au contraire dominer sa mauvaise fortune; c'est continuer, en homme de cœur, une existence bien commencée. Quelque rang qu'il occupe dans l'immense famille des travailleurs, quelle que soit la place que le sort lui marque à l'atelier, celui qui remplit bravement sa tâche ne s'abaisse point. C'est le découragement seul qui avilit l'homme, car il le fait tomber au-dessous de son malheur.

Jean-Baptiste avait bien compris cela : et en pouvait-il être autrement? ce n'était pas un penseur, lui, mais tout ce qui était honorable et vrai, son cœur le disait à son intelligence.

Ce qui eût rendu pour notre ami les journées longues et difficiles à passer loin de la maison, c'aurait été de ne trouver personne à qui parler et de son passé, et de ce qu'il aimait, et de ce qu'il espérait encore; mais il y avait de par le monde quelqu'un qui s'était fait un devoir de le préserver de l'isolement.

Qu'importaient maintenant à Mathieu Libois Saint-Germain-en-Laye, le château, la terrasse, la forêt, et même le petit vin paillé de Carrières et des fonds Saint-Léger? Là où Jean-Baptiste n'était plus, son vieux compagnon ne pouvait pas se trouver bien. Mon parrain se décida donc à changer aussi de domicile. Les déménagements coûtent cher, surtout quand il s'agit de voiturer le ménage à cinq lieues de distance. Or, le pauvre ouvrier devait y regarder à deux fois avant de se permettre une semblable dépense. Bon! pourquoi s'embarrasser

de tant de considérations qui retarderaient encore un rapprochement désiré des deux parts? le mobilier se composait de si peu que pour tout emporter d'un seul voyage il suffisait d'une charrette à bras. Mathieu Libois se dit :

— Je la traînerai, tandis que Madeleine aidera à la roue en poussant par derrière; d'ailleurs nous trouverons bien sur la route quelques camarades qui ne refuseront pas de me donner un coup de main.

Ainsi fut arrêté le moyen de transport, et, par un beau dimanche, à onze heures du soir, mon parrain et sa femme firent leur entrée triomphale à Paris, lui tirant toujours, elle poussant encore la charrette de déménagement.

Le lendemain matin, tandis que Madeleine mettait tout en ordre dans le petit logement qu'elle avait loué à trois maisons de distance de la nôtre, Mathieu Libois montait notre escalier en même temps que Réné. Celui-ci, suivant son habitude matinale, venait pour m'éveiller et m'emmener avec lui à ma boutique; l'autre s'arrêta à la porte de Jean-Baptiste qu'il trouva

prêt à partir; puis ils s'en allèrent ensemble commencer leur semaine chez le même maître, qui n'avait pas mieux demandé que de les prendre tous deux.

Il ne me reste plus pour compléter le résumé rapide de ce temps si heureux pour moi que je n'ai jamais fini quand je m'en entretiens tout seul, bien que je ne trouve presque rien à en dire quand c'est aux autres qu'il s'agit d'en parler; il ne me reste plus, disais-je, qu'à ajouter quelques mots touchant Marie-Georges et sa nièce, la jalouse, dont l'amour m'était devenu plus pénible que doux.

Un jour, c'était fête et il faisait beau : suivant notre habitude, nous étions partis en famille pour dîner à la campagne; chemin faisant j'avais donné le bras à ma mère afin de ne pas affliger Jeannette dont le front se rembrunissait et dont la tristesse devenait invincible aussitôt qu'obéissant à mon cœur qui m'entraînait vers Marie-Georges, je disais à celle-ci un mot de plus, je lui adressais un regard plus tendre qu'à sa nièce. Nous avions établi notre couvert

au bord d'un sentier peu fréquenté du bois de Romainville, et le dîner avait été d'une gaieté charmante; voilà qu'au dessert la jolie brune se lève et me dit :

— Je gage, monsieur Christophe, que je cours plus vite que vous.

— Oh! pour cela non, repris-je; aussi je gagerais bien le contraire.

— Eh bien! essayons.

— Prenez garde, vous perdrez.

Jeannette s'empressa d'interrompre :

— Eh bien! oui, voyons qui l'emportera de nous trois.

— Du tout, dit Marie-Georges, tu jouteras avec lui tout à l'heure; mais c'est moi qui ai engagé la partie, c'est avec moi qu'il doit commencer. D'ailleurs, continua l'excellente fille quand elle vit Jeannette se rasseoir tristement, tu seras de celle-ci au moins pour l'enjeu.

— Comment cela? demandai-je.

— Sans doute; si vous gagnez, vous embrasserez les dames et les demoiselles; si vous perdez, tous les messieurs m'embrasseront.

— Fort bien ; mais si nous arrivons au but en même temps?

— Eh bien ! dit-elle gaiement, nous partagerons les bénéfices.

Ce fut Marie-Georges elle-même qui marqua le but au septième arbre. Comme il y avait obligation de galanterie et nul dommage pour moi à être vaincu dans cette lutte, je me laissai distancer, de sorte que la jolie brune atteignit le but quelques secondes avant moi.

— Ce n'est pas de jeu, dit-elle en reprenant sa course : à l'autre septième arbre !

Je la suivis encore; cette fois je fus le premier à toucher le but.

— Ma revanche ! s'écria la folle enfant, vous me devez ma revanche.

Puis nous nous éloignâmes d'autant de nos amis. La partie resta indécise, car nous arrivâmes ensemble au vingt-et-unième arbre. Marie-Georges avait perdu la respiration, elle tomba essoufflée au pied du dernier but.

— Là, voyez-vous, vous vous êtes fait mal, lui dis-je.

— Non, me répondit-elle respirant à peine, ce n'est rien; mais vite, vite! parlez-moi; car c'est pour être un moment seule avec vous que j'ai proposé cette partie de course.

— Mon Dieu! que voulez-vous me dire de si sérieux? repris-je troublé par le sentiment d'inquiétude que je lisais dans les yeux de Marie-Georges.

— Écoutez, monsieur Christophe, votre conduite n'est pas franche avec nous.

Je rougis et je tremblai.

— Si vous saviez, Marie-Georges!...

— Je sais, je sais tout! me répliqua-t-elle vivement; mais nous n'avons pas le temps d'entrer en longues explications là-dessus; je n'ai qu'un mot à vous dire : il y en a une de nous deux que l'on demande en mariage, devinez laquelle?

— Eh! que m'importe! lui répondis-je avec la même vivacité; si c'est vous, n'ai-je pas votre promesse? si c'est Jeannette, eh bien! tant mieux! il y aura deux noces dans la famille.

Elle me regarda un moment bien en face,

comme pour s'assurer de la sincérité de mes paroles. Je ne la trompais pas ; c'est mon cœur aussi bien que ma bouche qui venait de lui répondre ; elle n'en douta point.

— Merci, me dit-elle en me pressant les mains affectueusement, c'est là tout ce que je voulais savoir ; et maintenant ne vous gênez donc plus pour vous asseoir auprès de Jeannette, pour lui donner le bras, et même pour lui parler à l'oreille. Que ceci soit entre nous, et laissez-moi le soin du reste.

Vous voyez bien que c'était celle-là qu'il fallait aimer.

Nous reprîmes notre course vers la famille qui avait trop de confiance en ma probité et plus encore en la sagesse de Marie-Georges pour s'inquiéter de notre absence. Jeannette seule en parut mécontente.

Comme il n'y avait eu ni vaincu ni vainqueur, nous réclamâmes tous deux le prix de la lutte ; puis, aussitôt, encouragé du regard par la jolie brune elle-même, j'enlevai Jean-

nette encore assise sur l'herbe, et l'épreuve recommença avec elle.

Nous prolongeâmes ensemble notre course un peu plus loin que l'endroit où je m'étais arrêté tout à l'heure avec Marie-Georges; ce fut la jalouse qui le voulut ainsi; mais m'eût-elle forcé de la poursuivre jusqu'au bout du monde, j'y aurais été sans inquiétude maintenant; car c'est toujours vers Marie-Georges que je serais revenu.

Et quand nous fûmes arrivés là où je vous ai dit, Jeannette me demanda brusquement :

— Un mot, monsieur Jean-Christophe. Qu'est-ce que ma tante avait donc à vous dire de si pressé?

Sa question me troubla; mais cependant je répondis :

— Votre tante? elle pense comme moi : elle voudrait vous savoir heureuse.

Jamais je ne vis un plus triste sourire que celui qui plissa les lèvres de la jalouse quand je lui répondis, non par les véritables paroles que

Marie-Georges m'avait dites, mais par le vœu sincère de son cœur et du mien.

— Heureuse! répliqua Jeannette presque d'un ton de menace, oh! certes que je le serai! Mais reprenons notre course, j'en sais assez : vous m'avez appris ce que je soupçonnais déjà.

— Quoi donc? que nous voulons tous votre bonheur? mais personne de nous, je crois, n'en fait mystère.

— Oh! ce n'est pas cela que je veux dire! reprit-elle sèchement.

— Je ne vous comprends pas, Jeannette.

— C'est pourtant bien clair : vous nous avez quittés tous deux sous prétexte de savoir qui de vous ou d'elle courait le plus vite, et vous venez maintenant de m'avouer que votre lutte avait un autre motif.

— Moi? je n'ai pas parlé de cela.

— Si fait! puisque vous avez trouvé tout de suite quelque chose à me répondre quand je vous ai demandé : Qu'est-ce que ma tante avait donc à vous dire?

J'allais me justifier ainsi que Marie-Georges.

et finir peut-être par déclarer positivement à Jeannette que rien ne me ferait renoncer à l'amour de l'autre charmante fille; mais la jalouse ne m'en laissa pas le temps, elle se sauva vers nos amis, et, quand j'arrivai, le dernier, au but, ce fut pour l'entendre répondre aux questions de la galerie :

— M. Jean-Christophe aura beau se flatter de m'avoir vaincue, je ne conviendrai jamais que j'ai perdu la partie.

Au retour je donnai le bras à Jeannette ; la jolie brune avait pris celui de ma mère. Ma jalouse ne me reparla pas de ce qui s'était passé entre sa tante et moi ; je crus devoir aussi garder le silence à ce sujet ; Marie-Georges ne m'avait-elle pas dit : Laissez-moi faire maintenant, je me charge du reste ?

C'est quelques jours après cette partie de campagne que la lettre suivante arriva à mon adresse. Elle était accompagnée d'un rouleau de papier sur lequel mon correspondant avait écrit :

« Recommandé aux soins de M. Jean-Christophe Vaugrain. »

J'ouvris la lettre avec empressement et surprise, car je ne soupçonnais pas de quelle part elle pouvait me venir; je courus droit à la signature : c'était celle de M. le marquis de Marthenais.

Je lus :

« Du château de Vincennes, ce...

» Cher enfant,

» Voilà près d'un an que nous sommes sépa-
» rés ! J'ignore si vous ne m'avez pas entière-
» ment oublié ; quant à moi, j'ai toujours con-
» servé de vous le plus tendre souvenir, et aus-
» sitôt qu'il m'a été permis de correspondre
» avec le dehors, c'est-à-dire au bout de dix
» mois seulement d'un emprisonnement rigou-
» reux, mon premier soin a été de m'informer
» de votre sort.

» Le parti que vous avez pris est louable ; je
» vous en félicite. Si vous êtes destiné à devenir
» autre chose qu'un simple ouvrier, comptez sur
» l'avenir, vous arriverez au poste que le sort

» vous réserve ; mais jusque-là continuez à vivre
» de l'existence modeste que vous vous êtes
» faite ; c'est beaucoup que d'avoir pour soi l'ex-
» périence de la vie obscure ; on redoute bien
» de tomber quand la fortune nous élève. Et
» puis vous avez un métier maintenant ; avec
» cela on peut tout espérer et l'on n'a plus rien
» à craindre. Les décrets de la Providence ont
» beau changer la face des empires, la sévère
» justice des hommes nous priver de nos biens,
» nous tenir séquestrés de nos amis ; dès que
» nous avons un moyen d'échapper à l'oi-
» siveté, qui seule fait la solitude, nous sommes
» sûrs de trouver partout un adoucissement à
» nos peines.

» Que j'envie votre sort, et que ne donnerais-
» je pas pour avoir appris à manier la lime ou
» le rabot ! Mais je suis né grand seigneur,
» comme on nous appelait alors ; mais en ce
» temps-là c'eût été le rêve d'un fou, que de voir
» dans l'avenir la ruine de la monarchie ; on ne
» regardait qu'en haut, et comme le faîte de
» l'édifice ne vacillait pas, personne ne songeait

» à se dire qu'il pouvait crouler par la base.

» L'imprévoyance des événements futurs m'a » donc privé de toute ressource pour tromper » mon ennui. Je ne suis capable d'aucun tra- » vail, je ne puis qu'écrire et penser : ce n'est » pas là, mon ami, la distraction qui convient » à un pauvre prisonnier : la pensée ne nous » ramène-t-elle pas sans cesse à la triste préoc- » cupation du malheur qu'on nous force à su- » bir? Pour écrire, c'est-à-dire pour faire agir » et parler des personnages de telle sorte qu'on » finit par s'oublier soi-même dans les autres, » il faudrait que je fusse doué d'une force d'i- » magination que le Ciel n'a pas cru devoir me » départir. Je n'ai donc pu que mettre au net » et classer convenablement les documents d'une » histoire véritable dont le commencement vous » est connu.

» Vous comprenez qu'il s'agit encore de ce » docteur Chanmergy, qui servit de prétexte à » ma correspondance interlinéaire avec l'infor- » tuné général ***.

» Quand je commençai avec vous le récit

» qui fit l'objet de nos trois dictées, j'avais un
» double but : d'abord, je voulais servir nos in-
» térêts politiques au moyen des interlignes de
» mon manuscrit; puis, avec mon livre imprimé,
» rendre à la société, au repos, au bonheur, un
» infortuné qui n'eût pas accueilli autrement la
» lumière de la vérité, et vers qui mes consola-
» tions ne pouvaient arriver par aucune autre
» voie, car il ne reçoit personne et refuse d'ou-
» vrir les lettres qu'on lui adresse.

» Si j'ai été cruellement trompé dans la pre-
» mière moitié de mes espérances, qu'au moins
» celle-ci soit réalisée. Il me sera doux de pen-
» ser que de si loin, et si empêché que je suis,
» il m'est encore possible de remplir auprès du
» docteur F*** le devoir sacré de l'amitié, et de
» lui payer, par son retour au bonheur, la dette
» de la reconnaissance.

» Vous le voyez, je ne le nomme plus Chan-
» mergy, notre savant médecin; c'est que ce
» nom n'est réellement pas celui du héros de
» mon histoire. Ç'eût été une coupable impru-
» dence que de livrer à la publicité une faiblesse

» si déplorable accollée à un nom si justement » célèbre. En agissant de la sorte, je n'aurais » fait qu'un pamphlet : c'est une bonne action » que j'ai méditée.

» Maintenant demandez-moi pourquoi je l'ai » nommé Chanmergy, et non pas autrement? » C'est, je vous le répète, parce que l'invention » n'est point mon fait, et qu'il m'a semblé plus » commode de chercher parmi mes connais- » sances les plus intimes un nom qui fît bien » sur le papier, que d'en imaginer un qui eût » sonné moins agréablement à mon oreille. » Voilà pourquoi vous entendîtes annoncer chez » moi un M. de Chanmergy, qui, certes, n'é- » tait pas l'homme illustre dont je voulais » parler.

» Je dois maintenant vous avouer que j'ai » compté sur vous pour me prêter secours dans » la glorieuse entreprise que j'ai conçue. Glo- » rieuse est le mot, mon ami, puisqu'il ne s'a- » git pas moins que de redoter l'humanité d'un » homme de science et de cœur, qui lui fait » faute depuis si longtemps.

» Ne redoutez rien du manuscrit que je vous » confie : celui-là ne renferme pas d'interlignes » compromettants ; d'ailleurs, il n'est pas sorti » du château de Vincennes sans avoir été soumis à » l'avance à la plus rigoureuse investigation. » Et puis je me plais à croire que vous ne me » soupçonnerez pas assez ingrat, moi, gracié » du premier consul, pour conspirer contre » l'homme qui a épargné mes jours ! Quelque » loin que puisse aller ma rancune politi- » que, la reconnaissance est une barrière de- » vant laquelle elle viendra toujours se briser.

» Voici donc quel est le service que je réclame » de votre amitié. Vous porterez chez un im- » primeur ce manuscrit, que j'ai rendu le plus » court possible, afin que le grand docteur, » qu'à mon tour je veux guérir, ne souffre pas » trop longtemps dans les mains de l'opérateur. » Cinq ou six jours suffiront pour imprimer ces » quelques feuilles ; puis vous expédierez vous- » même le premier exemplaire à l'adresse du » docteur F***, que je vous donne au bas de ma » lettre. Je n'ose vous dire, cher enfant, qu'il

» me serait bien plus doux de savoir que vous » avez porté le livre vous-même, plutôt que » de le confier à la poste. Si cela vous était » possible, vous le feriez, n'est-ce pas? Aussi je » vais vous parler comme si j'étais certain que » rien ne s'oppose à votre départ.

« Vous voilà donc en route pour Avon, où » s'est retiré, loin des infortunés qui réclament » ses soins, l'illustre médecin qui fut mon ami, » et à qui je dus la vie. M. F*** ne vous recevra » pas d'abord, je le sais ; mais que cela ne vous » décourage pas ; retournez chez lui dix fois » s'il le faut, enfin, jusqu'à ce qu'il ait accepté » l'hommage de ce volume qui dit toute son » histoire. Si vous ne pouvez, malgré les efforts » de votre zèle, parvenir jusqu'à lui, je compte » sur quelque ruse ingénieuse pour faire tomber » le livre dans ses mains. Qu'il l'ouvre : il le lira, » et, dès qu'il l'aura lu, j'en réponds, mon » malheureux ami sera le premier à vous en- » voyer chercher, et, alors, une lettre de vous » pourra m'apprendre par un prochain cour- » rier quel a été le résultat de vos démarches.

» Vous pourrez faire tirer cet ouvrage à un » millier d'exemplaires ; le voile du pseudo- » nyme, sous lequel j'ai caché mes héros, » m'encourage à publier leur histoire, dont la » lecture ne sera peut-être pas sans quelque » utilité pour le public.

» En vous priant d'accepter le produit de la » vente, je ne prétends pas m'acquitter envers » vous, mais vous offrir un témoignage de » mon bienveillant souvenir.

» Pour activer votre bon vouloir, il me suffit » de vous dire qu'il y a deux êtres qui souffrent » et qui attendent de nous seuls leur retour à une » une existence heureuse ; je ne vous parle pas » du protecteur que vous allez vous assurer, » sans doute, ni du bien que vous ferez au pri- » sonnier de Vincennes.

» Hâtez-vous donc, cher enfant, et comptez » toujours sur le tendre attachement de votre » ami,

» Félibien Givannes, marquis
» de Marthenais.

» *Le docteur F***, à Avon, près Fontainebleau.* »

Après que j'eus pris conseil de mes parents et de Réné, dont l'autorisation m'était indispensable pour disposer de mon temps, je suivis de point en point les instructions de M. de Marthenais, qui avait joint à sa lettre une traite de 500 livres pour payer les frais d'impression. Huit jours après, le volume, sorti des mains du brocheur, était tout prêt à être mis en vente. Hubert, qui s'entendait mieux que moi aux affaires de commerce, se chargea d'en pourvoir les libraires de Paris ; puis, avec l'agrément de mon maître menuisier et celui de la toujours gentille Marie-Georges, j'eus le plaisir d'écrire au prisonnier de Vincennes :

« Tout a été fait ainsi que vous l'aviez ordonné. L'ouvrage est imprimé ; ma place est retenue à la diligence ; je pars demain pour Fontainebleau avec le premier exemplaire de votre roman. »

Et, comme je l'avais écrit, en effet le lendemain, à six heures du matin, je montai en voiture, non pas avec un exemplaire seulement, mais bien avec deux : celui du docteur et le mien.

Ce dernier, je m'empressai de l'ouvrir dès que le conducteur eut sonné le signal du départ. Je sautai toute la première partie que je connaissais déjà, car elle se composait des trois chapitres que, dans nos dictées, M. de Marthenais avait intitulés : — *Un Médecin.* — *Deux jeunes femmes pâles.* — *Le Boudoir.* Puis j'arrivai à la deuxième partie; et, alors, malgré les cahots de la voiture, m'isolant par la pensée de mes compagnons de voyage, je lus :

LE DOCTEUR CHANMERGY.

DEUXIÈME PARTIE.

Recette contre l'Ennui.

Si d'abord sa visite à la vicomtesse de Murvieil avait exposé notre illustre médecin au malheur souvent irrémédiable de la désillusion, bientôt après, cependant, il dut s'en féliciter ; n'était-ce pas à ce hasard seulement qu'il devait d'être éclairé sur l'état maladif de l'autre jeune femme pâle?

Aucune des graves paroles que la profonde douleur venait de dicter à M. de Chanmergy, durant la déplorable scène que nous avons rapportée, n'était tombée des lèvres du sévère docteur sans laisser une trace ineffaçable dans l'esprit, et, ce qui vaut mieux encore, dans le cœur de Mathilde. Pour prouver à son mari, comme elle s'en était religieusement pénétrée, madame de Chanmergy, dès qu'un moment de calme eut succédé à ce violent orage, s'empressa de répéter à celui qui ne demandait qu'à espérer dans l'avenir :

— Oui, Théophile, oui, mon ami, tu l'as bien dit : il ne peut pas y avoir qu'un heureux sous le toit conjugal; mais désormais nous serons deux pour le même bonheur, je te le jure!

— Dieu le veuille; répondit le docteur! mais il dit cela sans affecter une défiance qu'il n'avait déjà plus, car il croyait lire alors dans les yeux de sa femme qu'elle ne demandait qu'à être heureuse, et qu'en vérité Dieu le voulait aussi.

Prompts à s'alarmer, faciles à convaincre, tels seront toujours ceux qui aimeront vérita-

blement. Il a bien peu d'amour celui qui ne connut jamais le tourment du doute ; quant à celui qui garde ses soupçons après le premier mot consolateur, après la première larme de repentir, il aime moins encore, ou plutôt il n'aime pas.

Or, nous savons si M. de Chanmergy aimait Mathilde.

Le lendemain, lorsqu'après de nombreuses visites le docteur revint se reposer chez lui des fatigues de sa laborieuse journée, il eut la satisfaction de s'apercevoir, en entrant chez sa femme, que ses conseils du jour précédent avaient bien profité à celle-ci. L'air et le jour pénétraient en toute liberté dans le petit salon de Mathilde, et au lieu de cet amas dangereux de jardinières, d'arbustes et de bouquets, quelques fleurs seulement s'épanouissaient dans les vases précieux qui ornaient sa cheminée.

— A la bonne heure ! dit-il, on respire ici ; les poumons s'y dilatent à l'aise.

— Et le cœur n'y est-il pas bien aussi ? de-

manda sa femme d'une petite voix si douce qu'elle fit tressaillir de joie l'excellent mari.

— Le cœur? il sera reconnaissant, Mathilde, sois-en certaine; et d'ailleurs ai-je besoin de te le dire?

Ainsi se parlèrent les époux le lendemain de leur pénible explication; ainsi ils se parlèrent encore les jours suivants, et le calme parut être rentré dans le cœur de l'un et de l'autre. Quelquefois, cependant, M. de Chanmergy contemplait sa femme avec une expression d'amour mêlé d'inquiétude, car elle était bien pâle encore. Un jour elle devina ce qui se passait dans l'esprit du docteur.

— Que veux-tu, lui dit-elle, je n'y puis rien, car, je te le jure, je ne me suis pas ennuyée aujourd'hui; j'ai fait de la musique, j'ai brodé, j'ai lu; enfin, la journée m'a semblé si peu longue, que, ne va pas t'en fâcher, mais quand je t'ai entendu rentrer tout à l'heure, j'ai presque dit: — Comment! déjà?

M. de Chanmergy se mit à sourire.

— Oh ! ce n'est pas que tu reviennes trop tôt ; mais c'est moi qui ai vécu plus vite.

Quelque temps encore, cette pâleur, qui ne laissait pas que de tourmenter toujours un peu M. de Chanmergy, persista obstinément à donner au joli visage de Mathilde une apparence maladive; aussi dut-il craindre souvent que l'air enjoué que sa femme prenait avec lui, que cette existence active à laquelle elle paraissait s'accoutumer et dont elle parlait sans cesse, ne fussent qu'un semblant trompeur, comme le sourire d'autrefois, dont il avait été dupe si longtemps.

Il n'eût pas osé dire à sa femme :

— Ne me trompes-tu pas, Mathilde? car c'eût été trop que de douter deux fois de la franchise de son amie; mais il se disait tout bas en en frémissant :

— Pauvre enfant ! peut-être se trompe-t-elle elle-même?

Inquiète sollicitude de l'amour, subtile et tourmentante délicatesse du cœur, vous qui faites tant de victimes, il ne faut pas vous maudire ;

sans vous, nul, ici-bas, ne saurait ce qu'il y a de bon en lui ; c'est son aptitude à souffrir qui révèle à l'homme ce qu'il vaut.

Mais soit force de volonté, soit retour sincère à la raison, j'entends au bonheur, qui, pour s'offrir de lui-même à Mathilde n'exigeait d'elle que le désir d'être heureuse, madame de Chanmergy parvint enfin à vaincre complétement sa mélancolie, et le docteur remarqua avec joie que sa pâleur s'effaçait peu à peu, et que le sourire qui allait si bien au pli naturel de ses lèvres était constamment aussi dans ses yeux.

Cette révolution si désirable, mais non si promptement espérée par M. de Chanmergy, la jeune femme la devait au parti qu'elle avait pris de rompre avec cette vie inoccupée dont le premier danger est d'ouvrir un vaste champ aux pensées qui dévorent. Non-seulement elle se livra à l'étude de la musique et du dessin, qu'elle avait commencée autrefois, mais encore elle s'ingénia à faire mille de ces petits ouvrages délicats qui témoignent, en même temps, et de l'adresse et du bon goût d'une femme. Et

puis, comme elle ne voulait pas laisser à son active imagination le temps d'exercer une puissance fatale, durant ses rares moments de loisir, Mathilde, dès qu'elle se sentait fatiguée ou de l'étude, ou du travail, faisait mettre les chevaux à sa voiture et elle allait tantôt voir des étoffes nouvelles dans le magasin en faveur, tantôt visiter quelque ancienne amie de pension qu'elle s'étonnait maintenant d'avoir pu oublier, lorsque, dans le vague de ses rêveries, elle cherchait sur quel cœur elle appuierait le sien.

Les étoffes vues ou l'amie visitée, Mathilde revenait chez elle toujours avant le retour du docteur; mais quelquefois, cependant, c'était lui qui rentrait le premier; alors M. de Chanmergy fronçait bien un peu le sourcil, mais ce moment de sombre humeur durait peu, car, à son arrivée, la charmante femme lui détaillait l'emploi de son temps avec un si gracieux abandon qu'il eût volontiers payé, par l'ennui d'une attente bien plus longue, ces preuves touchantes de confiance et de sincérité.

— Et qui pourrait vous fâcher, au fait? lui disait Mathilde en affectant, à son tour, mais par moquerie seulement, un petit air boudeur; est-ce parce que je suis trop bien à la lettre l'ordonnance du médecin? Monsieur le docteur ne comptait-il donc pas sur le bon effet de ses prescriptions?

— Dis plutôt que j'en suis confondu d'admiration : c'est là ma plus belle cure.

— Aussi, vous conviendrez qu'on ne discute pas avec vous sur le prix de vos honoraires; car vous êtes un cher médecin!

Nous laissons à penser si les douces railleries de Mathilde profitaient au bonheur du ménage. Ainsi se passaient les journées depuis que M. de Chanmergy avait entrepris, par un moyen héroïque, de ramener sa femme à ce qu'elle se devait à elle-même de calme et de félicité.

Et le soir, quand les devoirs de son état ne contraignaient pas le docteur à s'éloigner de Mathilde, il reprenait auprès d'elle son rôle de cavalier servant; il la conduisait au spectacle, au concert, ou bien au bal, et couronnait ainsi

par un nouveau plaisir leur journée déjà bien remplie.

Qui n'aurait cru à la durée de la bonne - telligence qu'on voyait régner entre les deux époux? Qui n'eût envié l'avenir que l'expérience du passé semblait leur promettre? et cependant celui qui aurait échangé un sort incertain contre ce bonheur en apparence si solide, n'aurait pas tardé à s'apercevoir qu'il avait fait un marché de dupe.

Mais, il faut le dire aussi, c'est qu'il y a des abîmes dans le cœur de l'homme. Docteur Chanmergy, vous étiez un grand médecin, — qui en doute? — mais quel dommage que le savoir ne préserve pas de la faiblesse humaine! Il était dit que c'est du foyer où il avait d'abord puisé la lumière que les ténèbres lui viendraient.

Poursuivons; le temps dissipera et l'obscurité de nos paroles et les erreurs de son esprit.

M. de Chanmergy sortait, par un après-midi, de chez le dernier malade qu'il eût à visiter ce jour-là. Il revenait à pied chez lui; car par habitude, disons mieux, par plaisir, il préférait,

pour vaquer aux soins de sa clientèle, l'exercice souvent même un peu violent de la promenade, au plaisir, assez mal apprécié par lui, de se faire voiturer doctoralement dans sa dormeuse. Notre savant médecin se préparait donc à rentrer avant l'heure accoutumée, et il s'en félicitait d'autant plus qu'il s'était promis de surprendre sa femme dans ce petit salon, jadis séjour de l'ennui et des mauvaises pensées; mais qui, depuis, s'était métamorphosé en ouvroir où la broderie, le filet de soie et d'or, la peinture sur velours, la lecture et la musique occupaient tour à tour les instants de Mathilde.

Il marchait vite, car l'espoir de causer une agréable surprise à madame de Chanmergy activait son pas.

Au détour d'une rue, il fut pourtant forcé de s'arrêter afin d'éviter la rencontre d'un équipage qui se croisait avec lui. Bien qu'elle roulât rapidement, la voiture ne laissa pas cependant que de s'arrêter court quand elle eut dépassé de quelques pas l'endroit où le docteur venait de se ranger pour lui faire place. Le store de la

portière fut baissé et celui qui occupait l'intérieur du carrosse, s'étant penché à mi-corps dans la rue, appela par deux ou trois fois M. de Chanmergy, qui se retourna. Le docteur fit un léger salut de la main et se disposa à continuer sa route ; car, ayant reconnu le vicomte de Murvieil, il ne se sentait nullement désireux d'écouter les doléances d'un pauvre mari qui n'avait pas sans doute à se féliciter de l'avoir appelé au secours d'une malade obstinée à ne point guérir.

M. de Murvieil s'aperçut de l'empressement du docteur à l'éviter ; il fit ouvrir la portière de son carrosse, sauta dans la rue avant que son valet eût eu le temps de baisser entièrement le marche-pied, puis il courut après M. de Chanmergy qui poursuivait son chemin.

— Pardieu, cher docteur, lui dit-il, vous avez beau faire la sourde oreille, vous n'échapperez pas à ma reconnaissance.

Et, sans plus d'explication, il le serra avec effusion dans ses bras.

— Ainsi, vous êtes content, monsieur de Murvieil?

— Dites donc que je suis en admiration devant vous; mon Hortense est sauvée! c'est à vous, à vos conseils que je le dois!

— En vérité, j'ai pu être pour quelque chose dans le rétablissement de madame la vicomtesse?

— Pour quelque chose, dites-vous? mais c'est une cure merveilleuse que vous avez faite! Croiriez-vous que sa pâleur qui m'affligeait tant...

— Eh bien! demanda vivement M. de Chanmergy, sa pâleur...

— Elle a complétement disparu! Je vous le répète, vous avez fait un miracle!

Bien qu'il y eût dans les éloges que le vicomte donnait à notre savant médecin quelque peu de cette exagération si louable et si rare d'ailleurs qu'inspire aux cœurs reconnaissants un service trop vivement senti, ceci piqua cependant assez la curiosité du mari de Mathilde, pour qu'il ne fît aucune difficulté à monter dans l'équipage

de M. de Murvieil, quand celui-ci l'y invita; car il n'était ni facile ni convenable de causer longuement au milieu d'une rue populeuse.

— Où voulez-vous que je vous fasse conduire, demanda M. de Murvieil, quand ils furent assis dans le carrosse.

— Partout où vous voudrez, répondit le docteur; je suis entièrement libre de mon temps.

— Et moi je suis assez pressé, reprit le vicomte, car il s'agit d'un dîner de grands parents.

M. de Chanmergy pria son client de continuer la route comme s'il était seul.

Tandis que le vicomte renouvelait à son laquais l'ordre de le faire descendre là où il avait ordonné qu'on le conduisit en sortant de l'hôtel, M. de Chanmergy songeait à la singulière similitude de mal moral, de pâleur et de guérison presque instantanée, qui existait entre la femme de M. de Murvieil et la sienne.

La voiture roula de nouveau, le vicomte reprit :

— Oui, docteur, grâce à vous mon bonheur ne court plus aucun danger, puisque les jours de madame de Murvieil ne sont plus menacés; mais il était temps que vous vinssiez!

— Oh! sans doute; je craignais même d'être venu trop tard. Ainsi vous avez donc beaucoup voyagé depuis que je ne vous ai vu?

— Moi! pas du tout; nous n'avons pas quitté Paris; car, sur ce point, il n'y a pas eu moyen de faire entendre raison à ma femme. Vous m'aviez dit : partez! dussiez-vous l'emporter mourante; mais, comme elle serait morte, cher docteur, si j'avais insisté un moment de plus pour la faire monter en voiture, j'ai dû renoncer à exécuter cette partie de votre ordonnance, qui ne pouvait nous conduire qu'au plus funeste résultat.

— Mais il me semble que je ne vous ai point prescrit autre chose.

— A moi, non, sans doute; mais dans votre entretien avec la vicomtesse, il n'a pas été question seulement que de voyages.

Le docteur fit un mouvement de surprise,

car cela lui rappela certaines paroles de dérision amère qu'il avait dites à madame de Murvieil, et sa première pensée fut que la malade pouvait bien avoir pris au sérieux un moyen de guérison qu'il ne lui indiquait cependant que pour lui faire comprendre jusqu'où devait la faire tomber le désordre de son imagination.

— Enfin, dites, qu'ai-je donc prescrit encore à madame de Murvieil? car, pour moi, je ne m'en souviens plus.

— Sans doute, dit le vicomte, vous en avez sauvé tant d'autres depuis ce jour-là!

M. de Chanmergy ne songea qu'à sa femme.

— Mais si votre mémoire est en défaut, continua l'heureux mari, je puis vous remettre sur la voie. Vous avez parlé à la vicomtesse du malheur de l'oisiveté pour les femmes du grand monde; vous lui avez recommandé de chercher dans un travail quelconque, utile ou non, mais nécessaire à sa santé, un délassement à ses fatigues; elle s'ennuyait, ma pauvre Hortense! j'ai découvert cela, moi qui ne suis pas médecin. Mais à présent tout est changé chez nous : plus d'en-

nui, plus de ces fleurs qui lui faisaient tant de mal; elle ouvre sa fenêtre au soleil, elle prend l'air tel que le ciel nous le donne, et, dans son boudoir, où autrefois on se voyait à peine à deux pas, il fait aussi clair qu'en pleine rue à midi. Oh! c'est qu'il faut cela pour dessiner ou pour faire des fleurs artificielles: de celles qui n'entêtent pas, par parenthèse.

Chacune des paroles du vicomte causait une impression de vague inquiétude sur l'esprit du docteur; il s'étonnait de son double succès, au point de ne pas vouloir y ajouter foi. Il s'était trouvé trop heureux d'avoir sauvé Mathilde; il lui semblait pénible de penser que des prescriptions semblables avaient amené un pareil résultat chez madame de Murvieil.

Le vicomte parlait toujours.

— Nos amis, poursuivait-il, se sont un peu moqués de son amour pour le travail; ils ont plaisanté en voyant le boudoir d'une grande dame devenir un véritable atelier d'artiste; aussi la vicomtesse a-t-elle interdit aux profanes l'entrée du sanctuaire: mais qu'im-

porte si moi-même je suis quelquefois enveloppé dans la proscription dont elle a frappé les autres! je la vois rieuse, sa santé est florissante; je n'ai plus d'inquiétude, le présent me répond de l'avenir; aussi, dans huit jours, quand je serai parti pour cette mission dont on doit me charger près la cour de Danemarck, je dormirai sans crainte à Copenhague comme à Paris, car madame de Murvieil a pris trop à cœur sa nouvelle existence pour vouloir en changer maintenant.

M. de Chanmergy s'intéressait trop vivement au bavardage du vicomte pour qu'il eût songé à l'interrompre durant sa longue période. Tout ce que celui-ci disait de l'autre femme pâle, le docteur l'écoutait comme si c'eût été de Mathilde qu'on lui parlât; il ne pouvait pas se persuader qu'il pût être question d'une autre que de madame de Chanmergy; et pourtant quoi de plus simple à comprendre que ceci :

Deux femmes atteintes de la même souffrance, menacées du même danger, avaient

été également sauvées parce qu'elles s'étaient résignées à suivre le même régime.

Oubliant cette maxime triviale qui dit que les mêmes causes produisent les mêmes effets, le savant médecin se mettait l'esprit à la torture pour deviner quel avait été le véritable préservatif contre l'ennui, employé par ces deux malades, à qui cependant il en avait enseigné un si simple et d'un effet si puissant.

Tant qu'il ne s'était agi que de croire à la guérison de Mathilde, M. de Chanmergy n'avait pas balancé longtemps; car, alors, c'est dans les bonnes et vertueuses résolutions du cœur de sa femme bien plus que dans les trésors de sa science, à lui, qu'il avait placé sa confiance; mais dès qu'il était obligé de s'attribuer tout le mérite de la cure; mais quand il fallut confondre encore une fois, dans la même pensée, la vicomtesse et Mathilde, c'est-à-dire la femme la plus dissimulée qu'il connût et celle à la sincérité de qui ce lui était un si grand besoin de croire, alors, disons-nous, il douta et de l'une et de l'autre, il douta de lui-

même, et ce fut de telle sorte qu'il dit au vicomte de Murvieil :

— Est-ce que tout cela ne vous semble pas un rêve?

— Mais en vérité non; d'ailleurs vous en pourrez juger par vos propres yeux; car je suis certain que vous, notre sage conseiller, l'auteur de l'heureux changement qui s'est opéré chez nous, vous serez admis de droit dans ce cabinet d'artiste où je n'obtiens pas toujours la faveur d'être reçu. Allons, docteur, promettez-moi de venir une fois au moins jouir de votre ouvrage; vous serez édifié, je vous en réponds.

— Eh bien! repartit M. de Chanmergy, comptez sur ma parole; j'irai avant peu présenter mes hommages à madame de Murvieil.

On était arrivé à destination; le vicomte voulut forcer le docteur à profiter de l'occasion du carrosse pour se faire conduire chez lui; mais il s'y refusa et reprit sa route à pied.

Chemin faisant, il éprouvait une telle oppression qu'il résolut de ne pas retourner auprès de

Mathilde avant d'avoir vu la vicomtesse, espérant qu'il obtiendrait d'elle l'aveu complet des moyens qu'elle avait mis en usage pour vaincre l'ennui, et en arriver si vite au rétablissement inespéré de sa santé.

Il tourna donc ses pas du côté de l'hôtel de Murvieil.

Ce n'était plus maintenant la malade qui implorait le secours de la science du savant docteur, c'est le médecin lui-même qui, se défiant de ses propres lumières, se rendait chez sa cliente, afin d'apaiser auprès d'elle une fièvre du doute qui lui brûlait le sang.

A cinquante pas environ de l'hôtel du vicomte il manqua, pour la seconde fois dans ce jour néfaste, d'être renversé par une voiture, attendu que celle-ci s'arrêta court au moment où M. de Chanmergy, marchant tête baissée, et se livrant à de sombres réflexions, continuait à aller tout droit devant lui, sans songer qu'un obstacle pouvait d'un moment à l'autre lui barrer le chemin.

Tandis qu'il se remettait de l'émotion que

venait de lui faire éprouver le temps d'arrêt du carrosse, un jeune homme en descendit. Le docteur, heurté par le mouvement du recul des chevaux, s'était appuyé sur le marchepied de derrière ; il put entendre le jeune homme dire au cocher :

— Dans la première rue à droite, la quatrième petite porte du même côté, allez et tenez la portière ouverte.

— Fort bien ! pensa Chanmergy, il s'agit de quelque intrigue. C'est sans doute encore une de ces femmes qui se plaignent de n'être pas comprises, parce que leur intelligence, à elles, ne va pas jusqu'à comprendre que c'est d'après les sacrifices qu'elles font à la vertu qu'on leur mesure, à chacune, la part d'estime qui leur revient.

M. de Chanmergy passa alors de l'autre côté de la rue sans songer plus longtemps à l'accident dont il venait d'être menacé. Le jeune homme qui, tout à l'heure, avait parlé mystérieusement au cocher, traversa également la rue et se trouva du même côté que notre célèbre prati-

cien, ce qui permit à celui-ci de jeter un coup d'œil rapide sur l'élégant cavalier, pendant deux ou trois secondes qu'ils marchèrent sur la même ligne.

Ce temps, quoique bien court, avait suffi au docteur pour reconnaître le jeune baron de Narjail, allié à la famille du vicomte de Murvieil, et qu'il avait eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois dans le monde.

M. de Chanmergy se douta qu'il le surprenait presque en flagrant délit de bonne fortune; car le baron de Narjail jouissait d'une réputation de séducteur justement acquise.

Mais ce qui commença à singulièrement intriguer le docteur, ce fut de voir le jeune et beau cousin s'arrêter devant la porte du vicomte, puis disparaître comme par enchantement. Frappa-t-il, sonna-t-il, ou bien lui tenait-on la porte ouverte pour qu'il n'eût plus qu'à se glisser furtivement dans l'hôtel? c'est ce que M. de Chanmergy ne put savoir, bien qu'il ne fût alors qu'à une très-légère distance de cette porte. C'était à croire que le baron de Narjail

avait pénétré par une lézarde de mur soudainement rebouchée ; car il s'était évanoui, ainsi qu'une ombre, aux regards du docteur.

Le mari de Mathilde, convaincu maintenant qu'il en savait assez sur la guérison de la vicomtesse, ne jugea pas nécessaire d'abord de poursuivre son rôle d'investigateur ; sa fierté maritale se révolta un moment contre le soupçon qu'une pareille découverte aurait pu lui faire concevoir ; il se dit :

— Que madame de Murvieil ait trouvé contre l'ennui un remède que l'honneur désavoue, cela ne doit me regarder en rien. Mathilde est pure, elle ! Mathilde est incapable de tromper. Il a pu y avoir parité de souffrances, les symptômes du mal étaient les mêmes, d'accord ; mais le rapprochement ne saurait aller plus loin, je serais un fou, un ingrat, je calomnierais la vertu elle-même, si ce qui se passe ici me causait le moindre ombrage. Comment, parce qu'une femme aura manqué à son devoir, il faudra que je soupçonne la mienne ? allons donc ! ce

serait une mauvaise action... ce serait un crime !

Cependant, comme il se préparait à reprendre le chemin de sa maison, il s'arrêta encore ; et, après un moment de réflexion, il se dit de nouveau :

— D'ailleurs, qui me prouve que le baron de Narjail ne vient absolument dans ce quartier que pour la vicomtesse ? Pourquoi, au contraire, ne se présenterait-il pas chez elle dans l'intention seulement de se ménager les preuves d'un alibi ? pour avoir, enfin, une réponse toute prête quand on lui demandera ce qu'il faisait tel jour, à telle heure, dans telle rue ? Et oui, c'est cela, il m'a reconnu tout à l'heure en passant près de moi, et il aura cherché un prétexte pour me cacher ses projets ; la vicomtesse n'est pour rien là-dedans. Et moi qui l'accusais ! moi qui, par contre-coup, allais peut-être accuser Mathilde ! j'étais donc doublement insensé, doublement coupable !

Ainsi il se sentait le besoin d'innocenter madame de Murvieil pour que sa femme fût à

l'abri de ses soupçons; mais ce n'était pas assez que de se dire : La vicomtesse ne mérite pas le blâme; il ajouta : Je veux m'en assurer.

Alors il fit quelques pas en avant; puis il s'arrêta encore et frappa à la porte de l'hôtel.

Si l'on avait été prompt à répondre au cousin de M. de Murvieil, il n'en fut pas de même pour le docteur; ce fut seulement lorsqu'il eut laissé retomber le marteau de la porte pour la quatrième fois, qu'on se décida à lui ouvrir.

— Madame la vicomtesse de Murvieil? demanda-t-il au concierge.

— Madame n'y est pas, répondit celui-ci.

— C'est bien; mais annoncez-lui toujours son médecin, le docteur Chanmergy.

— Désolé de refuser monsieur; mais j'ai reçu l'ordre de dire que madame n'y était pour personne!

— Je le sais... qu'importe! annoncez-moi toujours, continua le docteur qui se piquait au jeu, dites à madame que je viens de la part de M. le vicomte, son mari.

— C'est différent, alors; si monsieur veut

me faire l'honneur d'entrer dans ma loge, il trouvera tout ce qu'il faut pour écrire à madame, et je lui ferai remettre la lettre de monsieur.

— Il est donc impossible de lui parler?

— C'est de toute impossibilité! Si vous étiez la brodeuse, la fleuriste ou la maîtresse de clavecin, à la bonne heure; voilà les seules personnes qui peuvent parler à madame. Quand elle est dans son laboratoire, il n'y a pas moyen de la déranger; madame ne veut pas même savoir le nom des personnes qui viennent pour lui faire visite; seulement on lui porte la liste tous les soirs à l'heure du dîner. Si monsieur veut écrire son nom, il y sera en bonne compagnie.

Le docteur, avant de s'y décider, parcourut cette liste des yeux.

— C'est singulier, dit-il; je croyais trouver là le nom de M. de Narjail!

— Le baron de Narjail? reprit vivement le concierge; monsieur ne sait donc pas... mais il y a des siècles que nous ne le voyons plus!

— Plaise à Dieu, brave homme, que vous ne

perdiez jamais l'usage de la parole, dit M. de Chanmergy, après qu'il se fut écrit sur le livre; car vous vous en servez admirablement pour mentir!

Il sortit de cette maison, ne doutant plus de ce qu'il avait soupçonné d'abord, et aussi tourmenté que si l'infortune conjugale du vicomte eût pu porter atteinte à son propre bonheur.

En passant devant la rue que le jeune baron avait indiquée au cocher, il eut la curiosité de s'assurer si la voiture y stationnait encore : elle était toujours là.

M. de Chanmergy resta un moment au coin de cette rue; elle était bordée de chaque côté par le mur des jardins et les arrière-cours des maisons dont l'entrée principale se trouvait située dans les deux rues voisines. Il compta le nombre des petites portes du côté droit, et vit que la quatrième devait correspondre au jardin de l'hôtel de Murvieil; puis, comme il faisait sentinelle avec la même anxiété que s'il eût été question de veiller sur son propre bien, sur son trésor, sur sa femme enfin, cette quatrième porte à droite

s'ouvrit, une dame voilée monta dans la voiture et fut presque aussitôt suivie de M. de Narjail; ensuite le cocher referma vivement la portière et remonta sur son siége.

Quand la voiture, bien close, vint à passer devant Chanmergy, celui-ci éprouva un violent mouvement d'indignation contre cette femme qui venait encore une fois de lui apprendre comment il était possible que Mathilde le trompât. Peu s'en fallut qu'il n'obligeât le cocher à arrêter ses chevaux et qu'il ne fît descendre madame de Murvieil du carrosse.

Il se contint cependant; car enfin, si ce n'était pas elle!...

Pendant que, resté à la même place, il essayait de se remettre de sa puissante agitation, la quatrième petite porte se rouvrit : une femme du service de la vicomtesse, que le docteur connaissait bien, s'avança avec précaution dans la rue, sans doute afin de s'assurer que sa maîtresse n'avait rencontré aucun obstacle sur sa route. Voyant un homme posté au coin de la rue, elle vint nonchalamment jusqu'à lui,

comme si elle faisait le tour de la maison, sans autre intention que celle de se distraire. Mais quand cette fille ne fut plus qu'à deux pas du docteur, elle se troubla et dit en balbutiant :

— C'est vous, monsieur de Chanmergy? ah ! quand madame la vicomtesse apprendra... combien elle sera désolée... Mais par malheur elle vient de sortir !

— Je le sais, répondit le docteur, je l'ai vue monter dans la voiture de M. de Narjail.

La servante étouffa un cri de surprise et de frayeur. Quant à M. de Chanmergy, il tourna vivement les talons, et ne daigna pas même regarder derrière lui afin de s'assurer que la fidèle confidente de madame de Murvieil ne venait pas de se trouver mal.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE.

Imprimerie de A. ÉVERAT et Comp., rue du Cadran, 14 et 16.

